

*Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille*

**N° 2008/2 - La violence dans le couple**

**Sommaire**

**ÉDITORIAL**

**La violence dans le couple** ■ ■ Anna M. Nicolò ..... 3

***FOCUS***

**Violencia de pareja en la colusión obsesiva** ■ ■

*Carles Perez Testor* ..... 8

**Effects of violence on intimate relationships** ■ ■

*Jill Savege Scharff* ..... 24

**Naming and Shaming in attachment-based psychotherapy with couple**

*■ ■ Christopher Clulow* ..... 33

**El pigmalionismo como una forma de relación perversa en la pareja** ■ ■

*Nicolino Rossi* ..... 46

**Violence dans les liens fraternels et conjugaux - La chaise vide** ■ ■

*Rosa Jaitin* ..... 70

**Violencia silenciosa. La traición como medio de comunicación silenciosa**

*■ ■ Ruth Levisky* ..... 83

The patience of Job: Psychoanalytic notes on the couple's conflictual relationships  Lucia Celotto ..... 101

## OUT OF FOCUS

### WORK IN PROGRESS

La violence de la formation   Jean Maurice Bassel ..... 120

### NOTES DE LECTURE

Danckwardt J.F. (2007). From Dream Story (Schnitzler) to Eyes Wide Shut (Kubrik). From identity through meaning formation to identity through excitation, Int. J. Psychoanal., 88: 735-51.  
(Notes de lecture de Ludovica Grassi)   ..... 129

Nicolò A.M., Trapanese G. (Eds) (2005). Quale psicoanalisi per la famiglia?. Milano: Franco Angeli.  
(Notes de lecture de Valdimiro P. Pellicano)   ..... 133

*Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille*

**N° 2008/2 - La violence dans le couple**

**EDITORIAL**

*ANNA MARIA NICOLO'*

Dans le monde entier, les manifestations de violence dans le couple semblent être de plus en plus nombreuses. Ceci peut paraître étrange, compte tenu notamment du niveau de développement de la société occidentale. Tout le monde sait combien il est difficile, pour les personnes et les familles qui ont des problèmes de violence, de contenir les impulsions et d'élaborer les frustrations. Elles sont souvent caractérisées par un fonctionnement concret et une difficulté d'élaboration et de réflexion. Le sujet violent emploie souvent le mécanisme primitif de l'identification avec l'agresseur, qui lui permet de se protéger contre la sensation d'être trop passif et à la merci d'un persécuteur incontrôlable en s'identifiant avec ce persécuteur qui représente le pôle actif de la relation. Comme le souligne Clulow dans ce numéro de la revue, « Les enfants abusés arrivent à se considérer responsables plutôt que de penser que leurs figures d'attachement se livrent à des abus sexuels, en limitant ainsi leur capacité de penser et d'agir en tant qu'individus. »<sup>1</sup>

Le fait que ces personnes ont été maltraitées dans leur famille d'origine les conduit à répéter ce comportement. Des études intéressantes (telles que celles de Person et Clulow) ont montré que la mémoire des maltraitances et des abus est souvent refoulée et dissociée. La mémoire de l'événement traumatique est organisée au niveau sensori-moteur ou iconique plutôt que verbal ; autrement dit, l'image traumatique est codifiée en tant que représentation de « chose » plutôt que de « parole » (Person).

La récupération de ces mémoires traumatisques n'est pas toujours spontanée, étant donné qu'il s'agit de mémoires dissociées. L'élément plus important et pathogène sur le plan psychologique et sur le plan de la transmission générationnelle est donc la dissociation, qui est cependant un mécanisme de défense mis en place par le sujet pour se défendre contre les effets dévastateurs de ces traumatismes.

La situation, toutefois, n'est pas seulement complexe sur le plan de la mémoire, comme le signalent à juste titre plusieurs auteurs.

Pour se protéger contre l'événement traumatisique, qui aurait des conséquences désastreuses sur le plan psychologique, mais également pour maintenir le lien important avec le parent ou le partenaire sur le plan affectif et relationnel, la personne maltraitée est contrainte à la négation et à la dissociation de son vécu et, par là même, de sa personnalité.

Cette dissociation est souvent entretenue dans le fonctionnement familial par l'exigence de garder le secret sur les violences et, surtout, sur les abus. Il existe donc une identité apparente et une identité réelle de la famille et des personnes impliquées, ces deux identités étant en contradiction. L'enfant apprend des modalités de fonctionnement particulières, et notamment à ne pas se reconnaître comme un « individu doté de droits en tant que personne ».

Pour comprendre ce cas et d'autres cas semblables, il est nécessaire de procéder à une observation prenant en compte divers niveaux qui s'entrecroisent, un niveau intrapsychique et un niveau interpersonnel.

Dans ce discours, c'est bien sûr le niveau interpersonnel dans le couple qui revêt une importance cruciale, autrement dit le fait que les deux membres du couple sont complices dans la construction d'une relation de maltraitance. En employant l'expression de Pichon Rivière (1979), on peut dire qu'on se trouve ici en présence du lien comme patient (le patient de liaison dont parle Pichon Rivière). Ce lien – extérieur au Soi, mais aussi expression de l'assemblage de deux personnes qui le contractent – perdure dans le temps, en compensant les deux partenaires d'une part et, de l'autre, en les figeant dans des rôles et des fonctions complémentaires. Même s'il nous est difficile de l'accepter, la violence dans le couple n'est jamais uniquement l'expression de la vexation de l'un par l'autre. Une complicité inconsciente lie persécuteur et victime.

Il arrive parfois que la situation agie se renverse dans la vie relationnelle et que la victime se transforme en persécuteur. Comme l'ont affirmé à plusieurs reprises de nombreux experts en la matière (Kaplan, De Zulueta), le problème ne réside pas dans le fait que les femmes deviennent des victimes, « car toutes les femmes risquent de le devenir dans notre société », mais dans leur comportement après l'abus et la maltraitance.

Si elles ont placé leur identité dans les soins à l'autre et dans sa réparation, elles seront menacées plus par la perte de ces caractéristiques qui définissent leur identité que par l'abus et la maltraitance. C'est ce qui explique que ces femmes pardonnent leurs persécuteurs, oublient ce qui s'est passé, renouent avec la relation dangereuse précédente, en gardant le secret sur ce qui leur arrive au point parfois d'entraver les enquêtes et les soins psychologiques. Face à l'identification inconsciente avec une figure dévalorisée et maltraitée comme ces femmes l'ont été durant leur enfance, leurs partenaires sont prêts à réagir contre tout mouvement relationnel remettant en question les règles du pouvoir et du contrôle mutuel sur lesquelles ils basent leur identité masculine. Ce type de lien aboutit à une sorte de dépersonnalisation de l'autre, en l'occurrence de la femme qui n'est pas reconnue dans ses caractéristiques comme une personne dotée d'émotions, de sentiments, de droits.

En conclusion, nous ne sommes pas seulement en présence d'un symptôme spécifique : c'est le fonctionnement mental, outre la vie de la patiente, qui est l'expression du trouble. Autrement dit, c'est la vie même de ces patients qui est le symptôme qu'ils présentent. En réalité, il n'existe pas de maltraitance ou de traumatisme sexuel qui ne soit pas précédé, aussi et surtout, par un traumatisme relationnel que Masud Khan dénomme traumatisme cumulatif.

Pour citer Novick, le traumatisme relationnel, symptôme d'une relation pathologique entre le parent et l'enfant et expression d'une externalisation du parent, « viole pendant longtemps le Soi du patient avant que ne se produise »<sup>2</sup> n'importe quel autre traumatisme. C'est une sorte de chaîne. Comme le souligne à juste titre Jill Scharff dans ce numéro, ce genre de traumatisme influe sur la qualité et la manière dont sont vécues les étapes du développement émotionnel et du cycle de vie de ces patients.

C'est notamment de ce niveau que parle, quoiqu'en termes différents, Rosa Jaitin en observant que les luttes fratricides, les séparations violentes ou les incestes provoquent des effets de sidération psychique dans la famille et dans la transmission transgénérationnelle: la violence familiale se manifeste alors comme une forme de résistance et de lutte contre l'effondrement psychique.

Il est donc fondamental de s'interroger sur l'approche thérapeutique qu'un analyste doit adopter lorsqu'il lui arrive de travailler avec ce genre de patients. Pour nous, le travail ne portera pas seulement sur le plan individuel ; la famille entière ou parfois le couple devra être l'objet et le protagoniste du traitement. Nous pourrions considérer, dans ces cas, que le patient qui mérite notre attention n'est pas seulement la victime de la maltraitance ou de l'abus, mais également le persécuteur de par son problème, son incapacité de se maîtriser, son trouble de la sexualité.

Les autres membres de la famille sont également problématiques. Souvent, avec leur manière collusive de cacher les choses, de faire semblant de ne pas les voir, ils deviennent complices du problème non seulement dans les faits, mais aussi fantasmatiquement. N'oublions pas que le problème n'est pas strictement psychologique, mais aussi juridique et criminel.

Quelles sont alors les voies que doit emprunter l'intervention thérapeutique? Elaboration du traumatisme? Mentalisation? Transformation des sentiments de honte et de culpabilité? Comment devons travailler sur les défenses, les liens violents, les dimensions transgénérationnelles?

Aussi la formation confronte le sujet à l'inévitable violence qu'inflige le processus psychique de différenciation, et les caractéristiques de ce processus ont été décris dans l'article de Maurice Bassel qui conclut le numéro et qui a été placé dans la section "Work in progress" pour signifier la volonté de la revue d'ouvrir un débat sur ce thème brûlant

## **Bibliographie**

DE ZULUETA F. (1993). *From Pain to Violence*. London: Whurr Publishers.

- Kaplan A.G., cité in De Zulueta F. (1993). *Dal dolore alla violenza.*  
Milano: Cortina, 1999, p. 291.
- Khan M. (1974). *The Privacy of the Self.* London: Hogarth Press (tr. fr.  
*Le soi caché*, Paris, Gallimard, 1976).
- Nicolò A.M. (2002). *La violencia en la pareja.* In: Pérez-Testor C.,  
Alomar Kurz E. (sous la direction de), *Violencia en la familia.*  
Barcelona: Edebé, 2005.
- Person S.E., Klar H. (1994). *Il trauma tra memorie e fantasie.* In:  
Ammaniti M., Stern D. (sous la direction de), *Fantasia e realtà nelle  
relazioni interpersonali.* Bari: Laterza, 1995, pp.113-139.
- Pichon Rivière E. (1979). *Teoria del vínculo.* Buenos Aires: Nueva  
Vision (tr. fr. *Théorie du lien*, suivi de *Le processus de création*,  
Ramonville Saint Agne, Erès, 2004).

<sup>1</sup> Traduction libre

<sup>2</sup> Traduction libre



AIPCF | IACFP | AIPPF

INTERNATIONAL ASSOCIATION OF COUPLE AND FAMILY PSYCHOANALYSIS  
ASOCIACIÓN INTERNACIONAL DE PSICOANÁLISIS DE PAREJA Y FAMILIA  
ASSOCIATION INTERNATIONALE DE PSYCHANALYSE DE COUPLE ET DE FAMILLE

*Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille*

**N° 2008/2 - La violence dans le couple**

## **VIOLENCIA DE PAREJA EN LA COLUSIÓN OBSESIVA**

*CARLES PEREZ TESTOR<sup>\*</sup>*

### **1. Introducción**

En el pasado congreso de Montreal presentamos un trabajo de investigación empírica sobre la eficacia de la modalidad de Psicoterapia Psicoanalítica con la que tratamos a las parejas que acuden a nuestra Unidad, en la Fundación Vidal i Barraquer de Barcelona. Presentamos hoy, aquí, un trabajo de carácter clínico. Queremos compartir con todos ustedes el marco teórico con el que trabajamos derivado de las aportaciones de Henry V. Dicks y Guillermo Teruel, que ya hemos descrito en diferentes publicaciones (Pérez Testor, C., 2006; Bobé, A.; Pérez Testor, C., 1994).

Para nosotros, una de las principales aportaciones de Dicks ha sido la incorporación del concepto *colusión* en el ámbito de la pareja. Entendemos por colusión (de *co-ludere* o juego entre dos), aquel acuerdo inconsciente que determina una relación complementaria, en la que cada uno desarrolla partes de uno mismo que el otro necesita y renuncia a partes que proyecta sobre el cónyuge (Dicks 1967; Willi 1978; Armant 1994). Este mecanismo al que Guillermo Teruel denominó "toma y daca" (Teruel, 1970), traduciendo el "push and

"pull" de H.V. Dicks (Dicks, 1967), se basa en la observación directa de la interacción relacional dinámica entre los miembros de una pareja.

A riesgo de simplificar, consideramos que las aportaciones de diversos autores como el concepto de "*zócalo inconsciente*" de Puget y Berenstein, (1988), o el "*objeto dominante interno*" de Guillermo Teruel (Teruel, 1974), el de "*conyugalidad*" de Anna M<sup>a</sup> Nicolò Corigliano (Nicolò, 1995) o el de "*patto segreto*" de Vittorio Cigoli y Eugenia Scabini (Scabini y Cigoli, 2000) pueden ser considerados como sinónimos. Los cinco constructos tienen como común denominador la base inconsciente de las relaciones de pareja.

La teoría de la colusión permite acercarnos a los trastornos de pareja y entender la complejidad de los conflictos vinculares y la peculiaridad de sus presentaciones, dando pistas de como abordarlos.

Jordi Font, en 1994, a partir del modelo de Willi (1978), describió cinco tipos básicos de colusiones de pareja desde una perspectiva clínica y psicodinámica:

- 1.- *Predominio histeroide*. Relaciones de seducción y de rechazo, alternativamente.
- 2.- *Predominio obsesivo*. Relaciones de control recíproco, de provocación ambivalente y de colusión inseparable.
- 3.- *Predominio psicótico*. Relaciones de dependencia adhesiva y de manifestaciones alejadas de la realidad.
- 4.- *Predominio caracterial*. Relaciones inestables y superficiales.
- 5.- *Predominio psicosomático*. Ignorancia del conflicto intrapsíquico, que se desplaza hacia la patología corporal de uno de los miembros, o hacia el mundo externo. (Font, 1994).

Jordi Font se refería a la posibilidad de clasificar los conflictos de pareja cuando éstos se presentaban repetidamente con características parecidas, y con la presencia de rasgos comunes, que una vez agrupados en unidades diagnósticas se convertían en una referencia para investigar y tratar los conflictos de pareja (Font, 1994).

Ya entonces el interés de nuestro equipo se centraba en diferenciar algunos grupos diagnósticos que aparecían en la práctica clínica, tomando como base la sintomatología clínica de los miembros de la pareja, junto con los mecanismos psicodinámicos, que se expresa en los rasgos psicopatológicos defensivos y en la estructura de la personalidad.

Nuestro equipo ha ido evolucionando de forma natural a medida que han ido cambiando las maneras de acercarse al fenómeno estudiado. Pero hemos mantenido el criterio de que cuando se hace una aproximación al conflicto de pareja desde la clínica, se ofrece una base real de conflictos psicopatológicos tal y como se presentan de hecho en la observación externa, y que responden a una situación, tanto de la persona como de su entorno: sociedad, cultura, familia...

Para Font, la observación es fundamental en el diagnóstico de la pareja:

*"Sobre esta base de observación externa se irán extrayendo datos para un diagnóstico estructural psicodinámico del mundo interno de la pareja. Por ejemplo, es frecuente el tipo de colusión de pareja con abundancia de rasgos histéricos de tipo disociativo o de conversión según un diagnóstico clínico, sintomatológico y nosológico. Pues bien, partiendo de esta base se puede aportar la observación psicoanalítica y ver qué rasgos presentes actualmente puede haber con relación a una organización genital o pregenital de la personalidad"* (Font, 1994).

La cuestión de fondo al establecer un diagnóstico está en el hecho discutido de si existe o no una «especie morbosa», es decir, una entidad específica bien delimitada para cada diagnóstico, o bien si hay un *continuum* entre uno y otro diagnóstico, de modo que cada pareja presente su propio proceso patológico identificable como proceso diferenciado de los otros, según el dicho «no hay enfermedades sino enfermos». Y, si puede ser que existan unos rasgos comunes que permitan establecer grupos homogéneos de trastornos tipificables.

Desde otros marcos teóricos, al intentar dar una denominación diagnóstica a la pareja, a veces puede ser necesario decir sobre quién descansa el diagnóstico, el denominado “paciente designado”. Para nosotros no es ni sobre uno de los componentes de la pareja, el A, ni sobre el otro, el B, sino sobre una realidad C, que no es ni A ni B, pero que está formada por ambos, el vínculo inconsciente entre uno y otro, el «objeto dominante interno» (Teruel, 1970).

Cuando una pareja viene a consultar, lo que un terapeuta de formación individual suele observar es el predominio del conflicto psicopatológico en uno de los dos componentes de la pareja de forma declarada o como mínimo implícita. En cambio, un terapeuta formado en el ámbito de la pareja ha de poder observar también la asimilación de roles inconscientes diferenciados y complementarios en cada uno de los miembros de la pareja, roles que se pueden intercambiar, como sería el caso en que un componente recibe la proyección de aspectos patológicos del otro y el receptor actúa proyectando complementariamente lo que ha recibido. Por ejemplo, en una pareja de tipo obsesivo, un miembro puede ejercer el papel de controlador estricto que proyecta sobre el otro, mientras que al miembro receptor esto le permite actuar complementariamente la proyección, jugar el papel de descontrol e independencia. A este juego inconsciente lo llamamos «colusión» tal como ya hemos comentado anteriormente (véase Bobé, Pérez Testor, 1994 y Pérez Testor, 2002).

## **2. Violencia en la Pareja**

El amor y la agresión se mezclan e interactúan en la vida de la pareja (Kernberg, 1995). A menudo, en las relaciones, lo negativo y lo positivo están muy próximos. Como decía H. V. Dicks: "Lo contrario del amor no es el odio, lo contrario del amor es la indiferencia" (Dicks, 1967). Todo un abanico emocional (gozar, amar, odiar, sufrir, etc.) nos define como humanos, y en cualquier vínculo amoroso se generan situaciones de conflicto y agresividad. Pero dado lo inevitable de los conflictos en las relaciones, el centro de la cuestión pasa a ser el "método" utilizado para su resolución (Corsi, 1994). Y, en este sentido, lo que diferenciaría a una pareja sana de una pareja violenta es que la primera usaría formas adecuadas de solución de problemas, mientras que la segunda recurriría a la violencia como la forma más rápida y efectiva de cerrar –provisionalmente - un problema (Echeburúa y Corral, 1998). Es posible que lo importante resida en la capacidad, por parte de la pareja, de tratar adecuadamente las experiencias problemáticas; nos estamos refiriendo a la función de contención (Salvador, 2005). Siguiendo a Ríos (1998) "la pareja sana será la que sabe reaccionar ante la realidad no como una amenaza, sino como ante un problema a resolver". Las parejas se encuentran pues, en esta encrucijada: deben ser capaces de inventar, una y otra vez, una manera viable de integrar la agresividad en la coexistencia.

Hablar de "violencia en las relaciones de pareja" significa tratar un concepto complejo sobre el que existen variadas aproximaciones conceptuales. De entrada, es difícil definir lo que es violento porque esta posible definición cambia según el contexto social y, por lo tanto, con cada época. Lo que en una sociedad se considera violento, en otra puede pasar inadvertido o estar justificado por las leyes, y lo que en un tiempo puede haber estado legitimado, en otro no. De hecho, el problema de los malos tratos contra las mujeres es un fenómeno de reciente investigación científica y por esto se puede tener la impresión de que es más bien un producto de nuestra sociedad actual (Rojas Marcos, 1995). Lamentablemente, podemos encontrar datos que avalan que este problema tiene, desde sus inicios, antecedentes históricos y legales (Pérez del Campo, 1995).

En efecto, la violencia se ha definido de múltiples formas, y el hecho de que no existan definiciones operativas uniformemente consensuadas por cada acto conduce, inevitablemente, a una primera dificultad a la hora de estudiarla. Una definición consensuada, es la que recoge el artículo número 1 de la Declaración sobre la Eliminación de la Violencia contra la Mujer elaborado por las Naciones Unidas, y considera que la violencia contra las mujeres es:

*Cualquier acto de violencia basado en la pertenencia al sexo femenino que tenga o pueda tener como resultado un daño o sufrimiento físico, sexual o psicológico para las mujeres, incluidas las amenazas de tales actos, las coacciones o la privación arbitraria de la libertad tanto si se produce en la vida pública como privada (ONU, 1995).*

A pesar de existir un mayor consenso de que la violencia contra las mujeres se comprende mejor dentro del marco de "género" -ya que en parte deriva de la condición subordinada de las mujeres en la sociedad-, desde un posicionamiento psicológico y clínico, creemos que no se tiene que recurrir necesariamente al género. En primer lugar porque nuestro interés radica en intentar comprender a la persona que ha sufrido malos tratos para poder ayudarla, y en segundo lugar porque aunque el porcentaje de casos más elevado sea de violencia del hombre hacia la mujer-, no podemos obviar que a veces el maltrato es recíproco y puede producirse de la mujer hacia el hombre o entre parejas del mismo sexo (Bookwala, 2002; Flynn, 1990; Murphy y Bumenthal, 2000; Russell y Hulson, 1992). En términos generales, cuando nos referimos al maltrato en la pareja, estamos

aludiendo a todas las formas de malos tratos que tienen lugar en las relaciones entre quienes sostienen o han sostenido un vínculo afectivo relativamente estable (Echeburúa y Corral, 1998).

Como decíamos, las dinámicas en la vida de la pareja y sus conflictos son intrincados, enraizados en movimientos relationales -no únicamente unilaterales-, que convendría poder pensar. En la siguiente viñeta, que ya hemos comentado en otras publicaciones (Davins y cols., 2006), se aprecia esta reciprocidad:

La Sra. L conoció a su pareja hace 3 años y al cabo de 3 meses se fueron a vivir juntos. "Fue rapidísimo, veloz, veloz". El primer episodio de agresión física se produjo hace unos meses, aunque ya existía maltrato psíquico.

*"El primer año muy majo, y también me trató muy bien durante el embarazo. Pero me empezó a decir que era una mujer de segunda mano, que me lo había corrido todo. Me decía vieja, que me caía todo... Y esto provoca un rechazo que no puedes ser sexy... me veía horrible, la más fea del mundo... Después de la agresión se marchó. Cuando volvió a casa, yo, rabiosa, me lancé contra él, me descargué de tal manera... con toda la maldad... De hecho, yo era más fuerte y más brava que él".*

Cada incidente, aunque sea el único, se tiene que tomar seriamente y ser atendido, pero probablemente lo que constituiría una relación de violencia propiamente dicha sería la reiteración de los ataques y la circularidad de los procesos (Torres Falcón, 2001). Como señalamos, en toda relación existe una cierta complementariedad, la cual puede llegar a ser patológica o problemática si los papeles de cada uno de los miembros de la pareja se vuelven rígidos, es decir, si la colusión que se ha instalado es inflexible y los comportamientos progresivos y regresivos son asumidos casi siempre por el mismo cónyuge, con el riesgo de conflictos en la pareja, ya que las porciones (delegadas, desplazadas) transferidas al otro miembro volverían, incrementadas, al propio yo.

Una experiencia de maltrato se va convirtiendo en grave cuando su frecuencia y duración son elevadas en el tiempo, y cuando su intensidad (combinaciones de los distintos tipos de maltrato) y extensión se repiten o empiezan a ser usuales. Según nuestra opinión, aparte del maltrato psicológico -que puede darse sin ir acompañado de las otras formas de maltrato-, siempre que se produce maltrato físico

hay maltrato psicológico, y cuando se produce violencia sexual, ésta va acompañada tanto de agresión física como de maltrato psíquico, idea que nos acerca a las aportaciones de Coker, Smith, McKeown y King (2000) y Widding y Janson (1999) referente a que la presencia de agresión sexual puede ser un indicador de mayor gravedad y que ésta tiene una alta correlación con el maltrato físico y emocional. Otro indicador de gravedad es la extensión del maltrato conyugal a los hijos, constatada por múltiples estudios (p.e., Amor, Echeburúa, Corral, Sarasua y Zubizarreta, 2001; Anderson y Cramer-Benjamin, 1999; Appel y Holden, 1998; Brookoff, O'Brien, Cook, Thompson y Williams, 1997). Además, consideramos que presenciar el maltrato parental no deja de ser un tipo de violencia sufrida por los hijos, ya que tanto si son o no víctimas directas de la violencia conyugal, el ambiente en el que viven sí que es de maltrato, y se convierten ellos también en víctimas de la violencia familiar.

### **3. Colusión de predominio obsesivo**

Marta y Javier acuden a la consulta por una situación que se les hace insoportable. Marta expresa que "no puede mas" y amenaza con el divorcio. Javier es muy religioso y no puede entender esta amenaza de su mujer. La propuesta de acudir a un terapeuta de pareja ha sido de Javier. Cree que el matrimonio es para toda la vida y espera que nosotros "saquemos estas tonterías de la cabeza de su mujer".

Hace 10 años que están casados y tienen un hijo de 8 años. Trabajan juntos en un pequeño negocio familiar con dos empleados mas. Él dirige de forma muy eficaz la pequeña empresa y la trata a ella como una secretaria. Javier se queja de que Marta no es puntual, llega siempre tarde al trabajo y que además la casa está hecha un desastre. Considera que Marta disfruta de una reducción de trabajo para cuidarse de la casa y del hijo. Ella ha tolerado siempre sus críticas hasta que el control de él se ha hecho insoportable.

Según Marta, Javier está celoso, tanto de sus amigos como de sus amigas. Javier se queja de la falta de implicación de Marta en las muestras de afecto y en las relaciones sexuales. Marta replica que es difícil ser espontánea si las relaciones sexuales han de ser siempre en sábado por la noche y sólo en sábado por la noche. Javier no soporta que ella salga con nadie, pero en cambio él puede ir con sus amigos

siempre que quiera y sin dar explicaciones. Revisa el correo electrónico de Marta buscando pruebas y le revisa su teléfono móvil para saber a quien llama y quien la llama.

Desde hace unos meses Javier presenta episodios explosivos de rabia y conductas violentas. Grita, insulta y amenaza con golpearla. Ella durante un tiempo callaba y no decía nada por miedo a las represalias. Pero ahora, cuando no puede mas, puede gritar e insultar. Javier se queja de que Marta ha insultado gravemente a su madre. En uno de esos episodios él la empujó violentamente y Marta se dio un fuerte golpe en la cabeza contra la pared. Marta se fue a casa de su madre con su hijo durante unos días. Pensó en denunciarlo, pero no le quiere hacer daño.

La madre de Marta le aconsejó que no volviera mas con Javier, dado que podría ser peligroso. Le ofreció quedarse en casa y vivir juntas. La madre de Marta podría hacerse cargo del nieto ya que Marta no lo cuidaba suficientemente bien, lo alimentaba de forma inadecuada y le consentía demasiado. Marta volvió a casa ante la insistencia de Javier que amenazó con el suicidio. Ella misma se pregunta si volvió porque le daba pena Javier o volvió huyendo de su madre.

### 3.1. Colusión básica

La cuestión que se plantea es hasta qué punto cada miembro de la pareja puede ser autónomo respecto al otro, sin que se deshaga la relación entre ambos, cosa, esta última, que difícilmente sucederá. El control desmedido se impone entre ellos.

### 3.2. Sintomatología. Características de los componentes de la pareja

*Componente principal:* Javier es el miembro de la pareja que controla y quiere dominar para tener al otro miembro controlado y dependiente. En la vida social y laboral quiere mandar y acostumbra a fracasar dada la rigidez con la que actúa. A veces y según en que ámbitos se mueva, la rigidez puede ser valorada y tener éxito en sus deseos de control.



En la familia y en la pareja exige la adhesión incondicional del otro. Quizás pueda conseguir la adhesión externa, pero se lamenta de la insubordinación interna. Exige del otro una entrega sin condiciones, pero no se siente obligado a la reciprocidad. Marta está obligada a dar explicaciones constantes de todo lo que hace sin silenciar nada. Él siempre tiene razón y es prácticamente imposible sacarlo de su tozudez.

Como posibles rasgos sintomáticos genéricos tenemos: el rigor en la puntualidad, el trabajo infatigable, la limpieza, la corrección y el orden en la disposición de las cosas, el ahorro, etc., o bien todo lo contrario: la falta de puntualidad, pereza y lentitud, etc.

*Componente complementario:* Marta juega el papel de controlada o pasiva y no ofrece resistencia. Deja toda la responsabilidad al otro. Es regresiva y agresiva en su pasividad. De hecho, domina al otro al dejarse dominar aparentemente. Se deja llevar sin contradecir, pero sin convicción. Elude la exigencia de posesión que Javier querría tener sobre ella y lo hace disimuladamente, por ejemplo quedarse a escondidas dinero, dejando las cosas sucias, dado que Javier es un amante de la limpieza.

### **3.3. Psicopatología del vínculo de la pareja y evolución del conflicto**

Javier ve satisfechos sus aspectos de pasividad y dependencia en Marta, que es pasiva. El conflicto aparece cuando retorna lo que había sido desplazado o proyectado por el pasivo en el activo. Entonces Javier se siente pasivo y se asusta y todavía acentúa más su actitud dominante y de control sobre su mujer. Marta, que ha soportado durante tiempo la presión de Javier, se siente ahora sobrecargada e intenta ser más autónoma e independiente (como cree que lo es el otro) y sólo se deja dominar por Javier en apariencia. Javier percibe el fracaso de su dominio y empieza a sentirse solo. Aspira a la propia autonomía y emancipación pero tiene miedo de la separación, debido a la necesidad que siente de ejercer el control. Esto puede llevar a dificultades en la relación sexual de la pareja, que queda exenta de espontaneidad y marcada por un control recíproco.

Además puede desembocar en que uno de los miembros busque relaciones extraconyugales: es la parte de la pareja que representa la

autonomía o independencia. El otro miembro empieza a sentir celos y a quererlo controlar, con lo que el causante de los celos, que ahora se siente controlado, tiene más ganas de ser infiel, independiente, y con su conducta todavía estimula más el control del otro que él mismo desea en su ambivalencia obsesiva.

Uno representa la parte que se quiere independizar y el otro la parte conservadora, controladora. Ambos tienen las mismas dificultades obsesivas, la misma colusión. El emancipado, sin embargo, tiene miedo de llegar a separarse realmente y desplaza estos temores al otro, al conservador, y se queda tranquilo al comprobar que el otro no lo deja. Por otro lado, el conservador pone sus fantasías de emancipación en la pareja emancipada y puede llegar a sentir celos de lo que hace el otro.

### 3.4. Análisis del tipo de colusión

Hay una dependencia y necesidad de control vivida parasitariamente. La expresión de esta situación puede dar manifestaciones sadomasoquistas. Es una forma de dominio y sometimiento del otro, en el que el instinto de muerte predomina y llega a producir placer, pese a perder la autonomía personal. El sadomasoquismo moral en la pareja es quizás más frecuente que el erótico. Es un atormentarse y dejarse atormentar, que se da en los dos miembros de la pareja, con predominio de aspectos sadomasoquistas. Aparecen temores de impotencia, de abandono, de dependencia, que se sobrecompensa con dominio sádico; en ocasiones puede aparecer en personas físicamente poco agraciadas (pequeñas de estatura, lisiadas), que se sobrecompensan con el autoritarismo.

El aspecto masoquista se manifiesta al dejarse torturar, pero no sin más, sino convirtiendo al torturador en torturado, por ejemplo con una docilidad aparente de falta de voluntad propia, que resulta exasperante para el otro; es como un muñeco que no ofrece resistencia, y al que no se puede, por lo tanto, llegar a dominar de verdad. Se enfrenta al otro, con una actitud de víctima y con una expresión en el rostro que consigue sacar al otro de sus casillas. El que ejerce la función sádica de atormentar puede sentirse culpable respecto al que se somete sin resistencia. El que representa el aspecto

masoquista de la pareja disfruta viéndose dominado y dominando al otro al mismo tiempo.

Debido a esta relación se mantienen en colusión permanente buscando cada uno el control sobre el otro y pueden dar la impresión al terapeuta de que, con tantas discusiones por motivos inexistentes, acabarán en la separación; se engañaría si así lo creyese. A ellos los mantiene juntos la lucha por el control y el dominio del otro. No se pueden permitir la debilidad de ceder al otro en nada.

Siguiendo el curso de la vida, si la pareja se mantiene, puede reavivarse su patología obsesiva al llegar a la vejez: tozaderías y no poder prescindir el uno del otro aunque sea peleándose sin motivo, sienten una verdadera necesidad de pelearse por cualquier cosa: orden, limpieza, etc. Esto les sigue sirviendo para su mutua comunicación.

Un aspecto importante de la pareja en colusión obsesiva es la relación con sus padres. En muchos casos los padres del pasivo quieren seguir dominándolo y no toleran demasiado bien que haya escapado de su control. El activo de la pareja se enfrenta y lucha con los padres del pasivo que quieren arrebatarle el dominio de su pareja y por el mismo temor, puede luchar también con el terapeuta.

El terapeuta vivirá intensamente la contratransferencia y por esto es importante que el terapeuta esté preparado para enfrentarse y contener un ataque combinado de los dos miembros de la pareja, aliados para atacar al psicoterapeuta que les muestra su colusión.

#### **4. A modo de conclusión**

Entendemos pues que en estas situaciones la violencia funciona como una forma de unión patológica de la pareja. De poco servirá trabajar de forma individual con cada miembro de la pareja o centrarse en la sintomatología que presentan. Trabajando la colusión, la dinámica proyectiva-introyectiva de la pareja, será la única manera de poder ayudar a las parejas como Marta y Javier, a superar una situación que les bloquea y atenaza.

## **5. Bibliografía**

- AMOR P.J., ECHEBURÚA E., CORRAL P., SARASUA B. Y ZUBIZARRETA I. (2001). Maltrato físico y maltrato psicológico en mujeres víctimas de violencia en el hogar: un estudio comparativo. *Revista de Psicopatología y Psicología Clínica*, 6, 167-178.
- Anderson S.A. y Cramer-Benjamin D.B. (1999). The impact of couple violence on parenting and children: A overview and clinical implications. *American Journal of Family Therapy*, 27(1), 1-19.
- Appel A.E., Holden G.W. (1998). The co-occurrence of spouse and physical child abuse: A review and appraisal. *Journal of Family Psychology*, 12(4), 578-599.
- Armant C. (1994). Fundamentos teóricos. En A. Bobé, A. y C. Pérez Testor (comp.), *Conflictos de pareja: Diagnóstico y tratamiento*. Barcelona: Paidós.
- Bobé A. y Pérez Testor C. (1994). *Conflictos de pareja: diagnóstico y tratamiento*. Barcelona: FVB-Paidós.
- Bookwala J. (2002). The role of own and perceived partner attachment in relationship aggression. *Journal of Interpersonal Violence*, 17(1), 84-100.
- Brookoff D., O'Brien K., Cook C.S., Thompson T.D. y Williams C. (1997). Characteristics of participants in domestic violence. *Journal of the American Medical Association*, 277(17), 1369-1373.
- Coker A.L., Smith P.H., McKeown R.E., King M.J. (2000). Frequency and correlates of intimate partner violence by type: Physical, sexual, and psychological battering. *American Journal of Public Health*, 90(4), 553-559.
- Corsi J. (Comp.), (1994). *Violencia familiar. Una mirada interdisciplinaria sobre un grave problema social*. Barcelona: Paidós.
- Davins M., Castillo J.A., Pérez Testor C., Salamero M. (2006) "Violencia en la pareja" En: PEREZ TESTOR, C. *Parejas en conflicto*. Barcelona: Paidós.
- Dicks H.V. (1967). *Tensiones matrimoniales*. Buenos Aires: Hormé, 1973.



AIPCF | IACFP | AIPPF

INTERNATIONAL ASSOCIATION OF COUPLE AND FAMILY PSYCHOANALYSIS  
ASOCIACIÓN INTERNACIONAL DE PSICOANÁLISIS DE PAREJA Y FAMILIA  
ASSOCIATION INTERNATIONALE DE PSYCHANALYSE DE COUPLE ET DE FAMILLE

- Echeburúa, E. y Corral, P. (1998). *Manual de Violencia Familiar*. Madrid: Siglo XXI.
- Flynn C.P. (1990). Relationship Violence by Women: Issues and Implications. *Family Relations*, 36, 194-198.
- Kernberg O. (1995). *Relaciones amorosas. Normalidad y patología*. Barcelona: Paidós.
- Murphy C.M., Blumenthal D.R. (2000). The mediating influence of interpersonal problems on the intergenerational transmission of relationship aggression. *Personal Relationships*, 7, 203-218.
- Nicolò A.M. (1995). Capacidad de reparación y parentalidad En M. Garrido y A. Espina, *Terapia familiar: aportaciones psicoanalíticas y transgeneracionales*. Madrid: Fundamentos.
- Organització de les Nacions Unides (1995). *Declaración de Bejing y plataforma para la acción*. Madrid: Instituto de la Mujer.
- Pérez del Campo A.M. (1995). *Una cuestión incomprendida. El maltrato a la mujer*. Madrid: Horas y Horas.
- Perez Testor C. (2006). *Parejas en conflicto*. Barcelona: Paidós.
- Puget J., Berenstein I. (1988). *Psicoanálisis de la pareja matrimonial*. Buenos Aires: Paidós.
- Ríos J.A. (1998). *El malestar en la familia*. Madrid: Centro de Estudios Ramón Areces.
- Rojas Marcos L. (1995). *Las semillas de la violencia*. Madrid: Espasa Calpe.
- Russell R.J.H., Hulson B. (1992). Physical and psychological abuse of heterosexual partners. *Personality and Individual Differences*, 13, 457-474.
- Salvador G. (2005). Pareja y violencia. En C. Pérez Testor y E. Alomar (Comp.), *Violencia en la familia*. Barcelona: Edebé.
- Scabini E., Cigoli V. (2000). *Il famigliare: Legami, simboli e transizioni*. Milano: Raffaello Cortina Editore.

Teruel G. (1970). Nuevas tendencias en el diagnóstico y tratamiento del conflicto matrimonial. En I. Berenstein y cols, *Psicoterapia de pareja y grupo familiar con orientación psicoanalítica*. Buenos Aires: Galerna.

Teruel G. (1974). *Diagnóstico y tratamiento de parejas en conflicto: psicopatología del proceso matrimonial*. Buenos Aires: Paidós.

Torres Falcón M. (2001). *La violencia en casa*. Barcelona: Paidós.

Widding L.H., Janson P.O. (1999). The invisible wounds: The occurrence of psychological abuse and anxiety compared with previous experience of physical abuse during the childbearing year. *Journal of Psychosomatic Obstetrics and Gynecology*, 20, 136-144.

Willi J. (1978). *La pareja humana: relación y conflicto*. Madrid: Morata.

\* Psiquiatra, Professor titular de la URL, Director del Departamento de Psicología de la FPCEEB (URL), Director del Instituto Universitario de Salud Mental Vidal i Barraquer (URL) y del Centro Médico y Psicológico de la Fundación Vidal i Barraquer.

*Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille*

**N° 2008/2 - La violence dans le couple**

## **EFFECTS OF VIOLENCE ON INTIMATE RELATIONSHIPS**

**JILL SAVEGE SCHARFF\***

### **Where does violence come from?**

Violence is behavior designed to cause bodily harm or interfere with human freedom in various degrees along a continuum from the accepted to the intolerable. Societies may sanction violence as a means of securing compliance, building character, and ensuring national security. This is known as legitimate violence of moral purpose. By creating a state of obedience to accepting further violent attack, and a willingness to accept orders to attack others, violence moves to the immoral: It leads to physical and sexual abuse, gang fights, rape, manslaughter, homicide, suicide, genocide, and war. Yet, we cannot see this as the result of innate species specific aggression and the expression of the death instinct. In our view violence results individually and nationally from trauma that is experienced when attachment fails, dependency cannot be trusted, and the only defense is narcissistic rage.

## **At the societal level**

Western society accepts the value of legitimate violence -- war, physical punishment to improve behavior, and sometimes capital punishment (Zulueta 1993). These forms of violence, glamorized in film, television, and videogames, are woven into the fabric of the culture (Strauss 1991). The legacy of violence in our culture is buried in our psyches in the area of mind that Hopper (1996) calls the social unconscious, which has a profound ongoing effect on the development of individuals, couples, and families. Responding to the shared social unconscious, nations develop identities and behave towards one another violently for the same reasons as individuals: Violence is a defensive attempt to maintain cohesion, identity, and self esteem. For instance, Nazism, a highly narcissistic promotion of the perfect race from which all inferiors were to be eliminated, can be seen as a defense against the trauma of the humiliations of defeat following World War 1. Trauma breeding trauma, this narcissistic reaction against defeat brought on the holocaust, defeat in World War 2, and further humiliation.

## **At the individual level**

Violence stems from trauma. The process begins with the child's introjection of intolerably bad internal objects that lie unmetabolized in the parent's mind after trauma (J. Scharff and D. Scharff 1994, 2005). The child takes these toxic objects inside the self to relieve the parent and protect the myth of the parent as good, but this goal is achieved at the expense of the self which now feels bad (Fairbairn 1952). To protect the self from this bad feeling, the toxic objects have to be expelled in random acts of violence against things or projected into persons and groups which are then viewed as bad, and therefore shunned or attacked (Aviram 2005). At the personal level, this dynamic is lastingly destructive between partners in intimate relationship and in families.

## **How does violence interfere with development?**

Normal development depends on a secure infant-parent relationship within which the parent attunes to the needs of the child, soothes



distress, and encourages exploration (Winnicott 1960). Within this web of safety the infant goes on being and doing (Winnicott 1956). That calls for a healthy parent. When the infant must attach to a parent who has been traumatized by violence in childhood, the infant develops an insecure attachment because that parent has not known, or cannot offer, security. For the parent traumatized in the family of origin, previous experiences of security have been followed by violence so often that it appears as if security actually leads to violence, and should therefore be avoided. Trauma jolts the mind, which then defends itself unconsciously by dissociating from affectively charged traumatic material, sealing it in encapsulated nuclei, and leaving corresponding gaps in the psyche (Hopper 1991). Where there should be fluid communication among parts of the parent's mind –affect system, arousal system, memory banks, and executive function – there are instead knots and holes. Where the mind of the parent cannot hold the mind of the child securely for growth from dependence to independence, the infant's choices are to grab on to the knots or fall into holes. Even when there is no repetition of actual trauma, the infant is likely to develop an attachment style of the fearful and disorganized variety (Fonagy 2001).

## **How does violence affect the couple?**

This valuing of violence stems from the pioneer mentality when the strongest and most courageous laid claim to land, and from the hunting societies where the food base was mainly meat hunted by men. The men felt entitled to take whatever piece of territory they claimed, whichever animals they could shoot. The sanctioning of violence privileges the male as the stronger gender and leaves the female at risk. Men are given permission to expect gratification of individual needs and to use their dominant status to seek such gratification (Kaplan 1988). Not surprisingly there is a demonstrable link between the incidence of legitimate violence and of rape (Baron, Strauss and Jaffee 1988).

Violence in the previous generation affects the couple when their internal worlds collide. When a couple falls in love their personalities mesh at conscious and unconscious levels. It is the fit at the unconscious level that determines the long term quality of the marriage (Dicks 1967). The partners think that they choose each other



on the basis of conscious features such as attraction, respect and shared life goals, but they are really drawn by the appeal of valencies for interaction between their mutually gratifying internal object relationships: The exciting object finds a rejecting object to fuel the feeling of unsatisfying longing; two rejecting objects keep all threat of intimacy at bay; two exciting objects partner to substitute longing and neediness for mature love.

Two young African-American partners, Latoya and Darrell, loved each other, shared values, and planned a life together. They both had good jobs, worked hard, and enjoyed evenings together. Latoya saw Darrell as a reliable, loving, respectful, self-directed person, totally unlike her physically abusive alcoholic father, mother, and younger brother. On the contrary, Darrell was like her admirable older brother who was her guide and model. Darrell appreciated Latoya because she was faithful, successful, dressed well, and took good care of herself and of him, unlike his drug-dependent mother and his abandoning father who drank and paid no child support. Having been the breadwinner from an early age to provide for his mother and siblings, Darrell was glad to have a partner who could contribute to their shared income. They had every chance of a more secure life than they had as children in the ghetto but they hit trouble when Darrell became controlling of Latoya's spending excessively on clothes instead of food. Latoya felt that Darrell was unreasonably stingy -- for instance, denying her money for soda when she had not enough left for groceries after overspending on the perfect outfit. He felt it was important to have limits and priorities to protect their financial stability. Being denied a small request, she felt that he did not love her. Then she lost interest in sex. Being denied sex, he felt that she no longer loved him.

Latoya looked to Darrell as a secure attachment figure, much as she had looked to her older brother who always came through for her. The more she needed Darrell, the less he became a sexual object of desire. She could not accept that Darrell was not as ideal as her brother, and he had sexual needs, which made her worry about being sexually exploited as she had been in previous relationships. It took a while for her to reveal that this valued older brother who was never in trouble had been killed by a stray bullet in a drive-by shooting. She had been so traumatized by his death, and by her younger brother's drug-related death subsequent to losing the parental influence of his older brother, that she had not fully acknowledged her losses, and instead was reliving them in terms of feeling upset and abandoned when

Darrell denied her treats, and losing faith in him being there for her. She had lost her brothers, and she relived those losses by risking losing Darrell. In premarital therapy, the couple traced their problem to their shared reaction to their separate histories of family violence, and to living in a culture of inner-city violence. Grieving their losses and deprivations together they were able to find emotional intimacy and her sexual desire returned.

## **At the family level**

Violence against a child creates a cascade of trauma. Some children may identify with the aggressor and as adult become perpetrators so that trauma is now in their control; others become extremely protective to avoid doing harm to others. Either way trauma exerts an influence on the dynamics of the couple and the family (Scharff and Scharff 1994).

Maria, a bright, artistic girl was her father's favorite child, but her mother was jealous of the affection he showed to her. Her mother favored their second daughter who was a practical child. Maria felt that her mother did not like her, and indeed the mother frequently sent her off to stay at her parents' house nearby. Her mother's father frequently entered the room where she slept, closed the door, and molested her, eventually including penetration. She didn't dare tell her mother in case she got in more trouble. It wasn't until her sister was abused and told their mother promptly, that her mother moved the family away from her parents, and the abuse stopped. But the effects did not stop.

Maria's abuse occurred in from 6 to 8 years of age, when she should have been learning to read. Her cognitive skills were impaired by all she suppressed, and she remained functionally illiterate. Her affect regulation was also compromised, leaving her prone to crying spells and feelings of lack of worth. As an adult, her self esteem was so poor that she could not sell her art work. She found Manuel, a man she could depend on, who to her surprise and relief wanted to marry her despite her shame about who she was and what had happened. For his own reasons he was glad to support her and protect her from the demands of the world -- in return for which she took care of his

dependent needs so that he could continue to appear self sufficient and earn her admiration and gratitude.

Maria was able to be sexual with Manuel, provided the door was not closed as it had been by her grandfather. When the children arrived, they had sex less often because Maria wanted the door kept open so that she could listen for her girls to be sure they were not being abused. Consciously Maria did not suspect her husband as an abuser but unconsciously she was driven to forbid him to bathe or undress the girls. She did suspect other fathers, and so she did not allow the girls to have play dates outside the family. Both parents worried about their girls' safety in the outside world, and so evoked a fear of social life and sexual knowledge in them.

The marriage worked well until Manuel upon whom Maria relied so heavily became chronically ill, perhaps because of the self-imposed strain of guarding his wife and children. Maria became depressed and one of their teenaged daughters became school phobic. The emotional upset caused by this shift in the balance of power drove the family into therapy. Family therapy gave Manuel a new perspective on his over functioning and enabled him to find other defenses; it provided Maria a chance to reveal her history, review its impact on her husband and her girls, and liberate the girls to become more confident women.

## **How is violence transmitted from one generation to another?**

A concluding brief example will serve as illustration and summary of the ideas in this paper. Herman, a bright teenaged boy with excellent grades suddenly showed poor school performance due to drug abuse and inhibited learning. Previously a source of pride, he suddenly became an object of worry to his parents whose self esteem as parents floundered in his wake. His parents were a European immigrant couple intent on the American dream, and their ambitious, gratifying child, Herman fitted right into it. What happened? Why had Herman suddenly lost his footing and become so self-destructive?

It was a mystery until his mother and father revealed their family histories. Herman's father's emigration had been a flight from a violent revolution that had damaged his family and friends in his

country of origin, which left him with a disturbing image of trauma and survivor guilt for escaping. Herman's mother then revealed that she did not know for sure who her father was, but that an uncle who gave money to her mother was probably actually her father who was hiding the fact that he was the brother of a Nazi who had been executed because he had been commandant of a concentration camp, a subject never discussed in her family. She was ashamed to think that it was likely that the money he gave her mother was perhaps laundered Nazi money. Herman's parents had been drawn together not only by their conscious appreciation of their shared history as emigrants and their aims of settling in the land of opportunity, but also by their unconscious resonance with the shame and guilt of violence. As a latency age boy, Herman identified with their conscious aims: as an adolescent he identified with what they suppressed, with the need to blot out memory and knowledge. In a combination of couple therapy, individual therapy for Herman, and family therapy, the couple and their child learned that these traumatic origins were pooled in the tensions of the marriage and then in their son's symptoms, continuing the effects of the internalization of violence in the current generation.

## **Conclusion**

Physical abuse, sexual abuse, war trauma, and cultures of violence interfere with establishing enduring intimacy, healthy sexual relationships in couples, parenting, and family life. Early violence and resulting trauma profoundly affect development at every level, from the maturation and differentiation of the brain to the establishment of affect regulation, acquisition of cognitive skills, ability to form intimate connections and sexual relationships, and capacity for effective parenting. Parents who have experienced trauma and vow not to repeat it nevertheless tend to create an unconscious psychic culture of trauma despite their best efforts. The vignettes illustrate the point that the experience either of receiving direct, actual violence or of living in a family or social culture of unconscious violence tend to be carried in psychically unsymbolized ways that limit full emotional development and result in many areas of symptomatology. Psychoanalytic couple or family therapy reveals these histories in shared narrative form and provides a path to healing and halting transmission of their impact to the next generation.

## References

- AVIRAM R. (2005). The social object and the pathology of prejudice in *The Legacy of Fairbairn and Sutherland*, ed. J. and D. Scharff , pp. 227-236. London: Routledge.
- Baron L., Straus M.A., Jaffee D. (1988). Legitimate violence, violent attitudes and rape: A test of the Cultural Spillover Theory. In *Human Sexual Aggression: Current Perspectives*, ed. R. A. Prentky and V. I. Quinsey, pp. 79-110. New York: New York Academy of Sciences.
- Dicks H.V. (1967). *Marital Tensions*. London: Routledge & Kegan Paul.
- Fairbairn R. (1952). *Psychoanalytic Studies of the Personality*. London: Routledge & Kegan Paul.
- Fonagy P. (2001). Key findings of attachment research. In *Attachment Theory and Psychoanalysis*, p.19-46. New York: Other Press.
- Hopper E. (1996). The social unconscious in clinical work. *Group*, 20(1):7-42.
- Hopper E. (1991). Encapsulation as a defence against the fear of annihilation. *International Journal of Psycho-Analysis* 72(4): 607-624.
- Kaplan A.G. (1988). How normal is normal development? Some connections between adult development and the roots of abuse and victimization. In *Abuse and Victimization across the Life Span*, ed. M. B. Straus, pp 127-139. Baltimore, London: Johns Hopkins University Press.
- Scharff J.S., Scharff D.E. (2005). *The Primer of Object Relations, Second Edition*. Northvale, NJ: Jason Aronson.
- Scharff J.S., Scharff D.E. (1994). *Object Relations Therapy of Physical and Sexual Trauma*. Northvale, NJ: Jason Aronson.
- Straus M.B. (1991). Discipline and deviance: Physical punishment of children and violence and other crime in adulthood. *Social Problems* 38: 133-154.

Winnicott D.W. (1956). Primary maternal preoccupation. In *Collected Papers: Through Pediatrics to Psychoanalysis*, pp. 145-156. London: Tavistock, 1958.

Winnicott D.W. (1960). The theory of the parent-infant relationship. In *Maturational Processes and the Facilitating Environment*, pp. 37-55. London: Hogarth Press, 1975.

Zulueta F. de (1993). *From Pain to Violence: The Traumatic Roots of Destructiveness*. Northvale, NJ: Jason Aronson.

<sup>\*</sup> MD, Codirector, International Psychotherapy Institute, Chevy Chase, MD, USA.



AIPCF | IACFP | AIPPF

INTERNATIONAL ASSOCIATION OF COUPLE AND FAMILY PSYCHOANALYSIS  
ASOCIACIÓN INTERNACIONAL DE PSICOANÁLISIS DE PAREJA Y FAMILIA  
ASSOCIATION INTERNATIONALE DE PSYCHANALYSE DE COUPLE ET DE FAMILLE

*Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille*

**N° 2008/2 - La violence dans le couple**

## **'NAMING' AND 'SHAMING' IN ATTACHMENT-BASED PSYCHOTHERAPY WITH VIOLENT COUPLES**

*CHRISTOPHER CLULOW \**

Recent UK government figures indicate that domestic violence accounts for 16% of all violent crime (Home Office, 2007). One incident is reported to the police every minute of the day, in this most under-reported area of behaviour. It is estimated that domestic violence will affect 1 in 4 women and 1 in 6 men over their lifetime (Wahlberg & Allen, 2004). These shocking figures have prompted proposals in England, and in some other countries, to 'name and shame' perpetrators, and to place them on a register akin to that kept for the perpetrators of child abuse.

From a statistical perspective being young, poor and a woman are the key risk factors that define vulnerability. I want to explore from an attachment and psychoanalytic perspective the proposition that idealisation, as an unconscious means of avoiding feelings of shame, is a risk factor that makes couple relationships vulnerable to certain kinds of violence. I also want to propose, as a therapeutic strategy, a very different model of 'naming and shaming' from that envisaged in some quarters of public debate.

## **A case vignette: prelude**

A colleague and I saw a couple who referred themselves for help immediately after a fight in which the husband had lost control, kicked his wife, and repeatedly hit her. Although their relationship was emotionally volatile this was the first time he had been physically violent. They were both shocked by the outburst, which had led them to separate, but they wanted to explore if their relationship had a future.

He, unlike many partners who deny their violence, acknowledged his behaviour and was able to describe the emotional context in which it occurred. He was depressed, was losing confidence at work and was tormented by acute feelings of self-doubt that he could trace back to childhood. But when he talked of the marriage he described his partner as someone who refused to recognise her dark side and always put herself in the right. Her career was taking off as his was waning, and he felt that she scorned and undermined everything he did, refusing to recognise anything good that he had brought into their relationship. These feelings had condensed into hot anger directed towards his wife during the argument between them in which he lost control. Now, living apart, he was desperate to be reunited with her.

His wife, on the other hand, described a marriage in which she had felt controlled, bullied and oppressed, but said she had filtered out the reality of what she described as her husband's coercion and anger by trying to preserve a dream of how their relationship was and might be – for herself and for their children, one of whom had witnessed the attack. The violent crisis had caused her to see the marriage through a different lens, and she was not hopeful about their future. Yet, alongside these negatives, both partners could merge into a rapturous description of their capacity to be soul mates with each other, and in this state of optimism they chose to get back together as a couple at the same time as they started therapy for their relationship.

They were a couple who had already had some years of individual therapy, and they could be insightful about themselves and their relationship. A core wound for him was the departure of his father when he was 3 years old, leaving him as an only child to be his mother's support – a position that, in conventional oedipal terms, left him in states of mind that could oscillate between self aggrandisement and abject inferiority. To the world he projected a picture of calm

authority and considerable talent. This was something that had attracted his wife to him. His appearance of strength was perhaps especially important to her being the only child of parents who had split up in her adolescence; she was left by her mother to care for a father who crumpled with the blow of the marriage ending. No doubt their idealisation of each other when they met, and the ideal that they both sought to preserve of their relationship as a couple, was intended unconsciously to protect them against the legacy of disappointment and pain that had been passed on by their respective parental families. It also contained within it the hope that they might recover some of the care that had been forfeited within their parental families. Their drive to merge created a borderline relationship in which they could feel enmeshed with each other, hyper-sensitive to perceived criticism, control and abandonment, and exposed to periods of extreme emotional volatility.

For my colleague and I there were strong transference pressures to really understand them as individuals and as a couple, and when we got things right we were rewarded with a response that made us feel high on the buzz of being insightful, perfectly attuned therapists. Conversely, as you might predict, when we failed to understand them we were attacked for being useless and pedestrian, and could be exposed to their contempt. When either of us made a comment that differentiated our experience from one or other – or both – of them, or even from each other as their therapists, there could be a tangible sense of tension in the room.

Shortly before a break in their therapy, at a time when the marriage was not going well, and following a session in which we as therapists had been berated by the wife for not directing them as a couple but 'leaving them to flounder' (a dynamic in which she invited them to behave in a way that she complained of in her husband), there was a crisis. She described feeling unsafe with her husband at home and in the sessions, feared that he might be violent again and said she wanted to be apart from him. At first he was bemused, asking what had happened to make her feel unsafe, but when she said she wanted to leave him he exploded with frustration and threw the contents of a coffee carton that he had brought into the session over her, catching my co-therapist as well.

## **Explanations for domestic violence**

Domestic violence is not a uni-dimensional phenomenon. There are different kinds of violence and different explanations for them. Despite growing evidence of female violence within the home, most explanations contain the assumption that it is a problem of male behaviour. Particularly prominent have been sociological theories that view violence as a response to dissonance between role expectations generated by social conditioning and male frustration in being unable to realise these expectations because of changing socio-economic realities. A similar and related explanation focuses upon culture clashes in which there is conflict between pressures to break down traditional attitudes towards gender differences and forces that resist change by seeking to continue to structure inequalities into relationships between the sexes. Both approaches regard home as the private stage upon which public dramas associated with the place of men and women in society are played out. Neither account for the fact that domestic violence occurs in a minority of homes and that it is not socially acceptable in the countries and cultures that have undergone the greatest changes.

Psychological theories come at the problem the other way round, seeing violent behaviour as the externalisation of internal states of mind. They tend to focus upon individual psychopathology in taking up perpetrator and victim roles and explore whether and how childhood experiences shape adult behaviour. While acknowledging that violent and controlling behaviour may mask the fear of dependency and feelings of helplessness they can discount a relational understanding of the phenomenon and focus on the treatment of the perpetrator.

Of the psychological approaches to understanding violence in relationships I shall focus on those drawing on attachment theory, and on empirical research that has established that some forms of insecure attachment may contribute towards taking up perpetrator and victim roles.

## **The role of attachment in violent behaviour**

John Bowlby, the architect of attachment theory, envisaged the sometimes violent protest of an infant or young child as being entirely functional in the attempt to restore proximity with an attachment



figure: “[In] the initial phase [of separation], the young child appears acutely distressed at having lost his mother and seeks to recapture her by the full exercise of his limited resources. He will often cry loudly, shake his cot, throw himself about, and look eagerly towards any sight or sound which might prove to be his missing mother.” (Bowlby, 1969, pp 27-28).

But positive protest can turn into self-protective and aggressive behaviour in the face of repeated disappointment in the attempts to restore a sense of attachment security:

“Separations, especially when prolonged or repeated, have a double effect. On the one hand, anger is aroused; on the other, love is attenuated. Thus not only may angry, discontented behaviour alienate the attachment figure but, within the attached, a shift can occur in the balance of feeling. Instead of a strongly rooted affection laced occasionally with ‘hot displeasure’ ... there grows a deep running resentment, held in check only partially by anxious uncertain affection”. (Bowlby, 1973, pp 287-288).

Bowlby proposed that the strength of attachment bonds is unrelated to the quality of attachment relationships – spouses can feel strongly attached to abusive partners. Building on studies of bullying and victimisation in childhood, that paired avoidant and anxious-ambivalent attachment styles, Canadian researchers developed a 4 category model of attachment, breaking the insecure dismissing category into dismissing and fearful sub-categories (Bartholomew et al., 2001). They then looked at the interaction of these variables with those affecting the positive or negative regard of self and others to provide a model for understanding abusive behaviour in adult couples. They argued that the dependency and separation anxiety associated with preoccupied and fearful attachment categories may make it difficult for partners to leave an abusive relationship and may predispose them to taking up victim or perpetrator roles (in contrast to dismissing and secure partners who can contemplate leaving the relationship). Similar emotional constraints on leaving an abusive relationship can apply to victims of trauma. The approach behaviour of preoccupied attachment and avoidance of fearful attachment may result in perpetrator and victim potential either way round. They concluded that there were surprising similarities in men’s and women’s experiences of abuse in intimate relationships (and similar dynamics in abusive male same-sex relationships), but that gender may distinguish

between men and women in terms of victim (women) and perpetrator (men) roles when either partner was fearfully attached.

Dismissing and fearful attachment are linked with idealised descriptions of family relationships, the semantic representations usually conflicting with episodic details and rendering the attachment narrative incoherent (insecure). Likewise, we know that 'defensive exclusion' operates for the victims of childhood abuse, and idealisation might operate in their cases too:

"Trauma victims have exaggerated separation anxiety, anger, and ... [their] profile also includes problems with regulation of affect and impulse control, an intense dependence on primary interpersonal relationships, and an inability to tolerate being alone" (Dutton, 2007, pp 198-199).

Studies of attachment disorganisation in childhood suggest that the child's initial disorientation is succeeded by brittle behavioural strategies to control the parent, either through punishment or role-reversing caring strategies Lyons-Ruth & Jacobowitz, 1999). This appears to be at odds with attachment behaviour since it provides neither care nor protection – instead the child is placed in control. However, punitive and care-giving control may represent attempts to coerce the attachment figure into providing care, or into becoming the object of care so that, through projective identification, the child may be cared for vicariously. This attempt to disclaim need through the aggressive assertion of control can result in behaviour that has been described as 'asking with fists' (Freedman, 2000), a phrase that vividly captures a strategy for managing need and its attendant fear of dependency.

Violence as a re-enactment of past trauma or loss has been linked with an absence of 'mentalizing' (Fonagy et al, 2002) – the capacity to think about and reflect on one's own state of mind and that of others. Some of the processes that affect mentalization are as follows:

- Abused children may blame themselves rather than think about their attachment figures as abusers, restricting their capacity to think and act as individuals.
- Individuals with a limited sense of their own identity may feel less responsible for their own actions, may fail to register the psychological consequences of those actions upon others and



may reduce others to the status of objects through their inability to hold them in mind.

- Traumatic memories, or the fear of abandonment, can cause a dissociative reaction in which frightening elements in the core drama are expelled in the self and controlled in others. Because the trauma cannot be thought about, others (especially partners and therapists in connection with our interests) are unconsciously manipulated into the state that the self finds intolerable.

I was struck by a finding from one of the studies appearing in a literature review examining exposure to family-of-origin violence and subsequent marital violence (Delsol and Margolin, 2004) that men who were violent in their marriage were more likely to idealise and protect the abusive parent or family member from whence they came than men who were not violent but had also experienced violence in their families of origin (Caesar, 1988). The second group was more likely than the first to admit to the shortcomings of parents and acknowledge anger towards the perpetrators of violence in their own parental families. The point was also made by Dutton (2007), who reported that men referred by the courts for violence to their partners idealised their parent's treatment of them, despite having had terrible family histories. This rang bells for me from both research and clinical perspectives, and seemed to have some bearing upon the phenomenon of denial that is so frequently encountered in domestic violence.

I have written elsewhere about research conducted at the Tavistock Centre for Couple Relationships to investigate any links there might be between the attachment security of the partners and the way they managed conflict in their couple relationship (Clulow, 2001, 2007). In analysing data from a pilot research study my colleagues and I came upon two statistically significant findings. The first was the rather surprising one that a man's secure attachment, as measured by the Adult Attachment Interview/AAI (George et al, 1985), was correlated with his partner reporting higher levels of verbal aggression on the Conflict Tactics Scale/CTS (Straus, 1979) than those reported by partners of men who were rated as insecure. The second finding was that men with high idealisation scores when representing their relationships with their mothers in the AAI (indicative of insecure dismissing patterns of attachment) were more likely than others to

have partners who reported physical violence and verbal aggression on the CTS. We asked what sense might be made of these findings, and I summarise our thoughts below.

The first result might be explained in a number of ways. For example, the women with secure partners were responding positively to questions on verbal, and not physical, aggression. Aggression is not the same thing as violence, and even if the verbal aggression was violent no 'skin' boundary had been broken between the partners. The result might also be explained in terms of the greater freedom of women with secure partners to know and communicate about what's going on in their relationship than women with insecure partners, who may be fearful of the response they will receive if they draw attention to their partner's behaviour or emotional state (a point that may be relevant to the under-reporting of and wishful thinking about domestic violence in situations where the threat of physical assault is very real). The key point for the purpose of this paper is that these women felt safe in *naming* aggression in their relationships.

The second finding from our study, associating a man's idealised representation of his relationship with his mother with an increased likelihood of his partner reporting verbal and physical abuse, invites attention to the role played by the nature of the defensive systems operating between partners, especially the defence of idealisation, as a predisposing factor to violent behaviour. We might, for example, entertain the possibility that the psychogenesis of violence is linked with a predisposition in one or both partners towards a kind of narcissistic object relating that aims to preserve an idea – even an ideal – of the partner and partnership against the intrusion of discordant and unwelcome realities.

Idealisation preserves an image of relating against a painful reality, and that reality is often fended off through denigrating the object that threatens to disturb that image. This is where shame comes in. Shame is a social phenomenon, and concerns the emotion that we feel when exposed to public censure. Shame is felt when the gap between the ideal self and the perceived self is exposed to public view. In the eyes of others we experience the contradictions between our private and public selves. We feel exposed by the contradiction and so we avoid their gaze. Or we blame others in order to shift attention away from ourselves, and hope that by scapegoating them we will escape being seen for who we are.

Shame is different from guilt. With shame, others are spectators. What they see applies to the whole of our being, and, as such, the exposure can be felt to be totally catastrophic. Guilt is more specific. It relates to particular actions or thoughts that we have committed in which others are not an audience but the victims of what we have done. Guilt implies a capacity to imagine what others might be feeling as a consequence of our actions; it fosters empathy in ways that shame does not. Shame directs any hostility or blame that might be entertained in relation to ourselves outwards, and attacks others through an often self-righteous anger directed towards them. As Pines (2008) has put it, shame is associated with loss of self-esteem and feelings of inferiority, it is "linked with the failure of that which we are [to correspond with] that which we would like to be, either for ourselves or others" (p.97). It can be associated with the sense of humiliation, and so linked with past trauma, as well as with feelings of need and unrequited love that are consequent upon neglect and loss.

Whereas shame from a Freudian perspective is closer to its public sense in acting as the guardian of public morality (the infant becomes self-conscious through its gestures evoking an unexpected and unpleasant response), from a developmental point of view we might regard shame as being associated with problems of self-integration. We need to find an object into which to project shameful attributes and then to control them in that object, because we unconsciously believe we shall become a social pariah if others see in us what we find so unbearable in ourselves. In these circumstances the developmental task of integration constitutes a formidable therapeutic challenge. As Clifford Yorke (2002) put it: guilt brings material into analysis; shame keeps it out.

The naming of violent behaviour in a marriage can be shaming for both partners, not just the perpetrator. This is especially true when it destroys an ideal image of self and relationship that has been maintained as a defence against psychological injury. Blame and denigration may ward off these feelings and deflect unwelcome attention to the other in the attempt to protect the self against overwhelming existential anxiety. Paradoxically, the attempt at self preservation at the expense of the partner can serve to bring about a re-enactment of the trauma of separation, loss or abuse, the very thing that it was designed to protect against.

## **A case vignette: continued**

After the husband I first described threw coffee over his spouse he got up and stormed out of the room. I followed him, and persuaded him to sit with me in a separate room to cool off. My colleague did the same with his wife. Separately we worked at very practical things they could do to make the situation between them safe for the immediate future. They both, independently, thought that they needed time apart. With this in mind we closed the session with them together to establish some ground rules around such things as collecting his belongings when she wasn't present, what to say to the children, and managing visiting times. We also set ground rules for future therapy sessions, which included no drinks being brought into the room and the cleaning bill for my co-therapist's clothes being settled by the husband! But, apart from some concluding sessions, this marked the end of the therapy because the wife decided the marriage could not work.

In one of the final sessions the husband referred back to how sobering it had been to hear his behaviour being described as physically abusive early on in the therapy, and for his behaviour to have been linked with his violent feelings. Putting a name to his behaviour had been shaming, but it had also been containing to link this with a recognition of his emotional state. Were I to see this couple again I think I would place less emphasis on the interpretations that seemed to connect them with their early family experiences for a more mundane and active approach that focused on helping them to name their own emotional state, to think about that of their partner, and to risk the kind of interpersonal exploration that might allow them to relinquish the illusion that they were soul mates and could read each other's minds. Such a mentalizing approach (Allen & Fonagy, 2006) might have helped them convert shame into guilt, and to tolerate the gradual dismantling of the idealised image of themselves and each other that inhibited their capacity for separateness and thought.

## **References**

ALLEN J., FONAGY P. (eds.) (2006) *Handbook of Mentalization-Based Treatment*. Chichester: Wiley.

Bartholomew K., Henderson A., Dutton D. (2001) Insecure attachment and abusive intimate relationships. In C. Clulow, C. (ed.) *Adult*

- Attachment and Couple Psychotherapy: The 'Secure Base' in Practice and Research.* London: Brunner-Routledge.
- Bowlby J. (1969) *Attachment*. Harmondsworth: Penguin.
- Bowlby J. (1973) *Separation*. Harmondsworth: Penguin.
- Caesar P. (1988) Exposure to violence in the families-of-origin among wife-abusers and maritally non-violent men. *Violence and Victims*, 3, pp 49-63.
- Clulow C. (2001) Attachment, narcissism and the violent couple. In C. Clulow, C. (ed.) *Adult Attachment and Couple Psychotherapy: The 'Secure Base' in Practice and Research*. London: Brunner-Routledge.
- Clulow C. (2007). Attachment, idealisation and violence in couple relationships. *Psychoanalytic Perspectives on Couple Work* (3), 11-24.
- Delsol C., Margolin G. (2004) The role of family-of-origin violence in men's perpetration of domestic violence. *Clinical Psychology Review*, 24, pp 90-122.
- Dutton D. (2007) *The Abusive Personality: Violence and Control in Intimate Relationships*, New York: Guilford Press, 2nd edition.
- Fonagy P., Gergely G.E.J., Target M. (2002). *Affect Regulation, Mentalization, and the Development of the Self*. New York: Other Press.
- Freedman J. (2000) Giving as bad as you get. Paper given at a conference on *Love and Violence in Marriage* organised by the Society of Couple Psychoanalytic Psychotherapists, London, March 11<sup>th</sup>.
- George C., Kaplan N., Main M. (1985). *The Adult Attachment Interview*. Unpublished manuscript, University of California at Berkeley.
- Home Office (2007) *British Crime Survey (2005 – 2006)*, London: CSO.
- Lyons-Ruth K., Jacobvitz D. (1999) 'Attachment Disorganisation; Unresolved Loss, Relational Violence, and Lapses in Behavioural and Attentional Strategies.' In J. Cassidy & P. R. Shaver (eds.),

*Handbook of Attachment Theory, Research and Clinical Applications*,  
New York/London: Guilford.

Pines M. (2008) Shame: What psychoanalysis does and does not say.  
In Pejaczkowski, C. & Ward, I. (eds.) *Shame and Sexuality*. London:  
Routledge.

Straus M. (1979) 'Measuring Intra-family Conflict and Violence: The  
Conflict Tactics (CT) Scales.' *Journal of Marriage and the Family*, 41,  
75-86

Walberg S., Allen J. (2004) 'Domestic Violence, Sexual Assault and  
Stalking: Findings from the British Crime Survey.' *Research Study*  
276, London: Home Office.

Yorke C. (2002) A psychoanalytic approach to the understanding of  
shame. In Tangney, J. & Dearing, R. (eds.) *Shame and Guilt*.  
London/New York: Guilford.

\* Senior Fellow of the Tavistock Centre for Couple Relationships and  
Vice Chair of the UK Society of Couple Psychoanalytic  
Psychotherapists.

Membre d'honneur du Tavistock Centre for Couple Relationships, Vice-  
président de l'UK Society of Couple Psychoanalytic Psychotherapists.

'Senior Fellow' del Centro Tavistock para el Estudio de las Relaciones  
de Pareja, y Vice-Presidente de la Sociedad Británica de  
Psicoterapeutas Psicoanalíticos Especializados en las Relaciones de  
Pareja.



AIPCF | IACFP | AIPFF

INTERNATIONAL ASSOCIATION OF COUPLE AND FAMILY PSYCHOANALYSIS  
ASOCIACIÓN INTERNACIONAL DE PSICOANÁLISIS DE PAREJA Y FAMILIA  
ASSOCIATION INTERNATIONALE DE PSYCHANALYSE DE COUPLE ET DE FAMILLE

*Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille*

**N° 2008/2 - La violence dans le couple**

## **EL PIGMALIONISMO COMO UNA FORMA DE RELACIÓN PERVERSA EN LA PAREJA <sup>\*\*</sup>**

*NICOLINO ROSSI <sup>\*</sup>*

si, di, dare cuncta potestis, sit coniunx, opto," non  
ausus "eburnea virgo"  
dicere, Pygmalion "similis mea" dixit "eburnae."

Oh dioses, si dar todo podéis, que sea la esposa  
mía, deseo (no oso decir:  
la virgen de marfil) una mujer igual a la mía de  
marfil.

Ovidio, *Metamorfosis*, libro X, vv. 274-276.

Las reflexiones siguientes buscan llamar la atención sobre la valencia perversa que está presente en algunas dinámicas y conductas relacionales problemáticas de la pareja que, desde una lectura descriptiva y convencional, parecen exentas de tal componente y se atribuyen fácilmente a la influencia de rasgos caracteriales o condicionamientos determinados culturalmente. Los escenarios relacionales que se señalan, por lo tanto, se asocian más bien con un significado débil del constructo de perversión y se ubican en una zona periférica, límite, entre el área de la racionalidad sadomasoquista y

aquella en la que se incluyen distintas formas de relaciones perturbadas, que con ésta comparten la manifestación significativa de disposiciones agresivas finalizadas al control del otro.

La mayoría de las parejas que recurren a la ayuda psicoterapéutica se encuentran entrampadas en una interacción dominada por el rencor y la rabia, donde cada cual culpabiliza rudamente al otro, denunciando el uso egoísta que se hace de la relación, la falta de respeto y las actitudes desdeñosas. Es sabido que el tema de la perversión es complejo e intrigante - complejidad que se ve aumentada dada la relevancia que en su definición asumen variables de orden cultural, social y moral - y los numerosos autores que se han interesado en su estudio, han intentado ampliar sus límites e identificar los atributos característicos y, en cierto sentido, irrenunciables para definirlo claramente. Los diversos estudiosos parecen coincidir en diferenciar la estructura perversa propiamente dicha y las manifestaciones sintomáticas, cuya fenomenología, aunque inserta en el registro perverso, no parecen por sí mismas suficiente para dar cuneta de su presencia; no son tanto las conductas manifiestas las que caracterizan aquello que llamamos perversión, sino la naturaleza de la angustia y la función que una organización defensiva específica desempeña en el mantenimiento del equilibrio intrapsíquico de la persona y en la gestión de la relación con el otro (Chaseguel-Smirgel, 1985; De Masi, 1999; Kernberg, 1995a; McDougall, 1995).

Además de las modalidades clásicamente entendidas, basadas en la sexualización de la defensa y de la experiencia traumática, se deben distinguir las definidas como perversión moral, en la cual una marcada agresividad, el uso instrumental del otro y una relación alterada con la realidad, se expresan en formas que no necesariamente comportan alteraciones evidentes de la conducta sexual. Eiguer (2005a), en un trabajo reciente que retoma antiguos aportes sobre el argumento, ha descrito varias formas de conducta perversa que pueden clasificarse dentro de la perversión moral<sup>1</sup>. Así mismo, se habla de perversiones relacionales cuando la conducta perversa se expresa más que nada como formas violentas de ejercer el poder en una determinada relación, quedando ésta impregnada de sentimientos agresivos, de desprecio y devaluación.

En realidad todas las perversiones contemplan la presencia del otro y la necesidad de dominación. J. McDougall (1995), sostiene que sólo las relaciones pueden ser definidas como perversas y que es posible

hablar de perversión, de las conductas o fantasías, cuando el deseo propio es impuesto a alguien que no quiere formar parte de dicho libreto relacional. Masud Khan (1979), que ha subrayado el componente vinculado al poder en el placer sexual perverso, describe un caso clínico en el que una relación sexual ocasional con marcados rasgos perversos, aparentemente se volvía excitante para el hombre más en el registro de la dinámica del poder que ejercía sobre la mujer que en el de la sexualidad. No obstante, en la perversión relacional, este libreto no necesariamente involucra explícita o preponderantemente la vida sexual manifiesta, la cual, por el contrario, puede aparecer, al menos a nivel conductual, más bien sacrificada, sino a la persona en cuanto tal y, sobretodo, su funcionamiento mental. Una perversión, entonces, entendida como el ejercicio de poder en una relación que se encuentra dominada por el desprecio, devaluación y mortificación del otro, independientemente de que se presenten o no conductas sexuales actuadas en el registro perverso (Recamier, 1982); por lo demás, la experiencia clínica nos muestra que dichos modelos relacionales tienden a asociarse con una inhibición de la sexualidad, psicodinámicamente determinada y significativa en el despliegue de la dinámica relacional.

### **La perversión como ejercicio de control y poder sobre el otro.**

*Adulto: ¿ves que hermosa está la luna?*

*Muchacho: veo el sol;*

*Adulto: pero cómo, ¿no ves lo hermosa que está la luna llena?*

*El muchacho mira fijo el sol, incrédulo, y vuelve a decir que no es la luna sino el sol.*

El adulto se enfada, toma con violencia el mentón del muchacho y persiste en su pregunta.

*Entonces el muchacho afirma: es verdad, la luna llena está hermosa.*

*El hombre le pregunta cómo es que primero veía el sol y ahora la luna.*



*El muchacho responde: porque antes veía con mis ojos y ahora, en cambio, veo con los tuyos.*

El fragmento reproduce, más o menos fielmente, el diálogo inicial de un film en donde se encuentran dos personajes en una campiña soleada, un paisaje típico de la Italia meridional: un hombre maduro, aparentemente un campesino, de aspecto un poco avieso, un mafioso, y un muchacho, probablemente entrando en la pubertad, que no logrará alejarse de un futuro delictivo <sup>2</sup>. La conversación me parece especialmente evocativa y apropiada para introducir el tema de las conductas perversas entendidas como ejercicio de poder y control del otro, conductas que, por lo demás, se actúan solapada y no abiertamente y cuyo fin es provocar que una persona renuncie a su propia mente para asumir dentro suyo la mente de otro.

En la racionalidad perversa, la relación con el otro está primariamente finalizada a dominarlo a través del engaño y la seducción; de tal dominación el perverso obtiene aquel placer que el perverso sexual encuentra en las prácticas sexuales.

En las relaciones de pareja se presentan inevitablemente ciertas tendencias a dominar o someter al compañero/a, y su aceptación, al interior de un juego cambiante y flexible, constituye un requisito indispensable para el funcionamiento de la pareja, pero, sin embargo, pueden volverse un teatro de ásperas incomprendiciones y luchas si una de las dos personas muestra ya sea una excesiva y coata necesidad de controlar al otro o una marcada intolerancia por los intentos de control que el otro manifiesta (Eiguer, 2005b). Tales reacciones pueden tener distintos orígenes y condicionar la vida de la pareja. Pueden expresar angustias ligadas a la castración, a la dependencia, a la sumisión.

La vida sexual de una pareja estaba, por ejemplo, fuertemente comprometida por la emergencia, en el hombre, de fantasías de abuso sádico cuando era objeto de activas iniciativas sexuales por parte de la mujer; ella, por su parte, cuando su marido tomaba una posición de dominación en la relación sexual, se veía invadida por vívidas fantasías de castrarlo.

En la racionalidad narcisista-perversa, sin embargo, aún nos encontramos lejos de semejantes componentes y el ejercicio de poder sobre el otro está finalizado a la sumisión y mortificación violenta de la individualidad ajena. El ataque puede suceder activamente, por medio de actitudes devaluadoras y mortificadoras, que toman la forma de la

ironía, de la intolerancia, del reproche abierto o de conductas de superioridad y eficiencia, dirigidas a poner en evidencia la incapacidad e inadecuación del compañero/a, o bien pasivamente, a través de la ruptura del diálogo y de la culpabilización silenciosa.

Más que nadie, ha sido Sandra Filippini (2005a) quien se ha interesado particularmente en las configuraciones perversas que se dan al interior de la relación de pareja, ampliando decididamente el concepto de perversión a todas aquellas conductas, más o menos enmascaradas y solapadas, que pone en escena el macho para someter la figura femenina y subyugarla a sus propias necesidades.

La autora, apoyándose en las observaciones de Marie France Hirigoyen (2000), ha focalizado las motivaciones que guían la conducta perversa del macho y el proceso de victimización en el que queda sumida la mujer, describiendo cuidadosa y vívidamente los sutiles e insidiosos mecanismos con los que el hombre ejerce su violento control, destinado no sólo a someter a su compañera, sino también a que ella asuma su propio punto de vista, el del macho, sobretodo en relación a la visión negativa que él tiene de la mujer misma<sup>3</sup>. Ella repropone bajo la denominación de perversión relacional, más eficaz para resaltar la fenomenología intersubjetiva de sus manifestaciones respecto a la definición de perversión narcisista (Racamier, 1992), toda una gama de conductas de maltrato fundamentalmente psicológico, que se actúan en una relación y que no encuentran una adecuada ubicación dentro de las relaciones sadomasoquistas.

La descripción que hace la autora de las diabólicas estrategias persuasivas que usa el macho son sin lugar a dudas convincentes y pertinentes, fácilmente observables en la práctica clínica. La lectura que hace del fenómeno, sin embargo, ya sea por la casuística clínica a la que se refiere, ya sea por la perspectiva desde la cual observa tales manifestaciones, que es precisamente la de la violencia masculina, ya sea por su atenta conciencia de no caer en los riesgos de la justificación, que podrían producirse al llamar en causa el rol desempeñado por la mujer en semejante dinámica, es esencialmente unidireccional, atribuyendo al macho, que define con el término de perpetrador, las necesidades perversas que se imponen a una figura femenina que, por lo general, está obligada a padecerlas en tanto incapaz de despojarse de ellas por su falta de recursos psicológicos, su vulnerabilidad, sus adversas condiciones ambientales, en síntesis, por los sentimientos de miedo que le genera su compañero agresor. La

autora, por lo tanto, aunque consciente y por las razones recién descritas, parece interesarse en menor medida por la naturaleza interactiva que puede darse en tales situaciones, sobretodo en aquellas que se desarrollan al interior de relaciones de pareja más estables y paritarias, mayormente enredadas en una dinámica colusiva. Seguramente el miedo cumple un rol importante en impedir que quien padece semejantes conductas vejadoras interrumpa la dinámica perversa y esto es particularmente cierto sobretodo cuando en la conducta violenta están involucradas personas incapaces de defenderse (por ejemplo los menores de edad expuestos a varias formas de abuso o las personas expuestas a los riesgos de la represalia); al mismo tiempo, es muy plausible que el miedo, por sí solo, no sea suficiente para explicar adecuadamente las complejas vicisitudes en las que interactúan personas adultas, ligadas en un vínculo primario, libremente escogido, cuanto menos a nivel consciente.

Un análisis del fenómeno que no se detenga en una lectura descriptiva, sino que se dirija también a los componentes psicodinámicos profundos, muestra de manera más convincente cuánto tales relaciones pueden ser el fruto de un intercambio comunicativo determinado inconscientemente por ambos actores.

### **La relación perversa como ensamble colusivo**

Las observaciones clínicas de las dinámicas disfuncionales que se instauran en las relaciones de pareja, han puesto en evidencia la oportunidad de hacer una lectura circular de las interacciones que ofrece una comprensión más completa y adecuada. La centralidad de un vértice de observación interpersonal, que complete y enriquezca el psíquico, es indispensable no sólo para entender el modo como se organiza la relación, sino también para dar cuenta del funcionamiento individual de los miembros de la pareja en dicha relación. Desde la perspectiva psicoanalítica, las dinámicas relacionales que se establecen en la pareja se interpretan a la luz de las vicisitudes evolutivas de ambos individuos y de las relaciones objetuales que han interiorizado. Los objetos internos y las relaciones entre estos actúan, probablemente desde la elección de la pareja y el inicio de la relación, como un libreto en el que se desarrollan modalidades específicas de interacción con la pareja (y entre ésta y los hijos), favoreciendo, además, que en el otro emergan particulares respuestas

complementarias; cada uno, por lo tanto, entra en la relación ya sea acarreando la propia historia pasada ya sea poniéndose como receptáculo de las proyecciones del otro.

El trasvasaje del mundo interno de cada uno en la relación sucede sobretodo por medio de la identificación proyectiva (Klein ,1946). La ampliación del constructo realizada por Bion (1962), y las profundizaciones y delimitaciones posteriores sobre la naturaleza y extensión de la gama de fenómenos que responden a tal mecanismo, han valorizado progresivamente su dimensión relacional, evidenciando las implicaciones que posee en los procesos de aprendizaje y estructuración de la vida psíquica, y su significado de estrategia por medio de la cual el individuo logra manipular al otro introduciéndole sentimientos que no desea o no puede experimentar o que quiere que éste sienta (Goretti, 2007; Ogden, 1979). Semejante operación se produce a través de la comunicación verbal y, sobretodo, no verbal (conductas, expresiones mímicas, tono de la voz, gestos, tono muscular), y su consecuencia es la de atar a dos personas en una relación de doble filo, en tanto ambas son indispensables para el proceso comunicativo.

El mecanismo de la identificación proyectiva está presente masivamente en las dinámicas relacionales, donde alcanza su más plena realización en cuanto, a diferencia de la proyección, necesita la coparticipación de todos los sujetos involucrados en la interacción; ésta se vuelve eficaz, de hecho, si en ambos actores, tanto el que activa la fantasía o el proceso comunicativo como el que inicialmente lo recibe, está presente una disposición mental idónea a hacer operativa semejante transmisión. Las dinámicas problemáticas de pareja, entre las que se ubican también las de carácter perverso, son sobretodo consecuencia de los intentos que cada cual realiza por controlar al otro volviéndolo depositario de los propios objetos internos proyectados, siendo ésta, una operación necesaria para la regulación del propio equilibrio intrapsíquico y que se mantiene gracias a la relación. Así, un constante ataque sádico de descalificación del compañero/a (por ejemplo un comportamiento de devaluación y superioridad, actuado bajo formas difícilmente rebatibles como anticiparse al otro en la ejecución de una tarea o echándole en cara constantemente sus errores, incluso los que representan pequeñeces normalmente insignificantes), puede responder a la exigencia de tener bajo control aspectos personales de inadecuación o vulnerabilidad, los que se proyectan y permanentemente se identifican, mortifican y

evidencian en el otro, como un modo de comprobar constantemente que le pertenecen al compañero/a y no a sí mismo. A propósito de las relaciones amorosas Mitchell (2002) nos recuerda que “el deseo romántico corre siempre por el filo de la humillación”, ya que el objeto deseado se transforma en objeto de venganza dado que el deseo crea los límites de nuestra omnipotencia, volviéndonos vulnerables e impotentes. El que padece la agresión, por su parte, puede confirmar en el otro la presencia de aspectos sádicos y violentos, y de este modo alejarlos de sí y conservar, por una parte, la autoimagen de niño bueno injustamente atacado, y por otra, la representación de un compañero idealizado y omnipotente, ciertamente violento, pero contenedor de sus propias exigencias de protección.

El conflicto de la pareja y su dinámica perversa, derivados del juego de las identificaciones proyectivas entrecruzadas, pueden transformarse en el precio inevitable que se debe pagar para mantener con vida una meta ideal irrenunciable; cada cual, en cuanto depositario de aspectos idealizados de sí, se vuelve el vehículo para realizar la fantasía de pareja ideal. Esta imagen, también puede proyectarse en un hijo, que se ve obligado a sostener las expectativas de los padres que le confieren, simultáneamente, una función específica en el equilibrio de la pareja y del núcleo familiar en su globalidad. En este juego, la dinámica agresiva, si bien reconociendo en su fenomenología observable una polaridad sádica (que corresponde generalmente a la figura masculina con una organización narcisista de la personalidad) y otra más próxima al masoquismo (más frecuente en las mujeres), inviste globalmente a la pareja, la cual contemporáneamente actúa alternando la acción sádica, que demanda el intercambio perverso, y la reacción masoquista, que descuenta el sufrimiento y el malestar que surgen de ella. En las parejas involucradas en modalidades relacionales narcisistas, llenas de rencor y hostilidad, la parte agresiva la puede jugar el uno o el otro, no obstante cada cual la realice con las modalidades típicas de su organización caracterial (Kernberg, 1995b).

*En la pareja B. hay un eterno y áspero conflicto por las desilusiones que cada uno siente respecto del otro. El hombre, más bien carente de capacidades introspectivas y con un funcionamiento mental concreto, está perennemente angustiado por sus preocupaciones económicas, por la sensación que debe ocuparse de todo sin que nadie, sobretodo su mujer a la cual percibe como una codiciosa insaciable, comparta sus preocupaciones. Incapaz de atenciones y gestos de ternura hacia*

*su mujer, le reprocha la falta de vida sexual y de amor; dice "si tú me amaras todo sería distinto". Estos aspectos del marido amargan muchísimo a la mujer, que por su parte expresa su decepción con una actitud más bien exigente y vengativa: ataca permanentemente a su marido con una actitud presuntuosa y despreciativa, negándole una vida sexual. Parecen ser portadores de dos sensibilidades afectivas y de dos mundos relacionales contrapuestos a los que ninguno es capaz de renunciar. A raíz de unas cortas vacaciones que la mujer ha planeado autónomamente, contenta por su insólita decisión, el marido muestra una irritación mal disimulada, que dirige incluso hacia el terapeuta, considerado quizás el responsable de los cambios de la esposa. En la discusión que se genera en la sesión, él le dice "sería suficiente que me dijeras: ¿tienes otro panorama que proponerme?, de lo contrario voy a ir'; y yo tal vez te habría propuesto algo; pero la verdad es que yo no te importo en lo más mínimo". Ella replica irónicamente "ya te veo tomando una iniciativa; si tu planearas algo, yo renunciaría a todo inmediatamente para ir contigo".*

*Me parece que estas dos afirmaciones, típicas del léxico de ellos, son iluminadoras de una fantasía idealizada compartida por ambos que, por debajo de la diversidad aparente de sus respectivos caracteres y demandas, en realidad une a la pareja. La de ellos es la imagen de una pareja idealizada, autosuficiente y capaz de cumplir cualquier deseo. Este modelo, que es mantenido pagando el precio de una constante conflictiva sadomasoquista, presenta una naturaleza profundamente narcisista y se refiere a la pareja como fuente de todo deleite, que cada cual le reprocha al otro de no procurar, convencidos que el compañero/a tenga los medios para hacerlo. El que paga el mayor precio es el hijo, que, al ser depositario de semejantes fantasías colusivas, se estanca en su curso evolutivo.*

*La terapia de pareja está dominada por la avidez de ellos: la de ella, que espera del tratamiento un "nuevo matrimonio", una expectativa que vuelve decepcionante cualquier logro que se obtenga, tanto con el marido como en la terapia, considerado siempre insuficiente; la de él, proyectada en la mujer, que querría mantener un vínculo simbiótico con una mujer-madre devotamente disponible.*

En una visión semejante de las dinámicas interactivas, se vuelve oportuna la advertencia de no invocar con demasiada soltura eventuales disposiciones masoquistas en la mujer, como causa o concausa de las conductas sádicas del compañero (Filippini, 2005 b); se muestra como parcial y no ajustada a la complejidad de la dinámica relacional una lectura de la misma basada exclusivamente en las relaciones de fuerza, que ve a una figura en el rol violento y la otra en el de víctima pasiva. Paralelamente, si no se puede hablar de un perfil específico de la víctima, es posible identificar la especificidad de una configuración relacional particular. La atracción que une a los miembros de la pareja y el vínculo inconsciente que establecen entre sí están fuertemente condicionados por la recíproca receptividad y aceptación de las respectivas proyecciones transferenciales (Ruszczynski e Fisher, 1995).

### **El pigmalionismo como forma silenciosa de relación perversa**

*Sólo quisiera saber qué me pertenece y qué no me pertenece.*

*Pigmalión acto V.*

La referencia a Pigmalión<sup>4</sup>, es frecuente en algunas parejas cuando describen el mundo en el que se desenvuelve su relación. Fue Krafft-Ebing, el famoso psiquiatra alemán a quien le debemos la primera exposición sistemática de la patología sexual (1886), el que introdujo el pigmalionismo como una de las formas de aberración sexual.

Ésta consiste en la excitación sexual frente a las estatuas. En el lenguaje corriente, sin embargo, el pigmalionismo no se refiere tanto a una desviación de tipo sexual, que podría considerarse a todas luces como una forma de fetichismo, sino más bien a la tendencia de moldear, plasmar o plagiar a otra persona, con el fin de volverla similar a una imagen propia y así ejercer un control total sobre ella.

La definición de pigmalionismo se usa habitualmente para indicar, por ejemplo, la tarea de formación o educación de un artista, o más generalmente de un discípulo, abocada a que éste realice perfectamente la prestación o modelo que propone el maestro<sup>5</sup>.

Un componente pigmaliónico puede presentarse en todas las formas de adiestramiento y en cualquier relación maestro-discípulo, pero

aquellos que caracterizan específicamente a la configuración relacional denominada *pigmalianismo* y que, con razón, la sitúa entre las relaciones perversas, es la dimensión narcisista y violenta que la impulsa; narcisista en la medida que la tarea de modelamiento se lleva a cabo con el fin de dar vida a una imagen del propio director, que el actor debe realizar plenamente, y violenta en cuanto, más que los impulsos libidinales y objetales, lo que la guía son las necesidades de controlar que, al ser frustradas y defraudadas, pueden provocar intensas reacciones de rabia destructiva.

En una pareja muy problemática, entrampada en una dinámica como la que aquí se describe, el marido le dice a la mujer "tu eres buena, simpática, pero te animas sólo si hay alguien más; no existes si no estás pegada al tubo del gas... o sea... del oxígeno!", mostrando, con su lapsus, la naturaleza simultánea de vitalidad y mortalidad que le genera su presencia. Se trata de un hombre que, no resignándose a dejar ir a su compañera tras haberse separado, sigue preocupándose por ella para dirigir y moldear sus funciones, conductas y actitudes maternas, con el objeto de garantizarle al hijo una buena madre e impidiéndole de este modo una plena autonomía y obstruyéndole la posibilidad de una nueva vida sentimental.

El *pigmalianismo* se ubica más bien en el área de la relación de objeto anal, cuyos componentes ocupan mucho espacio en las distintas formas de perversión. En las relaciones de tipo anal, el objeto, originalmente el excrementicio, es contemporáneamente narcisista y objetal y la interacción tiende al control objetal, dominio que le permite al sujeto el reestablecimiento de la integridad narcisista que resultó lesionada en el estadio precedente (Grumberger, 1971).

(El autor afirma que la relación anal, en su forma ideal, es la que se establece en la pareja esclavo-patrón – de naturaleza sádica y masoquista en sus formas activa y pasiva respectivamente – al interior de la cual se alcanza el triunfo del sujeto sobre el objeto).

En el *pigmalianismo*, los aspectos anales pueden asociarse a los de la oralidad. En el caso que estos últimos sean muy marcados, la persona conserva importantes fantasías orales de tipo mágico-omnipotente, las cuales la conducen hacia un deleite pasivo relacionado con la insatisfacción por todo y con la envidia de todos, que la aplastan y le impiden ser activa y desarrollar proyectos realistas; de este modo, se

proyecta el ideal del yo sobre el/la compañero/a y se delega en este/a último/a la puesta en escena de tales proyectos.

V. Stoichita, en su reciente ensayo llamado "El efecto Pigmalión" (2006), donde revisa la presencia del antiguo mito en las distintas formas de producción artística desde la antigüedad hasta nuestros días, asocia la peculiaridad del mito de Pigmalión, con todas las implicaciones culturales y psicológicas que de él se derivan, con la construcción y la utilización del simulacro, operación fundamentalmente distinta respecto a las que acompañan las artes figurativas<sup>6</sup>. A diferencia de la pintura, que inmediatamente todos percibimos como la representación de un objeto, como una imagen que reafirma su no coincidencia con la realidad, la estatua se ubica en una posición particular, en una dimensión que, junto a Winnicott (1958), podemos definir como transicional, en la que reina la ambigüedad e indefinición de la naturaleza de aquello que se percibe en relación a su pertenencia al mundo externo o interno: la estatua es una copia de la realidad, pero al mismo tiempo posee una auténtica originalidad que le permite desligarse de ella y sustituirla.

En el perverso, sin embargo, la dimensión transicional (producto de experiencias traumáticas que impidieron y distorsionaron su uso positivo) en lugar de ser el espacio que favorece el desarrollo de la creatividad, de la producción artística y de la construcción de un sano sentido de la realidad, se convierte en el terreno del engaño, funcional a la realización de un plan solipsístico y patológico de control omnipotente de la realidad (Khan, 1979). Pigmalión no puede sino amar la creación propia, que su maestría ha construido y su investimiento ha dado vida; es inevitable pensar que si ésta dejase de ser su creación, sería desvitalizada y transformada nuevamente en materia inerte. El vínculo sólo puede darse en una zona intermedia, en la ambigüedad y en la indefinición de los fenómenos transicionales, que no permite ni la emancipación definitiva de la criatura respecto a su artífice, ni el que permanezca como mera cosa inorgánica y muerta: en el primer caso se avanzaría hacia la angustia de separación y hacia la pérdida irreparable, cuya aceptación constituye el paso inevitable para la organización neurótica; en el segundo, se precipitaría en la experiencia necrófila y en la franca psicosis. El mito, con su resolución divina, permite que Pigmalión realice esta fantasía narcisista: obtiene de los dioses la posibilidad de poseer una mujer viva que a la vez es fruto de su creación y que por tanto controla completamente.

Eiguer (2003), subraya la condición paradójica que caracteriza la situación pigmaliónica, en cuanto a medida que el discípulo crece disminuye su necesidad de tener un maestro, volviéndosele una figura inútil; paradoja que puede resolverse con la devoción por el modelo de éste último, que sirve como constante punto de referencia para el discípulo, el cual no podrá sino permanecer en una perenne imperfección que la maestría del otro siempre podrá perfeccionar. Sólo así, Pigmalión evitara enfrentarse con la castración.

Una dedicada paciente contaba que su madre-patrona solía reprenderla, amenazadoramente, con estas palabras "tú eres mi mierda, tal como te hice te deshago"; y en verdad estuvo realmente sometida y psicológicamente destruida. Me parece que la expresión condensa con su lapidaria eficacia la valencia narcisista y violenta de los aspectos creativos y destructivos de la relación de objeto anal y de su específica configuración asociable al mito pigmaliónico. Esta paciente, que había desarrollado acentuados rasgos de timidez, estaba sumergida en un dilema insoluble (lamentablemente muy común en las relaciones amorosas, aún manifestado en una misma relación), que le impedía una elección de pareja satisfactoria: estaba involucrada en una doble relación, con un hombre que la quería de manera afectuosa y contenedora y con una figura distante y despreciativa, a la cual estaba ligada masoquistamente.

Dicha formulación deja traslucir la piedra angular de la teoría freudiana de la perversión, particularmente la fetichista, referida a la negación de la falta del pene, que empuja al perverso a rechazar la realidad de un hecho que conlleva una angustia intolerable sin que caiga en un pleno desconocimiento de franco sello psicótico. Lo que se niega, incluso por medio de la falta del pene, es la misma realidad psíquica del otro, su individualidad separada, distinta e independiente de la propia (Fisher, 1999; Norsa e Zavattini, 1988).

Nos hallamos entonces en el campo de una particular relación de estampa narcisista, al interior de la cual prevalece la dominación y el control del otro y no su reconocimiento como entidad separada y distinta, de la cual se depende y cuyas cualidades y características pueden necesitarse. Sin embargo, tal control requiere que paralelamente el otro goce de una cierta iniciativa para así dar forma y realidad a las expectativas, usualmente ocultas y no claramente formuladas o abiertamente reconocidas, del mismo artífice.

En la pareja C., la mujer dice que no es cierto en lo más mínimo que no se preocupe por su marido y que no busque darle en el gusto cumpliendo sus deseos; el hecho es que nunca da en el blanco; tendría que leerle el pensamiento segundo a segundo, pero es como si siempre estuviera a destiempo. Él dice que en realidad ella no piensa en él, sino que le da lo que a ella también le gusta; está movida por un impulso egoísta y no por un deseo auténtico de complacer sus deseos. Para el hombre, cuya expectativa es precisamente que la mujer renuncie a sus deseos por amor a él, la presencia de un movimiento libidinal se convierte en el testimonio de la separación de ella y de una vida psíquica independiente de la suya, experiencia que le genera una angustia profunda ligada a la dependencia y pérdida del control del objeto. Para la mujer, tomar en cuenta aquellas expectativas del esposo que no puede introducir en su movimiento pulsional se vuelve una sumisión intolerable que la expone a las angustias depresivas de pasividad e impotencia.

Retomando el tema de la sexualidad podemos comprender cómo semejante organización relacional tiende a eludir la sexualidad, temida en cuanto experiencia que pone en peligro el control del objeto animado por una pulsionalidad impredecible. En varias parejas en las que se encuentra un modelo relacional de este tipo, la vida sexual real es muy escasa y evitada defensivamente.

El mismo Pigmalión, narra el mito, se avocó a esculpir su estatua por la repugnancia que le generaba la corrupción de las mujeres que lo rodeaban, revelando así la angustia frente a la sexualidad. Por otra parte, es sabido que frecuentemente el investimiento del poder mal se conjuga con el erótico. Es precisamente un proverbio mafioso el que afirma que es "mejor mandar que follar", subrayando de este modo una implícita contraposición entre ambos investimientos.

Un ejemplo cinematográfico particularmente actual, tanto por el argumento que afronta, la anorexia, como por el eficaz realismo que envuelve la trama, es el film de Matteo Garrone *Primo Amore* (adaptación de la novela *Il cacciatore di anoressiche* de Marco Mariolini). La película describe el nacimiento y desarrollo de un vínculo perverso, que evoluciona hacia una verdadera *folie à deux*, entre un orfebre de Treviso y una muchacha que conoce chateando por Internet. De hecho, el hombre pretende que la muchacha se someta a un progresivo adelgazamiento para alcanzar un estado ideal de delgadez, condición indispensable para que él pueda amarla; ella no es



capaz de oponerse a la demanda, y se hace cómplice del plan del amante hasta las más dramáticas consecuencias. Particularmente significativo, en relación a nuestro tema, es el hecho que el trabajo de moldeamiento de la muchacha por parte del hombre compromete tanto la mente como el cuerpo; él protagonista busca controlar plenamente el aspecto mental controlando el corpóreo (curiosamente él es un orfebre, es decir un artesano que forja un metal precioso, mientras la muchacha se gana la vida posando como modelo). "La invención del director y del guión de entrelazar la trama en dos planos, el metafórico, el labrado y la fundición del oro, y el real, el labrado y la fundición en el cuerpo de la mujer, es magistral (Costantini e Golinelli, 2007). El film, cautivante hasta la angustia, entrega numerosos elementos para reflexionar sobre la naturaleza de la relación perversa en la forma en que aquí la entendemos. El director, con elegancia y crudo realismo, exaltado por el adelgazamiento real de la protagonista que él mismo exigió para rodar la película (introduciendo así una ulterior dimensión pigmaliónica en la construcción del film), logra evidenciar todos los elementos que caracterizan una relación perversa, los que pertenecen a la estructura de los personajes y los que actúan como circunstancias que facilitan la formación del vínculo y su progresivo reforzamiento. El hombre muestra un funcionamiento escindido que no le permite integrar la dimensión corporal y la psíquica; obsesionado por la necesidad de lograr el dominio completo de la mente, busca alcanzar dicha meta modelando el cuerpo de la muchacha, induciéndola a adelgazar sistemáticamente, con el fin de anular totalmente la incontrolable y por lo mismo angustiante fuente de estimulación pulsional. Ella, de este modo, debe realizar la dura tarea de mortificar su propio cuerpo, tarea que sólo puede cumplirse a través del sabio y riguroso control que el orfebre ejerce sobre su alimentación. Semejante objetivo se persigue por medio de un proceso, que definiría como mayéutico (en la medida en que induce al otro hacia la búsqueda de la suprema verdad interna, que, sin embargo, tiene que coincidir con la del educador), llevado a cabo de manera hábil y solapada, para confundir y doblegar progresivamente la mente de la muchacha, hasta conseguir que piense en un modo de pensar similar al propio. La violencia silenciosa que se actúa por medio de la persuasión manipuladora cubre y sustituye la violencia abierta, rabiosa, preparada, no obstante, a explotar si el otro osa decepcionar, incluso mínimamente, las expectativas del que comanda el juego. Es esta violencia homicida, reconocible en sus formas enmascaradas de

urgencia delirante, la que genera el miedo paralizante de romper el pacto perverso anteriormente recordado.

Las confusas expectativas narcisístico-fusionales del hombre y la adhesión al juego por parte de la mujer se pueden observar, por ejemplo, en la escena en la que él le pregunta: "te gusta mucho?; y ella: "me gusta porque sé que a ti te gusta"; o cuando ante el riesgo de perder a la muchacha, le grita que no puede dejarlo, pues ninguno de ellos vale nada sin la presencia del otro. Expresiones que revelan un terrorífico vacío interior, susceptible de ser llenado gracias al vínculo con una figura que renuncie a su individualidad separada y adopte como propios los deseos y las posiciones del compañero/a, mostrando una actitud complaciente y una devota gratitud por el hecho de habérselos enseñado.

No se nos escapan las sugerentes y convincentes referencias a las distintas perspectivas de interpretación psicoanalítica de tales experiencias: la relacional, que llama en causa las probables experiencias traumáticas precoces de nuestros protagonistas que no han podido gozar de una mente materna capaz de cumplir la delicada tarea de acoger, contener y bonificar las excitaciones del niño, tarea que de manera subrogada y patológicamente defensiva ha debido llevar a cabo la mente del mismo pequeño; o la pulsional, que nos hace notar la dramática condición interna en la que se halla el yo (la muchacha), estrangulado por una instintualidad aguerrida (los mordiscos del hambre) y un súperyo sádico e implacable (el severo control del hombre).

En relación a la figura masculina, el delirante proyecto implica el desvanecimiento de la separación y la fusión de los actores en una sola entidad, en la que una mente omnipotente, la de él, y un cuerpo reducido a la esencialidad garantizada por el silencio pulsional, el de ella, pueden finalmente lograr un coexistencia exenta de las angustias que un cuerpo cargado de excitantes y tumultuosas estimulaciones genera en una mente vulnerable e incapaz de acogerlas y menos aún de metabolizarlas y elaborarlas.

La mujer, por su parte, parece buscar una mirada benévola y amorosa, por lo que está dispuesta a cualquier renuncia mortificante de sus más legítimas y auténticas expectativas con tal de perseguir la esperanza, que en el pasado debió ser vana, de transformar el rechazo originario de la madre (que desafortunadamente reencuentra en el

rechazo del hombre cuando recién se conocen), en una apreciamiento sincero y afectuoso. Al parecer, confía en que el hombre posea, y por lo mismo pueda transmitirle, aquellos conocimientos relacionados con el cuerpo femenino y la sexualidad que quizás no pudo recibir de su propia madre. Tras sus primeros intentos por escaparse de la red que ya la ceñía irremediablemente en sus hilos desde el primer encuentro (frente a la decepción que él siente por su cuerpo, imaginado más flaco – momento en que ella parece recuperar inmediatamente al objeto rechazante originario que, probablemente, fue incapaz de transformar sus expectativas fantasmáticas inconscientes en relación a la niña real – le pide que la deje ir, como si ya no pudiese hacerlo sin su permiso, frase que repetirá en la dramática escena final), la única defensa posible parece ser la de adoptar ella misma los ojos del otro, en una abnegada identificación con el agresor, con el fin de que estos la guíen a la obtención de aquella contextura capaz de proporcionarle una mirada amorosa y gozadora, indispensable para su nutrimiento psíquico como lo es el rayo del sol para nuestra vida. En la pareja siempre se puede reconocer un pacto inconciente, subrayado por muchos autores, que desempeña una importante función defensiva para el equilibrio de cada uno y cuya ruptura está obstruida sin duda por los sentimientos de miedo que genera la amenaza del tirano, pero también por aquellos que dificultan la revisión de las expectativas internas que se encomendaron a la pareja para su esperada realización (Kaes, 1989; Stein, 2005). Lo que al parecer se mantiene bajo control por medio de la relación es el vacío depresivo y la fragmentación de un self vulnerable y escasamente cohesionado, habitualmente presentes en los individuos envueltos en semejantes dinámicas (Nicolò, 1988; 2008).

*En una pareja donde la mujer definía la dinámica de su relación como pigmaliónica, la esposa recordaba que le había encantado su marido por la experiencia de poder hablar con él libremente, de todo, y por sentirse entendida y aceptada. La mujer siempre lamentó una fuerte intrusión de su madre, figura hiper eficiente y descalificadora, lista para intervenir imponiendo sus modos de ver las cosas, y toda su organización defensiva estaba finalizada a proteger aspectos auténticos de sí misma y a alejarse de las temidas intromisiones provenientes del mundo externo, a través de la negación de la dependencia. Por ejemplo, cuando realizaba un viaje, evitaba leer guías turísticas con el objeto de salvaguardar sus reacciones espontáneas relacionadas con lo que*



podría encontrar. Esta exigencia, sin embargo, adoptaba formas tan profundas e intensas al punto de llegar a negar la fuente que la nutría: cualquier cosa que aprendiera o comprendiera inmediatamente la asimilaba como si siempre hubiese sido parte de su patrimonio espontáneo, no derivado de nadie más; para ella, el aprendizaje equivalía a la maduración de potencialidades preexistentes gracias a la acción de estímulos externos capaces de activarlas. En la pasividad de su compañero y en su actitud desapegada creyó encontrar un sincero y auténtico interés, la favorable y respetuosa acogida de su espontaneidad. El marido, por su parte, estaba encerrado en una organización narcisista omnisciente, que lo mantenía alejado de sus vivencias de inadecuación y de sus rabiosos sentimientos de envidia, por medio de la evitación fóbica de la realidad y de la acción. Fue muy descuidado por su madre, habitualmente ausente, fue entregado a una tía que lo crió desde los primeros años de vida y tuvo un padre escasamente gratificante en el plano narcisista. Le había atraído la autonomía de su esposa, su iniciativa, y en ella había reencontrado un objeto originario omnipotente que se habría puesto a su servicio, capaz de satisfacer todas sus necesidades, sin pedirle nada a cambio (al comienzo de la relación él estaba poco comprometido y dejó a su mujer sola incluso durante el embarazo de su único hijo, viviendo aún con sus padres); se podría decir que, por fin, Aladino había logrado poseer la lámpara anhelada. La esposa es vista como un objeto gemelar, un doble de sí mismo del cual se espera una identidad previsible (lo que él sabe, el otro debe saber; lo que él puede hacer, el otro debe saber hacer; lo que al otro se delega, explícita o implícitamente, tiene que ser cumplido según las propias expectativas). En la pareja, la mujer juega un rol activo, pero bajo el control del marido que interviene constantemente en forma crítica para frenar, estimular, moldear el comportamiento de la esposa. Experiencia paradigmática y escena ejemplar es la del manejo: el esposo no posee licencia de conducir, lo que obliga que su mujer lo acompañe en todos los desplazamientos que necesita hacer. El hombre, en el auto, permanece en un inquieto y constante estado de vigilancia, observa atentamente todo lo que sucede alrededor y controla las maniobras de la mujer dirigiéndola segundo a segundo. Ella está irritada e incluso angustiada, sometida a una tensión constante.

*Si la iniciativa de ella la hace alejarse de sus expectativas, él se contacta con sentimientos catastróficos de abandono, que dan vida a ataques rabiosos. Una modalidad sádica que habitualmente utiliza, sobretodo con el hijo, es excitar al interlocutor para luego bloquearlo, con un modo súperyoico violento. Normalmente está en una pasividad crítica, por lo que le delega todo a la mujer, tanto a nivel operativo como afectivo, para luego intervenir, generalmente de manera súperyoica, reclamando su propiedad, pidiendo le sea devuelto lo que le pertenece (pero que la mujer ya ha experimentado-llevado a cabo). En la sesión, por ejemplo, es ella la que domina la escena y conduce el diálogo, mientras él interviene para comentar, con un lenguaje cansado, incierto y confuso. Ella afirma "¡tengo que hacer siempre yo el trabajo, pensar y hablar también por ti!", y exclama, con un sufrimiento rabioso, que está cansada de sentir las emociones por él. La mujer necesita reconocer lo que le pertenece, siendo inducida no sólo a actuar, sino también a sentir sensaciones afectivas que no son suyas; es como si tuviera que distinguir las emociones propias de las de él, tras haber experimentado esta confusa maraña, naciendo desde una matriz indiferenciada, en la que se siente enredada, y que parece evocar la imagen de la embriogénesis, donde el nuevo organismo debe emerger progresivamente de la unión con el cuerpo materno.*

*El hombre, por su parte, está inmovilizado por el miedo de diferenciarse y está como necesitado de la mente de la esposa para identificar y reconocer sus propios estados emotivos y separar las cosas buenas, que atribuye a sí mismo, de las malas (dificultades, límites, vergüenzas, responsabilidades, etc.) que coloca en la mujer.*

Retomando la distinción entre la producción artística que copia la realidad (la mimesis) y aquella que alberga la fantasía de plasmarla, quisiera revisar, en función del interesante interrogante sobre las motivaciones inconscientes que nos guían en la elección de pareja en los vínculos amorosos, los procesos psíquicos que operan en la búsqueda del modelo originario a partir de cuánto fue exitoso el luto de su pérdida y del grado en que la mente del niño fue suficientemente capaz de elaborarla. En los casos favorables, que podríamos decir se asocian con la experiencia neurótica, nos hallamos en el registro de la búsqueda de pareja, un deseo que conduce al despliegue de la pasión transferencial, tanto en las relaciones

amorosas como en las psicoterapéuticas, como una honda móvil, preparada para investir el objeto que posee la capacidad de evocar las características del objeto originario y tomar su lugar.<sup>7</sup>

A un registro completamente diverso pertenece el investimiento perverso, que de la pareja hace un nuevo original, plasmado, en el ahora, de manera tal que desmiente e invierte la experiencia traumática que aquel objeto originario le ocasionó, bajo la acción de pulsiones agresivas o, incluso, de muerte; lo que domina la escena, de hecho, no es la búsqueda del placer sino el control y la desvitalización del otro, ambos al servicio de la evitación de las angustias ligadas a las experiencias originarias de rechazo de la auténtica vitalidad pulsional del niño, convertido en objeto de investimiento narcisista, aún cuando dicho investimiento se haya actuado bajo formas de atención seductiva, ellas mismas de sello perverso.

## **Bibliografía**

- BION W. (1962). *Learing from experience*. Heineman, London.
- Chasseguet-Smirgel J. (1985). *Creativity and perversion*. Free Association Books, London.
- Costantini M.V., Golinelli G. (2007). *Il paradosso anoressico. Primo amore*. The Anorexic Paradox: Matteo Garrone's First Love. In: Sabbadini.A. Ed. Projected shadows. Psychoanalytic Reflections on the Representation of Loss in European Cinema. New York: Rutledge. (pp. 46-55). New York: Rutledge (United States). Manuscrito no publicado.
- De Masi F. (1999). *La perversione sadomasochistica*. Bollati Boringhieri, Torino.
- Dicks H.V. (1967). *marital tensions*. Routledge and basik books London and New York.
- Eiguer A. (2005). *La coppia moderna e la mitologia del dominio*. En Nicolò A.M. y Trapanese G. *Quale psicoanalisi per la coppia?*, Franco Angeli, Milano, pp. 129-140.
- Eiguer A. ( 2005). *Nouveaux portraits du pervers moral*, Dunod, Paris.

- Eiguer A. (2003). *Le perverse narcissique et son complice*. Dunod, Paris.
- Filippini S. (2005a). Perverse relationships: the perspective of perpetrator. *Int. J. Psychoanal.* 86, 755-773.
- Filippini S. (2005b). *Relazioni perverse. La violenza psicologica nella coppia*. Franco Angeli, Milano.
- Fisher J. (1999). *The uninvited Guest: emerging from narcissism towards marriage*. Karnak, London.
- Freud S. (1927). *Feticism*. SE 21,152-159.
- Goretti R.G. (2008). Projective identification. *Int. J. Psychoanal.* 88, 387-405.
- Grunberger B. (1971). *le narcissisme*. payot, Paris.
- Hirigoyen M.F. (1998). *Le harclement moral: La violence perverse au quotidien*. Editions La Decouverte & Syros, Paris.
- KaËs R. (1989). *Le pacte dénégatif dans les ensembles trans-subjectifs*. In: Missenard A. et al.: *Le négatif, figures et modalités*. Dunod, Paris.
- Kernberg O. (1995) *Aggression in personalità disorders and perversions*, Yale University Press, New York.
- Kernberg O. (1995) *Love relations*. Yale University press, New haven/London.
- Khan M.M.R. (1979). *Alienation in perversion*. Hogarth Press, London.
- Klein M. (1946). Notes on some schizoid mechanisms. *Inter. J. psychoanal.* , 27, 99-110.
- Krafft-ebing R. von. (1886). *Psychopathia sexualis*. Tr. It. Ed. Mediterranee, Roma, 1964.
- Mitchell S. (2002). *Can love last.? The fate of romance over time*. Estate of S. M..
- McDougall J. (1995). *The many faces of eros: a psychoanalytic exploration of human sexuality*. WW Norton, New York.

- Losso R. (2000). *Psicoanalisi della famiglia. Percorsi teorico clinici.* Franco Angeli, Milano.
- Nicolò A.M. (1988). Confusione di identità e soluzioni perverse nella coppia. *Psichiatria dell'infanzia e dell'adolescenza.* 55, 651-660.
- Nicolò A.M., Trapanese G. (2005). *Quale psicoanalisi per la coppia,* Franco Angeli, Milano.
- Nicolò A.M. La folie a deux: hipotesis-modelo de un funcionamiento interpersonal. *Psicoanalisis & intersubjetividad,* 1, 1-10.
- Norsa D., Zavattini, G.C. (1988). La relazione perversa. *Psichiatria dell'infanzia e dell'adolescenza,* 55, 643-650.
- Norsa D., Zavattini G.C. (1997). *Intimità e collusione. Teoria e tecnica della psicoterapia psicoanalitica di coppia.* Raffaello Cortina, Milano.
- Ogden T.H. (1979). *On projective identification.* Int. J. Psychoanal. 60, 537-573.
- Racamier P. (1992). *Le genie des origines: psychanalyse et psychoses.* Editions payot, Paris.
- Ruszczynski S., Fisher J. (1995). *Intrusiveness and intimacy in the couple.* Karnak, London
- Stoichita V.I. (2006). *The pygmalion effect. Towards a historical anthropology of simulacra.* The University of Chicago Press, Chicago.
- Winnicott D. (1958). *Trough pediatrics to psychoanalysis.* Tavistok, London.
- Stein R. (2005). Why perversion? "False love" and perverse pact. *Int. J. Psychoanal.* 86, 775-99.

\*\* Título original: *Il pigmalionismo come forma di relazione perversa nella coppia.* Traducido al español por Ricardo Pulido.

<sup>\*</sup> Profesor titular de Psicología Clínica, Facultad de Medicina, Universidad de Bologna; miembro de la Sociedad Italiana de Psicoanálisis y de la AIPPF. Study Group Psychoanalytic psychotherapy of the couple and attachment".

<sup>1</sup> Entre los perversos morales el autor nombra figuras como el traidor, el cleptómano o el pirómano, donde fácilmente triunfa la destrucción de la realidad, de los vínculos, de los afectos, de la creatividad. En esta categoría pueden ubicarse también los astutos, dada su tendencia a eludir el arduo trabajo que significa el esfuerzo, el respeto de las reglas y la honestidad, para obtener un beneficio personal que va de la mano al placer de haberse eximido, sin alguna consecuencia negativa, de los límites y las reglas de la convivencia humana y, en modo más general, del principio de realidad.

<sup>2</sup> Se trata de "*Il dolce e l'amaro*" de A. Porporati, un film que muestra la vida de un mafioso; el fragmento introductorio aquí reportado, y la historia sucesiva, ilustran convincentemente lo que debe suceder en la mente de un muchacho para que se vuelque hacia una vida delictiva, la cual demanda una renuncia completa de sí mismo y de la libertad de juicio para adherir plenamente al modo de pensar del grupo mafioso o del jefe.

<sup>3</sup> Filippini cita a modo de ejemplo, que según ella sería paradigmático para ilustrar dicho modelo relacional, el film de Gorge Cukor, *Gaslight* (1944), inspirado en el homónimo drama, con Charles Boyer e Ingrid Bergman, el cual describe muy bien, con la ayuda de una lúgubre atmósfera victoriana, la progresiva manipulación psicológica que el marido ejerce sobre su mujer empujándola al límite de la locura.

<sup>4</sup> La fuente principal del mito de Pigmalión es "Las Metamorfosis" de Ovidio, que en el libro X, por boca de Orfeo, narra la historia del escultor Chipriota que, resignado al celibato por el rechazo que le producía la corrupción femenina, esculpió en el marfil una estatua tan bella que se enamoró perdidamente de ella, hasta el extremo de invocar a los dioses para que le dieran vida y así poder hacerla su mujer, deseo que los dioses hicieron realidad.

<sup>5</sup> Famosa es la adaptación cinematográfica (1964) de la comedia *Pigmalión* de G.B. Shaw (1914), *My fair lady*, donde el profesor Higgins, estudioso misógino, transforma en una elegante mujer a la joven florista Elisa Doolittle.

<sup>6</sup> El autor recuerda la distinción, realizada por Platón en el Sofista, entre las dos modalidades que utiliza el arte para producir las imágenes (*eidolopoiiké*): el arte de la réplica o de la reproducción del

modelo (*eikastiké*), propia de la pintura, y el arte del simulacro (*phantastiké*), o bien la escultura; la primera reproduce y por ende, constituye una mímesis, la otra, que invoca el poder divino de dar vida, produce formas creativas que en definitiva existen por sí mismas y constituyen el fantasma, constructo que ha ocupado un lugar importante no sólo en la reflexión estética y filosófica, si no también en la conceptualización psicoanalítica (es suficiente recordar la fantasía inconsciente y los objetos internos de matriz Kleiniana).

<sup>7</sup> Me parece que este es el caso del film “Vértigo” (1958), de A. Hitchcock, en donde los esfuerzos del protagonista, el detective Scottie, interpretado por J. Stewart, por transformar a Judy en Madeleine (ambas interpretadas por Kim Novak), de quien estaba enamorado y de cuya muerte se culpaba, son sin duda de carácter pigmaliónicos, si bien animados, seguramente, por una pasión vital.

*Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille*

**N° 2008/2 - La violence dans le couple**

## **VIOLENCE DANS LES LIENS FRATERNELS ET CONJUGAUX - LA CHAISE VIDE**

*ROSA JAITIN \**

### **Introduction**

J'aborderai le thème de la violence dans la famille et les formes que celle-ci peut prendre dans le cadre de la thérapie familiale psychanalytique à partir de l'analyse d'un matériel clinique et de ses effets transéro et inter transférentiels.

Comment traiter la manière dont les ruptures transgénérationnelles dans les liens d'alliance et dans les liens fraternels provoquent des effets dans la généalogie ?

Comment les alliances inconscientes qui portent la transmission entre les générations sont-elles le résultat de la répression et de la dénégation et impliquent-elles obligation et assujettissement. Et comment ces configurations se réactualisent dans le processus transféro-contre-transférantiel.

Fréquemment dans les familles en souffrance les liens de couple et les liens fraternels (c'est-à-dire les liens de la même génération) se confrontent à des expériences de rupture non symbolisées. Ainsi les luttes fratricides, incestes, séparations violentes du couple parental et de la fratrie provoquent des effets de sidération psychique dans la transmission transgénérationnelle qui se réactualisent à la puberté et à

l'adolescence des enfants. Dans ce cas, dans les liens conjugaux et fraternels, la souffrance narcissique identitaire est exacerbée. Et la violence intrafamiliale émerge comme une forme de résistance et de lutte contre l'effondrement psychique effet d'une transmission non-transformée par l'appareil de pensée.

La violence intrapsychique se caractérise par l'échec de la symbolisation et de l'intégration de l'expérience subjective traumatisante, par la mobilisation de défenses narcissiques pour compenser une expérience subjective que l'appareil psychique n'arrive pas à intégrer.

Le suivi d'une thérapie familiale avec une mère et ses filles, l'une pubère et l'autre adolescente, permettra d'analyser la forme paradoxale qui se manifeste entre deux formes de violence antagonistes ; celle qui offre un étayage pour la survie identitaire et celle qui émerge du négatif transgénérationnel non-transformé et non symbolisable.

## La famille

La famille se compose de la mère (50 ans) qui téléphone pour me demander une consultation pour sa fille qui ne veut plus revoir son père dont elle est séparée. À la consultation, viennent la mère et ses deux filles, l'aînée (13 ans et demi) et la cadette de 11 ans. Le père (53 ans) ne vit pas avec elles et ne viendra pas aux consultations.

Le premier entretien commence ainsi :

Mère : « Nous nous sommes définitivement séparés avec le papa, quand Apolline (la fille cadette) avait un an et demi. J'étais allée vivre avec lui depuis la naissance d'Amalia.

Mais à partir de la mort de ma mère, il y a eu des menaces physiques. Mon G.P.M. avait beaucoup d'argent et mon ami voulait de l'argent pour gérer. Il y avait des droits de succession très importants et en conséquence l'argent était virtuel, ce qui provoquait beaucoup de violence.

Ma mère a eu une mort violente ; sur un petit tracteur qu'elle conduisait ; une roue est partie. Sa mort est apparue suspecte et la police est intervenue.

Bien que le père ait accepté la grossesse d'Apolline, nous nous sommes séparés pendant cette grossesse ; il m'a menacée de me tirer une balle dans la tête.

Amalia : Depuis trois ans, nous nous disputons avec mon père. Nous y allons un week-end sur deux. Il critique notre famille, il est toujours en colère. Il disait qu'il viendrait à l'anniversaire d'Apolline et on ne le voyait pas. Nous avons dit que nous ne voulions pas y aller, et lui, il a dit que c'est Maman qui ne nous laisse pas y aller. Alors il nous dit qu'il ne nous considère pas comme ses filles.

Mère : Le papa s'est marié, il y a 4 ans avec une femme africaine et cinq mois après le mariage, ils se sont disputés. Le divorce a eu lieu en juin et une petite fille est née en septembre. En sortant de la maternité, ils ont eu une dispute et, à ce moment-là, il a appelé pour voir les filles. »

Thérapeute : Comment se passe votre vie quotidienne ?

Mère : « La scolarité des filles se passe très bien ; elles sont premières de la classe systématiquement. Actuellement Amalia a des problèmes d'attention .

Nous dînons avec S. (mon ami) avec qui j'ai vécu, il y a 20 ans à Paris, et ensuite je suis venue avec lui dans la région, nous avons repris notre relation, il y a trois ans.

Le sommeil pose problème. La mère dort mal depuis 3- 4 années ; pré-ménopause, mal aux épaules. « Je fais des rêves le matin, je suis réveillée entre 3 et 5H. »

Apolline : « Je dors très mal la nuit, mais je me lève bien ; je mange des pommes toute la nuit. »

Amalia : « Je fais des rêves tordus. Je rêve la journée . » Elles commencent à parler de la maison familiale des GPM.  
Mère : « Je suis la deuxième d'une fratrie de cinq enfants (entre

deux garçons et j'ai deux soeurs). Tous sont mariés et ont des enfants.

Selon la famille, elles sont une des grandes fortunes de France. L'arrière-grand-père avait deux filles, ma mère et sa soeur.  
Voyons le deuxième entretien :

Mère : l'ex-femme du père, nous avait invitées à une réunion de famille avec la petite .

Thérapeute : comment s'est passée la grossesse des filles ?  
Nous nous sommes connus en janvier et en juillet , j'étais enceinte.  
Tout d'abord le père n'était pas décidé parce qu'il ne voulait pas avoir un enfant avec moi , mais avec son amie précédente qui était enceinte en même temps mais elle a fait une fausse-couche.

Nous nous sommes rencontrés par minitel : j'ai fait un pari avec une amie, pour vérifier si je pouvais être enceinte. Il m'avait dit qu'il était séparé. Moi j'avais aborté deux fois par accident.  
Mère : « Ma petite sœur venait d'avoir une fille. Moi, j'avais 38 ans quand Amalia est née. Je suis allée habiter avec lui. L'amniocentèse a donné un troisième x et l'échographie était lente ; ils m'ont parlé d'une trisomie. J'avais eu très peur , mais après l'accouchement difficile, elle me paraissait vilaine. Rapidement elle est devenue belle (et sans cheveux, ajoute Amalia). Quand Amalia avait un an, nous avons déménagé et je suis repartie quelques jours chez moi. ....

Apolline a été conçue quand ils étaient dans une maison, avec piscine dans le Vercors. J'avais de l'espoir car il avait quitté son amie. Il disait qu'il n'avait pas de spermatozoïdes et je lui avais dit que je pourrais interrompre la grossesse et là , il n'a pas accepté . Il était déprimé par la rupture avec son amie et il est revenu avec moi. Au sixième mois de ma deuxième grossesse, il nous a menacées de mort, moi et ma tante et je suis partie, errante avec un enfant d'un an et demi et enceinte de six mois ; lui, est retourné avec sa copine. La naissance d'Apolline s'est bien passée...

## **Analyse des entretiens initiaux**

La consultation a lieu deux mois après la naissance d'une demi-sœur paternelle. Le couple se sépare définitivement quand la fille cadette a un an et demi, après de graves disputes qui en viennent jusqu'à la menace de mort.

L'entretien se déroule dans un climat d'hyperexcitation exprimée par la mère qui parle de façon ininterrompue. Et l'argent apparaît comme carte de présentation. L'arrière- grand- père maternel a été pionnier d'une entreprise aéronautique. Et l'argent apparaît comme élément de dispute dans le couple parental. La violence par l'argent s'associe aussi à la mort violente de la grand- mère maternelle qui meurt dans un accident. La mort de la grand- mère se tisse dans l'imaginaire avec la construction du lien d'alliance, dans une confusion entre l'image maternelle et de couple dans laquelle les espaces psychiques ne sont pas différenciés. Naissance et mort sont des éléments binaires dans un lien paradoxal de ressemblance temporelle pré-ambivalente. Le lien de couple s'organise comme hypothèses d'attaque fuite, ce qui met en échec le contrat narcissique.

À la fin de la première consultation, la présentation de la fratrie maternelle est massive et envahit le temps de l'entretien, au point que je dépasse l'horaire de la fermeture.

La famille fonctionne comme un clan, dans un lien syncrétique d'ancrage dans une généalogie illustre, qui me fait poser la question du sur enracinement dans la famille d'origine. Le poids de l'ancêtre fondateur de la généalogie illustre l'omniprésence et ne laisse pas jouer à la répression son rôle d'organisateur. L'ancêtre fondateur devient le père de la horde primitive dans la mesure où il laisse sa trace dans les générations ce qui provoque un désir de mort pour arriver à se séparer et une culpabilité primaire chez les successeurs. Mais surtout une blessure narcissique en relation avec un idéal du moi persécuteur et dénigrant.

Le père est décrit comme un mauvais objet, partiel, instable et inquiétant pour la mère et ses filles.

L'expression de la mère: « *je suis allée vivre avec lui après la naissance de ma fille aînée* », montre que la conception et la gestation



de l'enfant n'a pas été un projet du couple. Le couple conjugal n'a pas eu le temps de se constituer ; il est superposé au couple parental. La maternité se présente comme un ultimatum pour la mère de 39 ans qui dans le deuxième entretien ajoute : « *nous nous sommes rencontrés par minitel et j'avais fait un pari avec une amie pour voir si je pouvais tomber enceinte. J'avais eu deux avortements par accident* ; « *il m'avait dit qu'il était séparé* ».

La dispute de la fille aînée avec son père quand elle ne veut plus aller le voir a comme réponse : « *Je ne vous considère plus comme mes filles* », ceci met par terre la sécurité de base que l'adolescente cherche dans sa quête d'individuation. La qualité du lien narcissique familial ne permet pas l'ancre narcissique des enfants dans la lignée paternelle.

Le deuxième entretien confirme l'urgence qu'a cette femme de trouver un partenaire pour faire des enfants. Le tiers apparaît comme un élément nécessaire à la constitution du couple dans une séquence agrippement - rupture comme mouvements coexistants. Comme le montre l'évocation : « *B. n'était pas décidé à avoir des enfants avec moi ; mais son amie précédente enceinte en même temps que moi a fait une fausse-couche* ». Le lien se structure comme dans l'entretien antérieur par des binômes antithétiques (vie mort ; exclusion inclusion).

Le couple se structure sur la base de l'ancêtre comme modèle : le père est un ingénieur chercheur comme l'arrière-grand-père célèbre. Le lien du couple conjugal se conforme et se lie sur ce fantasme, dans une confusion couple conjugal, couple fraternel, dans une forclusion générationnelle.

Quand la mère commençait à évoquer le choix entre avortement et non-avortement en présence des filles, j'ai ressenti un mouvement de violence, un échec dans ma propre capacité identificatoire et symbolique, qui me conduit à penser la place du traumatisme de la filiation dans cette famille.

L'heure qui dépasse le cadre et me déborde me fait penser à une difficulté de contention comme une boîte de Pandore qui laisse échapper une négativité qui pousse, mettant en évidence une faille dans les conteneurs.

La pensée secondaire fonctionne comme un espace de gratification narcissique dans la famille (les enfants sont les premiers de la classe). Ce point les introduit dans la lignée célèbre et permet de chasser l'angoisse de trisomie qui avait traversé la première des grossesses. Les seules manifestations d'effondrement psychique habitent la famille pendant la nuit ; l'insomnie et les cauchemars altèrent le sommeil de la mère et celui de ses filles, particulièrement de la fille cadette. Un mois après les entretiens, la famille sollicite un travail de thérapie familiale psychanalytique.

## **Le dispositif**

Je reçois la famille, mère et filles dans mon cabinet pendant une heure tous les quinze jours. Une chaise (dépôt des manteaux et des sacs) représente la place du père qui « ne veut pas entendre parler de thérapie » et la chaise est placée entre la maman et la fille cadette. La fille aînée s'assied toujours à côté de la mère. Les places sont fixes pendant toute la thérapie.

L'irruption des angoisses archaïques mobilisées par la puberté et de l'adolescence des filles, par la tentative frustrée du père de fonder une nouvelle famille et les tentatives de la mère de tisser un lien de couple qui se fragilise dans la première année de la thérapie, se réactualisent dans la scène de la chaise vide. La thérapie permet l'émergence de la difficulté d'organisation des liens familiaux qui bloquent l'émergence de la pensée élaboratrice. Pas seulement celle de la famille mais aussi la mienne : pendant une période, la chaise vide qui contient des manteaux de la mère et sa fille se trouve hors de mon champ visuel. L'absence des issues représentationnelles pour signifier la souffrance familiale, provoque le recours à la fusion, à l'agrippement agressif, au repli sur le lien familial, à un collage primaire, par défaut d'une ouverture vers la subjectivité et la différenciation psychique.

Il s'agit d'accueillir dans le discours familial à partir des échanges verbaux et à travers des modalités d'expression infra verbale qui se déplient dans la session. Cette chaîne associative groupale familiale » qui s'organise en séances et entre les séances se réfère aux règles psychanalytiques d'abstinence et de libre association dans notre dispositif.

## **Analyse du début de la thérapie : Corps – corps conjugal et corps fraterno**

Dans cette première étape, la fille cadette douée sportivement, a un accident, ce qui la conduira plus tard à abandonner cette activité ; et ses somatisations sont fréquentes.

La fille aînée se confronte à une forte violence verbale avec sa mère qui s'occupe de ses nièces qui viennent vivre près du domicile de la famille. La rivalité entre la mère et sa sœur se joue sur les nièces qui s'installent près de la tante. Ainsi les filles partent en vacances avec celle-ci dans une relation temporelle d'exclusion du père (elles ne partent pas en vacances d'été avec lui). Il est aussi exclu du cadre thérapeutique.

À propos de cela, au-delà de ce que je remarque dans la séance, la famille n'apportera pas l'arbre généalogique que je leur demande toujours au début de la thérapie. Quelle place irreprésentable se tisse dans cette généalogie ?

Le lien sœur- mère se renforce pendant les grossesses de celle-ci face à la violence du conjoint entre autre la menace de mort : le lien s'organise entre elles comme en général dans cette famille par des défenses de type collage- rupture et attaque- fuite.

Le triangle rivalitaire, mère- soeur - sujet, domine cette configuration dans laquelle la triangulation oedipienne a du mal à se conformer. La violence entre les filles et le père augmente, et mère et filles s'allient avec la femme du père qui est en instance de divorce. Le père envoie des « msm » à sa fille aînée : « *je ne t'embrasse pas* » ; « *j'attendais mieux de toi* ». Et la confusion générationnelle est apportée à la séance par la fille cadette ; « *mon père me met à la place d'un couple ; me parle pendant des heures de son problème avec sa femme, d'origine africaine, il l'accuse et la dénigre avec des propos racistes* ».

Émerge alors l'évocation de la séparation des arrière- grands- parents avec en arrière- scène la deuxième guerre mondiale ; l'arrière –grand-père, d'origine juive part avec sa fille aînée pour se protéger du nazisme. La rupture simultanée du lien d'alliance et du lien fraternel

exacerbe et met en confusion la souffrance narcissique identitaire dans les liens filiaux horizontaux.

L'exacerbation de la violence manifeste dans la génération actuelle, non conflictualisée, pourrait être une tentative de contention et d'élaboration d'une négativité qui émerge dans la session comme un nouveau continent où elle peut s'exprimer.

Que peut-il s'être passé quand l'aînée des filles est partie à l'étranger avec son père étant une adolescente de 17 ans ? Est-ce que la scène de violence actuelle entre père et filles serait la répétition d'un érotisme transformé en violence ?

## **Deuxième étape : le « Journal » de la grand-mère**

Pendant la deuxième année de la thérapie, à la séance 25, la mère se réfère à la lecture du premier volume du « Journal » de la grand-mère pendant que la fille aînée, en avance, lit le troisième. Je transcris la séquence associative.

La mère : « *quand ma grand-mère était enceinte et mon grand-père, était tiraillé lui- aussi entre deux femmes comme votre père* ». (elle parle aux filles). *Ma mère raconte qu'elle était bien reçue par la famille de mon père mais que la relation était tenue par l'argent. Le frère de mon père a été pris par les Allemands et il est retourné à pied. Ils cachaien des gens* ». Je ne savais pas tout ça. Elle a commencé à écrire son journal à la mort de ma grand-mère et de sa sœur (morte de leucémie). Deux, trois ans avant mon père est mort d'une crise cardiaque (il avait un diabète). Elle a commencé à écrire pensant qu'elle allait mourir au même âge que sa sœur. Elle disait que la guerre était une machine à tuer ; il y a eu des choses affreuses dont je ne parlerai jamais. Elle avait quinze ans au début de la guerre : est-ce qu'elle avait tué quelqu'un ou est-ce qu'elle avait été violée? » « *Mon arrière-grand-mère était protégée dans le sud de la France ; ses frères étaient dans l'armée allemande et elle était mariée à un juif réfugié protégé par le gouvernement d'un pays neutre où il a rencontré sa deuxième femme* ».

À la séance suivante, elle continue : « *J'ai l'impression d'ouvrir un tiroir avec des secrets intimes* ».

*« Je me suis fâchée beaucoup avec elle en lisant son journal. L'année de la naissance de ma fille aînée et de ma nièce, elle dit qu'il ne s'est rien passé. Sa vie a été l'entreprise, la politique et ses aventures amoureuses. Elle ne parle pas de la guerre. Rien sur notre vie, sur nos projets.*

*La façon d'être ensemble dans notre famille est proche de celle d'un clan mais étant des étrangers les uns par rapport aux autres. Notre mère nous envoyait à nous, ses cinq enfants, des lettres photocopiées en signant bisous-maman ; et mon frère cadet vient de faire la même chose pour nous signaler que nous devons le prévenir si nous voulons aller à la maison parentale qu'on partage...*

Dans cette chaîne associative, nous constatons que, sur trois générations, aucun contrat narcissique n'a pu s'établir avec le nouveau-né ni au niveau des parents ni à celui des grands-parents. Le journal de la grand-mère met en évidence le constat d'une absence de contrat narcissique entre les lignées. La fratrie maternelle fonctionne comme un proto-groupe indifférencié, agglutiné pour faire face au vécu d'un traumatisme primaire et à la non-intégration des expériences d'agonie, associée au fait de ne pas être reconnu et investi comme enfant dans la généalogie. L'étayage sur la fratrie serait une façon de survivre à la défaillance, une forme de réparation du lien fraternel trans-générationnel qui a été mis en défaut.

L'omission de toute référence à son père et à sa sœur ainsi que l'omission de la propre enfance de la grand-mère permet de contacter l'ombre d'une effraction traumatique de la guerre et de la séparation brutale de ses parents et de sa sœur, brise le système de pare-excitation produisant une expérience psychique inoubliable, non-l, soumise au seul automatisme de répétition et ainsi réactivé de manière permanente. L'appareil psychique familial a tenté de lier l'expérience effractive à la production d'une co-excitation libidinale comme solution masochiste qui teinte la modalité des liens syncrétiques dans cette famille. Cet héritage inonde quantitativement l'appareil à penser et déborde sa capacité de contention. Le résultat de cette transmission trans-générationnelle non recyclée, non élaborée, serait la répétition actuelle des liens familiaux, comme une tentative de liaison impossible de la lignée maternelle et paternelle. La violence de l'effraction suivie se retourne activement vers l'autre, en particulier

le père. Pourquoi le père, exclu de cette thérapie, occupe-t-il cette place en relation avec sa propre histoire ?

La belle-mère, d'origine africaine, téléphone pour faire part du divorce et demande l'aide de la mère et des filles face à la violence du père. Les filles évoquent à nouveau le racisme du père : « *il l'accuse de s'être mariée avec lui pour l'argent et pour venir en France* ». La question du racisme et de l'argent réapparaît dans la génération actuelle. Aussi dans la thérapie : la mère ne sait jamais le prix des séances et c'est la fille cadette qui lui rappelle. Elle a tendance à trop me payer ou à me demander si je n'ai pas augmenté mes honoraires, pour me tester.

Et la fille aînée ajoute : « *je rêve qu'il meurt dans un accident de voiture ; une mort rapide et sans souffrance. C'est tout ce que je désire de bien. Je rêve que je l'empoisonne avec de la Javel et quand je rentre, il agonise. Je ne suis pas violente, je suis dégoûtée, révoltée, outrée. Moi aussi* », ajoute sa sœur.

Après un long silence, elles évoquent l'idée de l'auto-agression comme issue (la fille aînée habituellement se scarifie les mains...) ou la sublimation ( la fille cadette prépare une chanson pour la prochaine fête des pères).

De même que les désirs de la mort du père d'Œdipe ont précédé le parricide ; dans cette famille, les désirs de mort des filles pour leur père, ont été précédés par la difficulté d'accueil de celui-ci, parce que les liens de couple ont été défaillants depuis le début et le clivage entre affects et représentations est un héritage transgénérationnel à l'état brut.

Dans « L'enfant mal accueilli et sa pulsion, de mort » (S.Ferenczi, 1929), l'auteur propose une hypothèse : un mauvais accueil fait au nouveau-né, a comme conséquence, d'exacerber la pulsion de mort et donc d'entraver l'organisation de l'intrication pulsionnelle. L'enfant non désiré voit s'intensifier les mouvements autodestructeurs et une violence réactionnelle contre ceux-ci.

La question de l'accueil s'exprime aussi face au racisme, figuré dans l'actuel chez le père.

La puberté des filles met en lumière le traumatisme (F. Marty, 1997) ce qui provoque une attaque dans le corps, et ce traumatisme ne peut pas être contenu par le couple parental. Surgit alors la violence comme expression du paradoxe entre la recherche de l'autonomie et la dépendance intolérable d'un objet défaillant, qui ne résiste pas et qui ne peut pas être utilisé pour aider au développement du sujet différencié. Et les attaques de leurs corps par les jeunes témoignent d'un mouvement mélancolique, d'un état d'échec de l'idéal du moi et du moi ; et l'indifférenciation entre le groupe frernel et le groupe parental, resurgit comme point d'enkyttement dans le contrat narcissique. L'intrusion mutuelle des espaces psychiques est acceptée comme forme de survie.

À la place d'une illusion narcissique primaire s'installe une illusion négative à l'origine d'une culpabilité primaire ; et la violence dans le lien parento-familial s'installe. Cette culpabilité primaire non conflictualisée repose sur un lien de confusion entre le moi et le non-moi, qui met en difficulté la subjectivation. La violence apparaît alors comme une réponse sado-masochiste à une attaque narcissique comme défense contre la menace d'une identité familiale soumise à l'impératif de tuer l'autre ou de se détruire à soi-même, de se dénoncer comme responsable d'un crime pour ne pas se sentir coupable. Mais en même temps, la destruction exprime une potentialité créatrice.

### **Troisième étape : la chaise vide**

Quelle place a dans la thérapie cette chaise vide ? Est-ce qu'elle a la valeur d'un continent négatif, d'un contrat transgénérationnel qui opère comme une ombre ?

Est-ce que cette chaise vide supporte d'anciennes garde-robés qui simulent un corps familial chargé ? Est-ce -qu'elle se réfère aux fondations de la structure généalogique ?

L'effondrement des liens de filiation de la lignée paternelle rend compte d'une chute généalogique qui ne peut pas se soutenir dans un terrain de sables mouvants. De fait, la maison où habite la famille va être modifiée pour s'adapter aux filles adolescentes. Mais elle reste toujours non rassurante, exposée au vol et « achetée en urgence en

*cachette pour échapper à la violence du père* », évoque la mère. La première pierre du contrat narcissique n'était pas construite avec des matériaux adaptés pour assurer la fondation du bâtiment pour tenir la généalogie. La chute de cet Empire Royal, fondé par l'illustre ancêtre montre bien comment le surinvestissement narcissique, la perversion narcissique de l'ancêtre est inversement proportionnel à l'investissement narcissique dans la généalogie.

Quand les alliances inconscientes s'organisent sur une modalité perverse d'un ancêtre idéalisé et auto engendré, la position mélancolique à la base de la perversion s'installe dans la descendance qui n'arrive pas se libérer de l'emprise » de la généalogie. Cette situation se répète dans les champs transféro-intertransférentiel au point que c'est seulement à partir de la troisième année de la thérapie, que la chaise chargée, encombrée, cachée derrière les habits et les sacs, commence à être perçue comme le lieu d'une absence. C'est alors que nous pouvons commencer à penser le trou de cette chaise vide, qui provoque un blanc dans l'appareil psychique familial généalogique, dans un lien d'emprise avec l'ancêtre ; en provoquant un hiatus entre le niveau intrapsychique de l'ancêtre et les niveaux intersubjectif et transsubjectif de la filiation.

La transmission est coupée, déliée de la représentation, et le pacte dénégatif s'inscrit sur la négation de cette négativité radicale. Dans la séance 60, la chaîne met en relation la répétition des problèmes du couple dans sa relation avec la rupture dans les différentes générations.

La fille aînée pleure dans la séance, à cause de la rupture avec son amoureux. La fille cadette exprime son mécontentement vis- à- vis de l'ami de la mère par qui elle ne se sent pas aimée et qui « préfère » sa sœur. Et la mère intercède : « *la semaine dernière, je suis allée te chercher le colis que ton père t'a envoyé, sans un mot...Et tu es la seule à laquelle il envoie des cadeaux... Et moi je continue à frauder avec l'autorité parentale parce que je signe de son nom parce qu'une fois de plus, tu as oublié de lui apporter le formulaire quand tu es allée lui rendre visite dimanche* ».

Nous voyons alors comment les deux filles vont être situées dans la généalogie : l'aînée avec la mère et la cadette avec le père. Comment capturer le fantasme de l'ancêtre qui domine la mère et domine la

thérapie et ne permet pas de travailler le fait de se développer sans la présence du père ? Quelle histoire de fraude se réactualise dans cette falsification de signatures de l'ancêtre réfugié... ?

Quand la dynamique intersubjective oedipienne des familles n'arrive pas à être symbolisée, elle est remplacée par le binôme agrippement rupture ou par la répétition qui montre l'engrenage de la violence qui empêche l'installation de vrais liens à double voie.

L'évolution du processus de la thérapie familiale varie selon la capacité métaphorique de la famille. Celui-ci va déterminer les limites entre le travail de construction d'un continent des angoisses primitives et la transformation du contenu. Le travail en thérapie familiale psychanalytique va provoquer une violence primaire mettant à nu la cuirasse familiale et créer les conditions pour la construction d'un espace psychique d'élaboration qui va s'imposer à la famille, où la représentation et l'affect vont pouvoir être intégrés.

## **Bibliographie**

- André-Fustier F. et Grange-Segeral E. (1995). "La violence intrafamiliale comme modalité de lien", in *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 24, 98-112.
- Aubertel F. (2007) « Censure, idéologie, transmission et liens familiaux », in *L'inconscient dans la famille*, Paris, Dunod.
- Bergeret J (1994.) *La violence et la vie. La face cachée de l'oedipe*, Paris, Payot.
- Bleger J. (1967). *Symbiose et ambiguïté*, Paris, PUF, 1981.
- Bernard M. (2001). « Les organisateurs du lien. De la pulsion à l'autre », in *Conférence à l'institut de psychologie de l'université Lyon-II*, février, p. 1-14.
- Caillot J.-P., Decherf G. (1982). *Thérapie familiale psychanalytique et paradoxalement*, Paris, Clancier-Guénaud.
- Ferenczi S. (1929). « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort » in *Psychanalyse IV, Œuvres complètes 1927-1933*, Paris, Payot, 1982.
- Granjon E. (1989). « Transmission psychique et transferts en thérapie familiale psychanalytique », in *Gruppo 5*, p. 47-58.
- Lemaire J. (1979). *Le couple : sa vie, sa mort*, Paris, Payot
- Jaitin R. (2006). *Clinique de l'inceste fraternel*, Paris, Dunod.
- Kaës R. (1993). « Introduction au concept de transmission psychique

- dans la pensée de Freud », in *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod, p. 17-56.
- Marty F. (1997). « Violences à l'adolescence », in *L'illegitime violence - La violence et son dépassement à l'adolescence*, Paris, Erès.
- Ruffiot A. et AL. (1980). *La Thérapie familiale psychanalytique*, Paris, Dunod.
- Ruffiot A. (1981). « Le groupe famille en analyse, l'appareil psychique Groupal », in Ruffiot A., Eigner A. et al., *La Thérapie familiale psychanalytique*, Paris, Dunod, p. 1-93.
- Roussillon R. (1999) "Violence et culpabilité primaire" in *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, PUF.
- Roussillon R. (2007) "Violence et échec de l'intrication pulsionnelle", sous la direction de F. Marty, in *Transformer la violence? Traumatisme et symbolisation*, Paris, In Press.

\* Docteur en Psychologie Clinique – Psychanalyste - Professeur associé à l'Université René Descartes, Paris 5  
Membre du Comité Scientifique de l'A. I. C. P. F.  
24 rue Auguste Comte - 69002 – Lyon – France -  
[rosajaitin@wanadoo.fr](mailto:rosajaitin@wanadoo.fr)



AIPCF | IACFP | AIPPF

INTERNATIONAL ASSOCIATION OF COUPLE AND FAMILY PSYCHOANALYSIS  
ASOCIACIÓN INTERNACIONAL DE PSICOANÁLISIS DE PAREJA Y FAMILIA  
ASSOCIATION INTERNATIONALE DE PSYCHANALYSE DE COUPLE ET DE FAMILLE

*Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille*

**N° 2008/2 - La violence dans le couple**

## **VIOLENCIA SILENCIOSA – LA TRAICIÓN COMO MEDIO DE VINCULACIÓN PERVERSA DE UNA PAREJA**

*RUTH BLAY LEVISKY<sup>\*</sup>*

### **Introducción**

Ciegos, sordos y mudos. De los cuarenta años de vida conyugal, veinte fueron de traiciones. El silencio, la ceguera y la sordera fueron los procesos sadomasoquistas inconscientes que el matrimonio usó para poder expresar la violencia, el desprecio y la imposibilidad de comunicación. Sin embargo, ¿de quién es la ceguera, la violencia y el sometimiento? Las actuaciones perversas y desesperadas eran los medios que usaban para que uno pudiera percibir al otro y para sostener la relación.

Al sacarse las máscaras, realizan otro tipo de comunicación: un diálogo ambivalente, plagado de culpas, rencores, ataques e ironías. Ante la amenaza de ruptura, se vuelven a acercar, defendidos y desconfiados.

Ella, cuando se siente frustrada, se pone en la posición de víctima de la traición e intenta controlar al cónyuge, esperando el perdón eterno. Ella usa un modo perverso y amenazador para poder lidiar con el desamparo y la inseguridad que siente, como también con el temor de una ruptura irreversible de la relación. Él, a su vez, cuando no se

siente comprendido, realiza ataques irónicos y agresivos con contenidos de desconsideración y desprecio. En la fantasía, cada vez que él dice "no" a su pareja, eso tiene un significado de represalias; les tiene miedo a la reacción agresiva y a los ataques amenazadores de abandonar el matrimonio que, a menudo, usa la esposa en las discusiones. El dolor, la vergüenza, la cólera, el resentimiento, el desprecio, el asco, la incomprendición y el amor son algunos de los innumerables sentimientos que ellos expresan en la terapia de pareja.

En la relación que tienen, los mecanismos de identificación proyectiva producen una lucha entre los objetos internos y los externos de la pareja, lo que se refleja en forma de imágenes especulares que proyectan uno en el otro. Intentan deshacer una simbiosis perversa y construir límites en la relación para poder arribar a la individuación y complementariedad constructiva de la vida conyugal. El sufrimiento ha movilizado la construcción de nuevos vínculos con menos control e idealización.

Me propongo indagar si el casamiento realmente representaría una amenaza o una conveniencia para la pareja. Los aspectos idealizados y proyectados en las figuras de uno en el otro han construido una relación fantasiosa, en que la mentira y el falso self han establecido, durante tanto tiempo, las condiciones que permiten la construcción de un vínculo frágil (Blay Levisky, 2005).

Este trabajo clínico propone la discusión al respecto del desarrollo del análisis de pareja y de las repercusiones emocionales experimentadas en la relación transferencial y contratransferencial con el psicoanalista.

Además de eso, se discute la conducción clínica del caso, basado en el referencial psicoanalítico y también, del psicoanálisis de las configuraciones vinculares.

## **Discusión del material clínico**

Celso y Marilia estuvieron de novios durante dos años, y hace más de cuarenta años que están casados. La familia está constituida por hijos y nietos. Celso es un exitoso abogado; de ascendencia europea, ha tenido una madre autoritaria, controladora y un hermano más grande. La relación que ha tenido con la madre siempre fue complicada y ambivalente, pautada en el binomio de amor y odio. Se identificaba

con el padre porque éste era una persona inteligente, con mucho éxito en los negocios, pero débil en lo que respecta a la autoridad paterna porque era muy dependiente, en términos emocionales, de su esposa. Celso siempre se sintió criticado por la madre. Intentaba llamar la atención de su progenitora para probar que era capaz y, por sobre todas las cosas, para que ella lo reconociera y lo amara.

Marília es una maestra, ha seguido la profesión de la madre y la tía. De descendencia brasileña, la familia de Marília estaba compuesta por los padres y dos hermanas más grandes que ella. A los nueve años de edad, perdió al papá, y junto con él también el reinado y la sobreprotección que le daba el hecho de ser la hija más chica. Después del fallecimiento del progenitor, la vida familiar se transformó en algo muy difícil. La madre trabajaba mucho y no se casó otra vez. Las hermanas intentaron ocupar el lugar del padre ausente y se dedicaron a cuidar a la niñita, proceso que se prolongó incluso cuando ella ya estaba casada. Marília empezó a trabajar cuando todavía era una adolescente, sintiendo desde tan temprano las amarguras de la vida. Hasta el día de hoy se lamenta y se emociona por la pérdida precoz del padre, lo que le provocó, como un reflejo, tener una vida plagada de sentimientos de inseguridad y de vacío. De manera defensiva, Marília desarrolló el miedo de apegarse a alguien para no tener que vivir las pérdidas. Ella asocia sentimientos de amor a exceso de cuidados. La aparente fragilidad fue reforzada por la familia por medio de actitudes sobreprotectoras.

Celso, en una broma provocadora, manifiesta que se casó con Marília porque tenía una profunda admiración por la suegra. Era una mujer linda, fuerte, luchadora, inteligente y pensó que, en Marília, podría encontrar los mismos atributos que tenía su suegra. Quizás, había buscado en la suegra el modelo idealizado de madre, frente a la falta internalizada que tenía de la madre real. Me relata que la suegra era una mujer muy diferente de su propia madre, especialmente, porque la suegra lo quería. Desde los comienzos de la carrera profesional, Celso ha sido reconocido como alguien de éxito, pero no fue así en el casamiento:

*"Luché mucho en la vida, pensando en la familia, pero Marília nunca me entendió, solamente me criticaba. Quería mi atención porque se sentía sola. Yo, agotado, también necesitaba de cariño, pero no lo tenía".*

Marília cuidaba de la casa, los hijos. Sin embargo, aumentaba cada vez más el alejamiento de la pareja:

*"Celso sólo valoraba el trabajo porque se enorgullecía de eso, pero ni siquiera miraba a la familia, porque siempre estaba cansado. Siempre fue una persona que se ha centralizado, primero, en sus propias cosas".*

Celso comentó: *"Marília siempre me pedía que viajáramos los fines de semana, pero todo lo que yo le daba nunca la dejaba satisfecha; siempre quería más. Ella no lograba entender que mi esfuerzo era una manera de dar cariño a mi familia".*

*\_\_\_\_ "Celso me escuchaba como si yo lo criticara, pero lo que yo quería, de verdad, era poder estar más cerca de él. Sentía su falta. Quería tenerlo como aliado y no como un enemigo".*

El desencuentro y la insatisfacción fueron agrandando la distancia que había entre ellos. Las necesidades emocionales, que cada uno fantaseaba con encontrar en el otro, fueron quedando cada vez más lejanas. Cada uno sentía la inseguridad, el vacío y el desprecio que habían sentido en las propias historias de vida. Ellos estaban repitiendo y reviviendo los sentimientos conocidos y no elaborados.

En una sesión, Celso relata que, después de muchos pedidos y quejas de su esposa, decidieron viajar a España. El viaje estaba siendo una verdadera luna de miel cuando, de repente, todo cambió:

*"Imagínese que un día estábamos paseando por Cataluña cuando, a lo lejos, escuchamos una canción. El escenario tan romántico me provocó el deseo de invitarla a bailar. ¡No sólo ella no quiso, como también me criticó diciéndome que era ridículo que nos pusiéramos a bailar en ese lugar! Se me disipó el interés que tenía y me sentí impotente para poder agradarla. Una vez más yo no lograba hacerla feliz. Ella quería que yo fuera de una manera que yo no podía ser. Para mí, ese viaje fue una experiencia triste que me marcó. Fue a partir de ese día que me fui retrayendo, convirtiéndome cada vez más en un ser humano aislado y sin energía. Me parece que me protegí con un escudo, que me daba un estado fantaseado de alienación contra las agresiones e incomprendiciones que yo temía sufrir".*

Marília, cuando escuchó lo que Celso me contaba de ese episodio, manifestó:

*"Pero, ¡otra vez lo mismo, otra vez la misma historia! Ya le expliqué a Celso que en aquella época yo sentía mucha vergüenza de los otros, y que no era verdad que yo no le daba valor al viaje que hacíamos juntos. Al contrario, yo estaba encantada, y para mí todo eso era un sueño: estar junto a él, visitando museos, que es una cosa que amo! Me sentía en el Paraíso, pero Celso tiene la manía de pensar que sabe leer mis pensamientos y se le ponen cosas en la cabeza, conclusiones que sólo él tiene, pero que no corresponden a la realidad que yo siento. Ya se lo he explicado un montón de veces, pero me parece que Celso no me escucha, ni siquiera piensa lo que le digo. Celso es el dueño de la verdad absoluta. No logro encontrar una manera para acercarme y que me tenga en cuenta. Hasta llegué a pedirle disculpas si, por la forma en que le hablé, eso le hizo pensar que lo estaba censurando, pero la verdad es que esa no fue mi intención".*

En ese preciso momento de la sesión me siento invadida, de manera contratransferencial, por sentimientos de incomprendión. Era como si yo estuviera en una Torre de Babel, en que cada uno hablaba su propia lengua. El idioma extranjero que cada uno comunicaba era tan incomprendible, tanto para mi persona como para ellos, que me sentía perdida, solitaria, desamparada e identificada con la pareja, en la turbulencia. Considero que fueron maneras que encontraron para hacerme vivir, junto con ellos, el vacío y la incomprendión que sentían. No lograban poner los sentimientos en palabras conocidas para ser escuchadas, decodificadas y comprendidas. No había comunicación.

Considero de suma importancia el realizar, en este preciso momento, un recorte en el desarrollo de las sesiones clínicas para introducir algunos aspectos teóricos que delinearon el presente trabajo.

Eiguer (1995) subraya la importancia que tiene el estar atento a los aspectos contratransferenciales que aparecen en el contexto familiar, debido a que representan actos o emociones inconscientes del terapeuta, como respuesta a la transferencia de la familia.

En esta pareja se perciben las actuaciones perversas que pueden ser entendidas como una forma primitiva de comunicación. Levisky (1998) ya en aquella época mencionaba que el 'acting-out' podría ser representante de una manera de comunicación.

Partiendo de la obra de Freud (1905) y ampliando el concepto de perversión como siendo el conjunto del comportamiento psicosexual que acompaña a tales atipias en la obtención del placer sexual

(Laplanche y Pontalis, 1967), la pareja que nos ocupa podría ser vista como siendo cómplice de una relación ambivalente de amor y odio, que los llevó a vivir un triángulo amoroso sin que exista la posibilidad de poder elaborar las cuestiones edípicas infantiles de ambos cónyuges. De ese modo, se ha configurado un vínculo competitivo, perverso y silencioso que los ha acompañado durante tantos años.

En el trabajo analítico con ellos, manifiesto que he procurado estar muy atenta a la dinámica de los vínculos que se constituían y se transformaban a lo largo del proceso. En los comienzos del análisis, esta pareja me ha hecho recordar de lo que Meltzer (1979) describió como una perversión viciada y criminal. El juego sadomasoquista que se ha establecido entre ellos, debido al sentimiento de frustración, vacío, desesperación, inestabilidad emocional y fragilidad yoica, los llevó a crear una violencia perversa y silenciosa en vistas del grado de primitivismo del funcionamiento mental de ambos integrantes de la pareja.

Puget y Berenstein (1994), seguidos por otros psicoanalistas de pareja que apoyan las ideas de estos autores (Benghozi, 2007; Blay Levisky, 2007; Cunha y colaboradores, 2008; Piva, 2006; Rojas, 1996; Spivacow, 2008), nos alertan sobre la importancia que tiene comprender la dinámica del funcionamiento mental consciente e inconsciente de la pareja y de la familia, siempre teniendo en cuenta las instancias intra, inter y transsubjetivas.

El objeto inicial del estudio, en la perspectiva del psicoanálisis vincular, es analizar al sujeto de lo inconsciente pulsional, a las relaciones de objeto de las fantasías inconscientes y los tipos de vínculos que se forman entre los sujetos, en la presencia real con los involucrados.

Considero que cabe aquí aclarar lo que se debe entender por tópicas intra, inter y transsubjetivas:

1. Intrasubjetiva: el mundo interno del sujeto, las representaciones, los sueños, las imágenes, las fantasías y cómo se relacionan entre sí los objetos internalizados.
2. Intersubjetiva: el modo como los individuos se vinculan de manera afectiva.

### 3. Transubjetiva: la manera como el sujeto y los grupos se vinculan con las normas, los valores, los papeles y las funciones del mundo sociocultural.

El término 'vínculo', en el psicoanálisis clásico, ha sido utilizado para indicar la relación que se tiene con el otro, con las partes del self o entre los objetos internos, sin tener en cuenta la representación histórico-social que, Levisky (2007) demuestra que existe en función de las acciones del contexto sobre la configuración y la expresividad de los elementos que constituyen al mundo interno. En la tópica vincular intersubjetiva, el vínculo es una relación entre el Yo y el otro, con características de extraterritorialidad (Puget y Berenstein, 1994). Se trata de una estructura que está formada por tres términos: dos Yoes y un conector que, en la presencia del otro real produce subjetividades de manera continuada (Berenstein, 1996, 2004, 2007).

Por lo tanto, la perspectiva del psicoanálisis vincular trabaja con subjetividades que se entrelazan de forma compleja, en que la tópica inconsciente, las influencias socioculturales del medio y el bagaje que ha sido transmitido por las herencias transgeneracionales. Todas son responsables por la constitución del sujeto.

En ese abordaje teórico, el vínculo se establece a partir de los acuerdos y pactos de naturaleza inconsciente, que no corresponde a la suma de las partes que están involucradas, sino que se crea una nueva organización mental y de vínculos. La presencia de una referencia externa le confiere al vínculo el carácter de bidireccional, en el que ambos yoes son simultánea o sucesivamente pacto y/o acuerdo, fuente de deseo y de objeto deseado, y de acción de uno hacia el otro.

Puget y Berenstein (1994) clasifican las varias modalidades de vínculo en:

1. Vínculo de sangre y de alianza: basado en la consanguinidad y en los compromisos, tales como el casamiento.
2. Vínculo adhesivo o narcisista dual: se estructura frente al miedo y a la amenaza de separación o de pérdida del otro. Esto lleva a la falta de contacto entre las partes, a vivencias de desesperación y de un mundo interno hostil y deteriorado.
3. Vínculo de posesión (poseído-poseedor): en el que se intenta anular la distancia entre las partes mediante el contacto corporal

concreto para buscar reducir las angustias que aparecen debido al reconocimiento de las diferencias entre los sujetos.

4. Vínculo de control (controlado- controlador o de terceraidad limitada): hay una tolerancia más grande ante las diferencias entre las partes, aunque las angustias que aparecen en la relación tengan características castradoras y de despedazamiento. La necesidad de controlar tiene la finalidad de garantizar la salida de la soledad y del desamparo.

En el caso clínico que estamos analizando, considero que la pareja ha desarrollado varias formas de vínculos que se fueron constituyendo y pasando por mutaciones a lo largo del proceso terapéutico, con características de adhesión, posesión y control, todas éstas como siendo maneras defensivas para intentar evitar la amenaza de ruptura de la relación. Las crisis personales mal elaboradas han sido proyectadas, vía identificación proyectiva maciza y exitosa, uno contra el otro, con la finalidad de poder sentirse vivos y existiendo. El modelo de relación se fue estructurando y cristalizando a lo largo del casamiento.

El matrimonio no tuvo relaciones sexuales por más de quince años. Ella sugería que Celso fuera a consultar a un médico, con la tentativa de entender la impotencia, a lo que él contestaba que no encontraba sentido en hacer el amor porque ya habían tenido cuatro hijos y no deseaba aumentar la familia. Se trataba de un discurso religioso falso y frágil para sostener esa teoría. A su vez, Marília manifestó haber intentado seducirlo, en varias oportunidades, pero nunca había tenido éxito. Ella se fue recogiendo al convento, como una buena "hermana de la caridad", la que cuida la casa, los niños y que se encarga de todo lo necesario para mantener a la familia. Celso manifestaba estar preocupado con el bienestar de la familia, hacerse cargo de todas las necesidades y exigencias para no sentirse culpado, pero reveló que él mismo no hacía parte de ese contexto. Los hijos pertenecían solamente a Marília, quien no dejaba espacio libre para que ingresara Celso. Como él ya no tenía el semen productivo y fértil que se espera de un padre de familia, entonces funcionaba como la abeja zángano que, después de haber fecundado a la hembra, agoniza hasta morirse.

Fue en ese periodo que la familia tuvo a una empleada que ayudaba a Marília en los quehaceres domésticos y en el cuidado de los niños. Esa persona se convirtió en una gran amiga y confidente. Marília

constantemente se quejaba ante ella del marido que tenía. Esa señora ayudó a Marília a criar los niños; en casa todos la querían mucho.

Marília se convirtió en una consumista compulsiva, apoyada por la empleada doméstica, que la incentivaba a gastar el dinero del marido como una forma de castigarlo. Algunas veces, cuando Marília intentaba comprar algo a Celso, éste la agredía diciéndole que no necesitaba nada, que ella se dedicaba a comprar por comprar, y que eso lo irritaba mucho. Celso no lograba aceptar nada que proviniera de ella.

La manera en que se vinculaba la pareja no hacía otra cosa que fortalecer, cada vez más, la carencia afectiva que uno sentía del otro; mecanismos proyectivos, ataques sadomasoquistas, competitividad, odio y envidia, todo eso aumentaba en la relación de cada día. De esa manera buscaban la autoafirmación.

La perversión encontraba un terreno fértil para crecer.

Frente al cuadro de tamaña fragilidad relacional, el triángulo compuesto por la empleada, Marília y Celso se fue constituyendo y las partes involucradas se fueron acercando. Celso se dedicaba a elogiar la comida que hacía la empleada, aunque estuviera incomible. Cada vez que Marília la criticaba por algo, Celso decía exactamente lo contrario. Sin embargo, Marília se fue convirtiendo en cómplice de la empleada, en contra de Celso. Esa señora hacía parte de un doble juego, de seducción y de ataque, dependiendo del lado en que estuviera.

Hace dos años, Marília se presentó en el consultorio, derivada por la prima, quien ya había hecho terapia de pareja conmigo. En aquella ocasión, Marília estaba muy deprimida, ofendida y debilitada emocionalmente. Había ocurrido una verdadera catástrofe en la familia. Un "tsunami" había afectado, con toda la furia y poder, el hogar de Celso y Marília, provocando traumas, pérdidas, destrucción y un gran sufrimiento.

Ello sucedió el día en que uno de los hijos reveló a la madre que hacía más de diez años que se había dado cuenta de que el padre y la empleada mantenían relaciones. Había guardado herméticamente el secreto, pero era un secreto que se repetía en la familia. La herencia del secreto se había transmitido de padres a hijos. Como ese hijo se daba cuenta de que la relación de los padres se complicaba a cada día, con un alejamiento cada vez más grande, donde primaba el desencuentro profundo, entonces él no soportó más esa situación y

decidió contar el secreto a la mamá. Él pensaba que, de esa manera, los papás podrían finalmente buscar la felicidad.

Sin embargo, cuando la madre supo de la noticia se desesperó, se sintió perpleja y con mucho odio tanto del marido como del hijo quien, sabiendo de todo, no le había dicho nada en todo el tiempo que había pasado. Marília vivía un triple sentimiento de traición: del marido, del hijo y de la empleada a quien suponía ser su "amiga". Entró en un cuadro de rebelión, con sentimientos agresivos de ataques y de autopiedad; se sentía víctima de un golpe perpetrado contra su persona.

La violencia moral y afectiva se entrañaba en la relación familiar hacía años, pero, inconscientemente, no podía ser percibida. Todos los integrantes de la familia fueron afectados y estuvieron perplejos ante tamaña revelación.

Cuando yo pregunto a Marília cómo ella podría explicar su ceguera por tantos y tantos años, ella no logra escucharme y me contesta otra cosa *"Ellos tienen la culpa de todo el sufrimiento que estoy pasando. Forman un par muy articulado y cínico; ellos dos habían planeado todo contra mí y contra mis hijos. Yo soy la tonta de la película. Me siento una víctima de esta trama asquerosa"*.

Habían pasado casi veinte años de relaciones extraconyugales, vividas a tres, en la misma casa y también, en "la misma cama".

Me vino a la mente la imagen de Celso como un hijo chiquito que busca protección, queriendo dormir muy cerca de la mamá-Marília, impedido de realizar los deseos sexuales incestuosos. La empleada doméstica representaba a la figura femenina sexualizada, la que le permitía saciar los instintos, sin reclamos y sin compromisos. Era sólo el nirvana, el deseo de lograr tener el fruto prohibido, el deseo primitivo y el instinto concretizado. Se trataba del niño que tenía el deseo inconsciente de castigar a la mamá-Marília, quien no era capaz de darle la atención y el cariño que tanto anhelaba recibir, de la misma manera como su madre había hecho. Los hijos robaban y absorbían el amor de Marília. La forma perversa que Celso encontró para castigar a Marília y para llamar la atención fue ejerciendo la traición.

Celso se consideraba una víctima de abandono, de críticas y de la incomprendión por parte de Marília.



En las sesiones individuales, que Marília tenía conmigo, afloraban los sentimientos primitivos de odio, repulsión y deseo de venganza. Ella quería y necesitaba encontrar una explicación para lo que le estaba pasando: *"Quiero entender si él es un degenerado sexual, como me dicen mis amigas"*. Ella tenía la fantasía de que, mediante la búsqueda de una respuesta, encontraría la solución para posicionarse en relación al futuro. Para ella sería más fácil si pudiera encontrar una patología en el marido porque de ese modo podría eximirse de toda y cualquier responsabilidad en el casamiento. Así la culpa de todo lo que había pasado recaería únicamente sobre el marido. Ella se encontraba totalmente estupefacta y sin rumbo.

Marília decidió irse de la casa. El ambiente del hogar se había convertido en algo pecaminoso y diabólico. Ella tenía miedo de contaminarse y de ser traicionada por los fantasmas que rondaban la casa. Los hijos la apoyaron en tal decisión. Es así que Marília se sintió "fortalecida" para recorrer un nuevo camino, sin destino. Dejó todo atrás de ella y se mudó.

El marido, abrumado por la culpa y la vergüenza, además de sentir un vacío incommensurable, también decidió apoyar la decisión que Marília había tomado. Él se hizo cargo de todos los gastos.

Ambos empezaron a entablar conversaciones interminables en las que ella lo agredía, lo hacía responsable y lo rebajaba. Marília quería ser recompensada por el dolor que estaba sintiendo. Celso, a su vez, intentaba hacer de todo para minimizar el sufrimiento provocado. Se sentía pequeño, confundido y muy deprimido. La pareja se alimentaba de la composición de nutrientes que resultaba en una receta llamada dolor. Marília se preocupó en sugerir a Celso que buscara ayuda profesional, como si fuera una prueba de que ella seguía siendo buena con él, en verdad como ella creía que siempre había sido. Celso comenzó un análisis individual y Marília interrumpió el que venía haciendo. Los dos juntos continuaron el trabajo psicoterapéutico de pareja conmigo. En un principio, el espacio fue usado para que ella pudiera arrojarle todas las culpas a Celso, como también para echarle en la cara el dolor que sentía, además de buscar explicaciones de lo que había sucedido. Celso, mal humorado, frágil e indefenso, le decía que no entendía qué había pasado en todos esos años. Parecía que los dos se habían colocado vendas en los ojos para no ver la violencia de la relación y el conflicto que vivían.



Celso también se mudó. Por eso, cerraron el departamento y dejaron atrás de sí todo lo que se hallaba en el lugar porque representaba la maldición. Celso se fue a vivir cerca del hogar de la madre, y esa cercanía creó un entorno propicio para una tentativa de resolución edípica. En ese nuevo contexto, sustituyó a la empleada por la madre, pero continuaba emocionalmente preso a las dos mujeres: la esposa y la mamá.

Fue exactamente en ese periodo que todos ellos conversaron más en la vida. Por ello, Celso se sintió apoyado y comprendido tanto por la madre como por la esposa.

Marília también se puso en una doble posición: para poder entender lo que había pasado y que tanto la angustiaba, necesitaba estar al lado de Celso. Sin embargo, también necesitaba mostrarle cómo era y cómo siempre fue buena y comprensiva con él. Ella se ponía en una esfera superior, la de una mujer que a pesar de todo lo que él le había hecho, lo ayudaba. De lo que ella no se daba cuenta era que, frente a tanto sufrimiento, Marília también estaba siendo ayudada y cuidada por Celso, como nunca antes había sucedido. El dolor existencial y las heridas narcisistas eran el adobo para sembrar el deseo de construcción de un nuevo tipo de vínculo.

Yo tenía que estar atenta para no entrar en el juego de ser la tercera, la intrusa de la relación a dos y que, dependiendo del lado en que yo me pusiera y de lo que dijera, tendría que ocupar el lugar de la traidora y de la cómplice. Para mí estaba muy claro que ellos revivían el triángulo transferencial amoroso conmigo, en la esperanza de descubrir otro modo de establecer vínculos con mi persona y entre ellos dos. Hasta ese entonces, el camino que conocían muy bien era el de la traición y el secreto.

Moscona (2007) cuestiona si en los casos de infidelidad, las personas quieren saber la verdad y si están preparadas para enfrentarla.

Benghozi (2003) interpreta el secreto como una función reestructurante y llama la atención al respecto de intentar analizar cual es el sentido, al respecto de la necesidad que tiene el sujeto de guardar el secreto.

Por lo general, el secreto tiene una función defensiva, como un medio de protección de las angustias, que permanecen encriptadas entre los límites del mundo interno y externo del grupo familiar, aunque se

encuentren sin la posibilidad de una elaboración. Además de eso, puede ser una forma de expresar un poder que permite tener el control de los objetos internos.

Pienso que la traición fue un modo primitivo de comunicación, una actuación que lindaba en la desesperación. Ellos proyectaban la insatisfacción conyugal, uno en el otro, de una manera silenciosa y perversa. Era así que se comunicaban. Seguían siendo ciegos, sordos y mudos. Después de un determinado tiempo de trabajo psicoterápico, empezó una apertura de espacio hacia la tentativa de construir otra tesitura mental, cuyas lagunas -que hasta entonces estaban llenas por sentimientos de dolor, de exclusión y de profunda soledad- buscaban otras formas de arreglarse.

## **Conclusión**

Desde un comienzo, la terapia de pareja fue una oportunidad para que empezaran a hablar y a descargar, uno en el otro, los sentimientos ambivalentes y dolorosos. Al principio, Marilia ocupaba casi totalmente el tiempo de la sesión. Celso reconocía los errores que él había cometido y se disculpaba por todo lo que había pasado. Con el paso del tiempo, como fruto de su análisis personal, Celso fue teniendo una mayor claridad de las cosas y empezó a contraponerse a las ideas de la mujer, ofreciendo otra versión de los hechos. Salió de la posición de verdugo para también sentirse una víctima durante años y años de sentimientos de incomprendimiento y de abandono.

Marilia, con mucha resistencia para salir de la posición de víctima, empezó a tener en cuenta que ella también podría tener una parte de responsabilidad en la historia. A pesar de su resistencia, empezó un proceso de reflexión al respecto de la posibilidad de haber sido co-responsable por la estructuración sadomasoquista de los vínculos de la pareja.

Afloraron las asociaciones libres y permitieron que Marilia se diera cuenta de que la pérdida precoz de su reinado, en la familia de origen, debido a la muerte del papá, le provocaba una necesidad exagerada de tener la atención del otro. Marilia intentaba llenar un vacío narcisista que existía en su mundo interno. Con la finalidad de dar cuenta de la falta amorosa primaria y llamar la atención sobre su persona, Marilia usaba el poder de control y de seducción. Ella creía,



de manera fantasiosa, que agraciando a los demás recibiría, como retribución, el mismo nivel de atención y de cariño que ella creía que estaba dando. Lo que no percibía era que lo que entendía como amor en verdad se trataba de control. El grado de insatisfacción y de exigencia de Marília era tan grande que se hacía muy difícil que llegara a sentir, como suficiente, lo que recibía de los demás.

Marques (2007) señala que para reencontrar el vínculo con el objeto perdido no es suficiente con la presencia concreta del otro, sino que son necesarios los instrumentos mentales que perciban y toleren la frustración y la falta del objeto para que así sea posible elaborar y alcanzar el lugar en que estaba el objeto que se ha perdido.

Hablarlo, expresarlo fue el primer movimiento que se creó en nuestro espacio terapéutico. El segundo, fue mirar al otro y escuchar lo que decía –yo también estaba incluida en ese proceso. Empezaron la etapa de desahogarse y del ataque para, después de muchos embates, poder identificar que en la relación había un otro que sufría los ataques. Los sentimientos empezaron a ser nombrados. Las experiencias emocionales primitivas, que promovían vivencias intensas, se fueron transformando en campos de reflexión.

Ha sido muy lindo el poder compartir con ellos el crecimiento y el desarrollo de un vínculo diferente. Yo también empiezo a ocupar otro lugar en la relación; ya no soy más la jueza, sino la que puede escuchar, hablar y pensar junto con ellos. De a poco estoy saliendo de la posición idealizada, la que en la fantasía de ellos sabía la respuesta para todo. A pesar de eso, todavía en algunas situaciones dolorosas Marília seguía atacando a Celso y también a mi persona. Ello se debía a que Marília no creía que fuéramos capaces de alcanzar el significado del dolor de una traición. En esos precisos momentos, Marília pasó por un proceso regresivo y se posicionó como víctima, en la búsqueda de ser acogida.

Las reacciones sadomasoquistas que nacen a partir de la relación de pareja son las que provocan la competición violenta y placentera entre ellos. De un lado, el modo en que Celso atacaba a Marília, como también las insinuaciones sarcásticas e irónicas. Del otro, Marília movilizaba las culpas por la traición que había sufrido, como una manera de llamar la atención, tener el control de Celso y castigarlo. Ante cualquier frustración, Marília amenazaba a Celso con dejarlo y

éste se sentía muy afectado. Cuando este tipo de vínculo emocional se adueña de la relación, se dan las regresiones.

La terapia de pareja todavía era el espacio de escucha y de comunicación de las antiguas amarguras, como también de los descubrimientos de nuevos modelos de relacionarse.

Lo interesante era que el clima emocional, en algunas sesiones, era bastante amoroso aunque en los últimos momentos necesitaron echar a perder todo con agresivas críticas. Les era difícil poder aguantar lo bueno. Celso tenía dificultades para demostrar el cariño que sentía por Marília. Veamos un ejemplo: cuando ella volvió de un viaje, él fue incapaz de dejar la casa abastecida de provisiones. Cuando ella, cansada por el viaje, preguntó si había algo para comer, él le contestó irónicamente:

*“¿Qué te crees? ¿Que no hago nada en la vida? ¿No te das cuenta de que tuve que resolver un montón de cosas y que a pesar de todo, interrumpí mi trabajo para irte a buscar al aeropuerto? Tú sólo piensas en ti misma y solamente puedes ver lo que no hice!”.*

Estas cuestiones fueron suficientes como para romper el clima afectivo del reencuentro y transformarlo en un verdadero infierno. Cuando Marília se siente amargada e incomprendida, empieza los ataques de venganza a la figura de Celso y amenaza con abandonarlo. Los juegos edípicos y perversos crean un círculo vicioso que se repite a lo largo del proceso; es la manera que encontró la pareja para sostener un vínculo violento y perverso. El aislamiento, la ceguera, la sordera y la falta de comunicación fueron los medios defensivos que la pareja encontró para soportar el dolor del desprecio y de la invisibilidad.

Los mecanismos mentales primitivos, como la identificación proyectiva, produjeron una lucha entre los objetos internos y externos del matrimonio, que se reflejaron como si fueran imágenes especulares proyectadas, uno en el otro. Se formó una tela enmarañada de subjetividades que se confundieron y se entrelazaron. Intentaron deshacer una simbiosis perversa y construir los límites de una relación que los condujera en dirección a la individuación y a la complementariedad constructiva de la vida conyugal. Se hace necesaria la construcción y la percepción de la identidad de cada sujeto. Solamente así será posible desarrollar los vínculos constructivos y compartidos, con menos control e idealización.

La violencia silenciosa se ha transformado en una armonía ruidosa, así como la parálisis y el marasmo mental le han dado espacio a un movimiento que busca desarrollar la capacidad de reflexión; se sienten más fortalecidos para soportar las frustraciones, las incertidumbres y las amenazas de desamparo.

La comunicación de los sentimientos, que se han nombrado y a los que se le ha dado significado, están permitiendo la construcción de vínculos de intercambio, respeto y compromiso.

## **Bibliografía**

BENGHOZI, P., Violência na família: destruição nos continentes genealógicos familiares. Psic. Clin., Rio de Janeiro, Brasil, vol.15, n.2, pág. 109, 2003.

BENGHOZI, P., Transmission généalogique de la trace et de l'empreinte: temps mythique en thérapie familiale psychanalytique, Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux, n. 38, 2007/1.

BERENSTEIN, I. y col., Familia e inconsciente, Ed. Paidós, Buenos Aires, Argentina, pág.13, 1996.

BERENSTEIN, I., Devenir otro con otro(s), Ed. Paidós, Buenos Aires, Argentina, pág. 29, 2004.

BERENSTEIN, I., Del ser al hacer, Ed. Paidós, Buenos Aires, Argentina, pág. 105, 2007.

BLAY LEVISKY, R., Le mariage est-il une menace pour le couple?, Le divan familial – Revue de thérapie familiale psicanalytique, vol.14, Paris, França, pág. 65, 2005.

BLAY LEVISKY, R., Adolescência, violência e a família na cultura atual. Técnicas de trabalho grupal. In: LEVISKY, D.L. (org.), Adolescência e violência: ações comunitárias na prevenção, Casa do Psicólogo, San Pablo, Brasil, 3<sup>a</sup> edición, pág. 227, 2007.

CUNHA, A.M.T.R e col., A psicanálise das configurações familiares e a terapia familiar. In: OSÓRIO, L.C. e col., Manual de Terapia Familiar, Ed. Artmed, Porto Alegre, Brasil, pág.119, 2008.

- EIGUER, A. O parentesco fantasmático, Casa do Psicólogo, San Pablo, Brasil, pág. 37, 1995.
- FREUD, S. Tres Ensayos para una Teoría Sexual – Obras Completas, 3<sup>a</sup> edición, Biblioteca Nueva, España, pág. 1169, 1905.
- LAPLANCHE, J. e PONTALIS, J.B., Vocabulário de Psicanálise, 6<sup>a</sup> edição, Livraria Martins Fontes Ed. Ltda, San Pablo, Brasil, pág. 432, 1967.
- \_\_\_\_\_. Diccionario de Psicoanálisis. 3<sup>a</sup>. Edición, Editorial Labor, Barcelona, pág. 272, 1981.
- LEVISKY, D.L., Acting out: un medio de comunicación en el análisis de adolescentes y niños. In: LEVISKY, D.L., Adolescencia – reflexiones psicoanalíticas, Ed. Lumen, Buenos Aires, Argentina, pág. 229, 1998.
- LEVISKY, D.L., Um Monge no Divã, Casa do Psicólogo, San Pablo, Brasil, 2007.
- MARQUES, M. A perversão nossa de cada dia, Rev. Bras. de Psicanálise, vol. 41(2), pág. 149, 2007.
- MELTZER, D. Estados sexuais da mente, Imago Ed., Río de Janeiro, Brasil, pág. 152, 1979.
- MOSCONA, S.L., Infidelidades en la pareja: amor, fantasmas, verdades, secretos, Lugar Editorial, Buenos Aires, Argentina, pág. 19, 2007.
- PIVA, A. & col., Transmissão Transgeracional e a clínica vincular, Casa do Psicólogo, San Pablo, Brasil, pág. 19, 2006.
- PUGET, J. & BERENSTEIN, I. Psicanálise do casal, Artes Médicas, Porto Alegre, Brasil, pág. 25, 1994.
- ROJAS, M.C., Fundamentos de la clínica familiar psicoanalítica. In: BERENSTEIN, I. y col., Familia e inconsciente, Ed. Paidós, Buenos Aires, Argentina, pág. 152, 1996.
- SPIVACOW, M.A., Clínica psicoanalítica con parejas: entre la teoría y la intervención, Lugar Editorial, Buenos Aires, Argentina, pág. 21, 2008.

\* Psicóloga, terapeuta de pareja y familia, analista de grupos, doctora en Genética Humana (USP). Miembro efectivo de la *Associação Brasileira de Psicoterapia Analítica de Grupo* (ABPAG) y del Núcleo de Estudios en Salud Mental y Psicoanálisis de las Configuraciones Vinculares (Nesme). Miembro de la *Associação Internacional de Psicanálise de Casal [Pareja] e Família* y de la *Associação Paulista de Terapia Familiar*.



AIPCF | IACFP | AIPPF

INTERNATIONAL ASSOCIATION OF COUPLE AND FAMILY PSYCHOANALYSIS  
ASOCIACIÓN INTERNACIONAL DE PSICOANÁLISIS DE PAREJA Y FAMILIA  
ASSOCIATION INTERNATIONALE DE PSYCHANALYSE DE COUPLE ET DE FAMILLE

*Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille*

**N° 2008/2 - La violence dans le couple**

## **THE PATIENCE OF JOB: PSYCHOANALYTIC NOTES ON THE COUPLE'S CONFLICTUAL RELATIONSHIPS**

*L. CELOTTO<sup>\*</sup>-SIPSIA-ROMA*

The Chinese sage *Chuang-tzou* dreamt he was a butterfly, and on waking wondered whether he then had been a man dreaming, or might not now be a butterfly dreaming he was a man...

*(J. Campbell, Princeton University Press, 1974)*

This paper is based on clinical experiences and personal reflections on the role of the family and couples as containers of shared psychological elements.

I frequently observe a particular quality which is responsible for the emergence of conflictual elements within the interaction of couples who ask for psychological consultation that could eventually emerge into physical and psychological violence.



I would like to present some thoughts on this subject and on the concept of split-off male and female elements. I will be referring to the theoretical and clinical literature of D. W. Winnicott, Marion Milner's comments on the tables of William Blake, and to Milner's study of a particular psychological function.

In these works both Winnicott and Milner deal with interpersonal relationships that are analysed in terms of potential distribution of split-off elements and that, if strongly present, may be responsible for significant instability within a couple's relationship. This is a topic which is more commonly talked about nowadays than in the past.

Starting from the assumption of psychological bisexuality, they both assume the existence of a psychological function that has particular qualities, called "female element of the psyche," Milner and "pure female element," Winnicott (1971).

At this point, I would like to suggest a psychoanalytic understanding of the quality of the elements that are displaced within the couple. What I'm interested in proposing in this writing is a psychoanalytic reflection on the quality of the elements that are displaced within the couple and particularly on the psychological valence and function that the female element can have in the organization of a dyad or in a family.

Winnicott clarifies this particular quality of the relationship in the couple Hamlet and Ophelia.

He refers to the passage where Hamlet rejects Ophelia unexpectedly, denying in a traumatic way, their bond and promise, a fact that together with the murder of the father will drive the young girl crazy and will lead her to drowning herself.

"If the play is looked at in this way it seems possible to use Hamlet's altered attitude to Ophelia and his cruelty to her as a picture of his ruthless rejection of his own female element, now split off and handed over to her, with his unwelcome male element threatening to take over his whole personality. The cruelty to Ophelia can be a measure of his reluctance to abandon his split-off female element" (Winnicott ibid. pg. 113).

I would like to comment on the terms Winnicott uses: female element...handed over...split-off.

Winnicott focuses on this dramatic passage of Shakespeare's drama, in a way that we could define as being sympathetic with an analytic attention that involves both characters: in this passage the apparent inevitability of events that overcome a young couple is expressed, where love breaks into pieces in a traumatic way thus leading to a tragic dimension that will bring both the protagonists to their deaths. He dwells on Hamlet's reluctance to totally abandon the split-off female element even if this does finally occur.

Following Winnicott's thought, he suggests that Hamlet's denial will give Ophelia an unbearable, mortal burden. The young woman's Ego will break down on the impact of the unexpected.

Orphelia's disorganized talking in the passage describing her madness seems to be the only holder of a Self language that is lost for both protagonists, *thus testifying to the breaking impact of perverting the truth* (Eiguer 1999).

In Winnicott's description, Hamlet's traumatic projections seem to burden Ophelia with parts of the Self that cannot be developed and that are connected with grief and loss. On the other hand, the young lady seems to have to suffer the consequence of a greater permeability to these aspects so brutally rejected. This issue will be the focus of my work.

At this moment, I would like to take a step backwards and come back to the totally split-off female element that Winnicott identifies in the protagonists' relationship in this drama.

He makes clear the role he recognizes for the function of the psychological female element and the nature of its specificity during the primary identification processes.

"...The pure female element relates to the breast (or to the mother) in the sense of the baby becoming the breast (or mother), in the sense that the object is the subject." (ibid. p.107).

According to Winnicott, the subjective object is related with the female element of the psyche, firstly with the mother's and infant's psyche. Without this condition, it wouldn't be possible for the beginning of a primary experience of "being" that prepares the individual for a relationship, a necessary basis for the early introjective processes that continues throughout one's life.



This primary element, that becoming entwined with the instinct drive, enables the beginning of the symbolic elaboration process. This is due to the emergence and the development of transitional phenomena. "In the growth of the human baby, as the ego begins to organize, this that I call the object relating of the pure female element establishes what is perhaps the simplest of all experiences, the experience of being." (ibid. p. 108).

Marion Milner is the second author I would like to refer to, in order to illustrate two clearly different kinds of psychological functioning. Marion Milner chooses as an example a mythical couple and more specifically a biblical couple; she talks in fact about Job, his wife and their daughters in her interpretation of the fascinating tables engraved by W. Blake.<sup>1</sup> (Milner, 1987)

In this work I won't dwell further on Milner's comments on the contents of the engravings, thus leaving to the curiosity of the listeners the role of recalling the poet's fantastic and intense language, what I'm interested in here in fact is the dissertation Milner develops about the split-off elements in the couple.

In Milner's writing the narration of the biblical sufferings illustrated by Blake would be an hypertext to describe, as a dream or a free association, the latent content referring to the dissociation of elements confined in the unconscious.

Job is described as a good person, a successful patriarch, who has nevertheless to pay the price through his punishment for what he assigned to his wife (and their daughters) as the only bearers.

In contrast, Job's expiation would be the price paid by the patriarch for the denial of conditions excluded from his vigilant consciousness and totally confined in the unconscious or mainly dissociated. These states of the mind (that must be necessarily integrated through these tribulations) would regard conditions of the female primary experience that would remain in the female real experience (Job's wife and daughters) but that normally would be eluded or split-off in the male experience and in the vigilant phase of the conscious Ego. These experiences would regard not only the original passivity but also the persistence of a relatively different way of experiencing and living the constitutive processes of bonding and separation in the two sexes, as we can perceive from Milner's comments on the illustrations of the tables.

Milner's research on Blake's tables implies the examination of an area of experience that seems to involve the aspects of object relationships in the two sexes in a different way, the psychosomatic front and the use of instinctual drive.

In particular, Milner focuses clearly on an area of psychological functioning defined as the "female phase", during which the differences between the object and the subject are softened, a phase that overlaps with wide spectrum attention, mainly unconscious, from which the area of shared and artistic creation is originated in both sexes.

Her field of study is mainly represented by the considerations on this particular quality of object relationship that develops through this specific area and which we can define as the "female element of the psyche". In my opinion, this is the most stimulating part of her analysis due to the hypothesis it leads to.

In one of her detailed comments on the tables she says that Blake suggests that this phase or state he calls "female" doesn't necessarily imply the borders containing the Self, and dividing it from the rest of the world, as if Blake meant that the ongoing process nullifies the established separation between the Self and the other, and the Self and the universe. Therefore, it seems that having acquired the sense of our own separate existence, it becomes necessary to nullify it, with a cyclical movement, in order to avoid psychological sterility.

In her writing, Milner clearly deals with the distinction of two different ways of functioning of the Ego, and, talking about the biblical couple, her attention is focused on the role of functional dissociations.<sup>2</sup>

Starting from the concept of psychological bisexuality as a basic assumption, the function Winnicott defined as "pure female element" is a theoretical abstraction and therefore it is conceived as having a close relationship with the instinctual element he defined as "pure male element".<sup>3</sup>

This function may be described as being responsible for both sexes of the processes of unconscious interaction that is connected to pre-verbal experiences and has its specific quality in the organization of the object relation.

On another occasion, we emphasized that this function, even though remaining mainly unconscious, is repressed to a greater extent and it is also partly subject to physiological dissociations in the male during psycho-sexual development, thus leading to a secondary organization of identity and sexual roles.

On the contrary, we may suppose that in the development of female identity, this same primary organization might partly remain unchanged in function of the acceptance of a certain amount of passivity and object permeability. This would be a required condition in the woman for procreation and for the later necessary identifications with her own children.<sup>4</sup>.

In addition to the polarity that is activity-passivity illustrated in Winnicott's research on psychological bisexuality by the statement "the female element is, the male element does" (Winnicott, *ibid.*), B.Denzler effectively defines the function of the female and of the fantasies connected to the female for the organization of secondary sexuality. According to the author, if in the fantasies the pair (activity-passivity) is the central core of psychological sexuality, the differentiation between male and female derives from different elements, starting from the real, biological body, that has a great impact on the representation the subject makes of it.

In her opinion, "female" is not simply synonymous of passive, nor of passive-receptive, just as "male" is not equivalent to active. There are other qualities implied here, such as the fact of holding or being held. (Denzler, 2004)

Reminding us that sexuality is at the core of the unconscious, the author goes on saying that this female element is acquired through primary identification with a "female" person, a female influenced by its passive, wordless condition, is at the same time, more complex to be reconstructed, and, at the same time, repressed to a greater extent or even split-off.

As Eiguer reminds us, "The rejection of the female element expresses itself as fear of being *at the mercy of...*" (*Eiguer 2005, pag. 133*).

According to Denzler's thought, the male element, instead, is the active, penetrating, and visible dimension, it is reassuring, as the anxieties of loss it can be linked to appear later in time, they are less



destroying, and more limited. Therefore, conflicts about masculinity would be less subjected to a deep repression." (Denzler, op.cit.).

Acknowledging Freud with a surprising abundance of cues that still nourish psychoanalytical research, it's still necessary to consider the fundamental role played by the fantasies regarding the presence-absence of the penis in the organization of psycho-sexual development (Green, 1990).

In psycho-sexual development, if the penis represents the critical element differentiating from the primary maternal object, in the female the psychological equivalent to vagina would be a mysterious common denominator, a "white or opaque area" (Giuffrida, 2007).

In my opinion, this would make the female condition more available both to organizing and alienating projections (Fainberg, 2006).

Therefore, due to its links with original dependence, the female dimension could more easily evoke disturbing fantasies that are connected with both passivity and the unsaturated, it might activate both primary and secondary anxieties regarding the vicissitudes of the loss of the object, and, at the same time, it might also promote a regressive fusion anxiety of indifferentiation.

The absence of the penis exists at a phantasmatical level, the constitutional "emptiness"; the female "Nullity" (Alizade, 2006). A phantasmatical element other than being secondary, which, with its inevitable reality of absence, may stimulate counter-phobic movements including severe dissociations.

Furthermore, the "nullity" manifests itself in a body cavity which has a potentially holding function, it is a body reality which is the basis of the psychological function of holding and relating, which, according to many authors, finds its conceptual dimension as an intrinsic quality of existence. Among the first of these authors were Lacan and even Winnicott.

From this shared experience of the origin, the human willingness towards interacting and also the need for it would arise, but would find itself up against narcissistic organization. From this initial condition, various aspects of phobic defence and of denial would have their origins at about the same moment in time, as well as violent

projections that the female experience could be object to ( Chabert, 2003).

Female receptivity might therefore actively be searched for, or, in an opposite way, may even be feared, both in its erotic and maternal components and physiologically used or abused as a container of primary anxieties where elaboration is sometimes not possible. (In the same way, the male side would also have its phantasmatical correspondence in this). Contrarily, another significant consequence is extreme idealization which is heavily present in religious expression in our culture.

In the psychoanalytic research, female and primary erotism at a phantasmatical level are really close, even if they are not exactly the same. If maternal and primary are synonymous, female erotism would similarly be a bearer of both trespassing and diffusion elements of an "atopyc" sensuality and of erotism that is spread in "juissance" (Schaeffer, 2007).

Looking at the clinical experience, the possibility of being penetrated by the analyst's interpretations could be accredited to such a female element, both in accepting them and integrating them. In addition, it includes the counter-transference capacities that are closely connected with the concept of empathy in situations of fluctuating attention.

Actually, Winnicott's concept of "pure female" and Milner's concept of "female phase" of the functioning of the psyche are almost the same, and, in the main, define a quality of a subjective relationship where the borders of object and subject overlap. This represents the place of the shared creation of subjective object. Moreover, it is exactly this area that, starting from original fusion of different degrees, will be the lifelong prototype and indicator of the existence of an inter-subjective relationship. It is what Winnicott describes as "something in between".

*The experience of shared female within the couple would therefore pertain to three different levels:*

- *the first, relating to fantasies that are activated in both partners, referring to primary and secondary experiences;*
- *the second, more specifically concerning the function of the holding parts of the Self in the generative fantasy that is shared by the couple;*

- *the third level in women would concern an ineluctable condition of greater permeability to the tangle of reciprocal emotional content, and to an area that is prone to a larger identity overlap, for persistence (in relative terms) of a primary object relationship that is supported by psycho-sexual development.*

If the area of Winnicott's subjective object structures the inter-subjective relationship, the object use would shift the emphasis onto the dynamic of separation. However, we talk of dimensions coexisting in human relationships in the same way in which it is not possible to strictly separate that which constitutes the subjective intra-psychic heritage and which is implied in the inter-subjective relationship.

"Instead, we can talk of a pathology of the relationship when the movement between differentiated and undifferentiated parts is destabilized and the bonding structure collapses at that point in a symbiotic space within which a desire that is "other" or alien speaks instead of the subjects. It is here that the simple denial of separateness and diversity takes over (Thanopoulos, p. 76).

In the pathology of relationship there is no place for the experience of real intimacy (M. Khan, 1979). For this reason, in a certain sense, a balancing and a re-appropriative exchange of dissociated areas is no longer possible.

In contrast, in a couple, a continuing movement between identification with the partner and investing him/her as a separate object is possible. Intimacy, involving sexuality then becomes the principal vehicle of both attribution and relative re-appropriation of experiences and primary and secondary experiences of identification. The complex experience of couple dreams provides us with proof of this.<sup>5</sup>

To a different extent, and with a wide spectrum of individual portions, the roles and functions find their natural distribution in the sexual couple, through physiological dissociation. Without these functions, the sexual roles and the sexual and parental attitudes will result as being indistinctly distributed and not well defined.

The affective bond, in a sexual relationship guarantees, but also at the same time, represents a way for the Self to re-appropriate the same dissociated elements, both primary and secondary that are recognizable, to a certain degree, in the other.

It is important, however, to remember that Freud himself offered the main foundations to the reflections on the particularity of the object choices, following the development of narcissism not only for what concerns the pathological dimension (Freud 1914).

## **Clinical cases**

### **Claudia and Maurizio**

They asked for consultation due to Claudia's evident depressive symptoms.

I chose to see the couple. They are both young, in their thirties, wealthy and at the beginning of the sessions, had been married for 5 years. No children. Claudia is an extremely beautiful woman, but really nervous, her look is shifty and she is often elegantly dressed in black.

Maurizio is a really handsome man, he is a successful manager who works full time in his family firm.

He agreed to his wife's request for help, but only because she insistently asked for it, but he had no intention at all of being involved in the therapeutic process. He was actually clearly annoyed by the "frailty" of his wife, by her panic attacks and by her sudden sufferings. He left (in a phobic manner) the session to his wife and waited for her outside the room. He didn't need any help. All my attempts at involving him in the therapeutic process, even if just for a period, were a failure.

Instead, despite Claudia's difficulties in trusting me (a collusive element of the couple), the need to have a place for herself prevailed, a place that would protect her from the closely controlling attitude of her partner who considered her a dependent woman, a woman scared of everything.

During a long period of psychotherapy, her depression decreased as well as did a great part of her phobic symptoms. During the therapy Claudia had 2 children, and these births removed her fears about the couple's infertility.

Later on, she would tell me that her husband had begun to notice a fear of flying and that even if he had been so self-confident before, he

had then become nervous, irritable and perhaps depressed. One of the more frequent reasons for their arguing is that even if he doesn't share many occasions of intimacy with her, he doesn't understand her need of being with their 2 children, he would like to have her working longer hours with him, he is annoyed by the normal length of the breast feeding of the youngest baby. During the analysis we have to work hard to understand the complex determinants that make her think about reducing her breast size, which she considers too big for some unaccountable reason. The jealousy toward their children doesn't seem to be the only explanation of her husband's change of attitude, in fact he would even like to have more children as he is the third from last in a large family. He also gives her precious and incredible jewelery, thus testifying his love.

### **Stefano and Giulia**

The couple asked for my consultation due to their concerns about the gender identity of their pre-adolescent daughter. The child is a ten-year-old and refuses to wear dresses that look too feminine, such as skirts. The daughter's whole situation is not particularly critical, instead, it seemed to be a sign of difficulties regarding the parents.

During the psychotherapy various problematic areas arise in both parents and regard both their childhood and family situations that influenced the experience of sexuality and the organization of their gender identity, even though they are a sufficiently close and harmonious couple. Giulia seems to be more aware of the fact that the tragic suicide of Stefano's biological mother and his subsequent adoption is a traumatic element, that for Stefano is difficult to approach. It appears to be an obstacle for deeper affective communication in the couple. Even if the therapeutic sessions are useful for finding points of contact in common, past experiences, the husband seems to be less motivated to approach these problematic areas. In fact, he is often away and delegates many aspects of their everyday life to his wife. She expresses a more evident discomfort, and after a really dramatic quarrel, she said, "My anger was like a twister...I took his wallet (containing his money and his documents, in short his identity)...and threw it at a crystal vase which had been a wedding gift...obviously I broke it, it disintegrated into pieces...My husband helped me repair it, it was really kind of him, but...I was

extremely angry, it seemed to me it was Pandora's box, I had to hold so much, both my own and our things ..."

### **Giovanni and Cristina**

They have been married for 15 years, they are continually fighting as a consequence of their daughter's adolescence.

Their arguing is increasing at home which is mainly due to the huge difference of opinions about the way they think she should be educated. They are both successful in their professions, they both experience moments of severe personal discomfort. Cristina is having a bout of depression following one by her daughter, Giovanni shows his distress through intolerance. They don't seem to understand the inner reasons of their family conflict. They both had a psychoanalysis in the past, even if Cristina's was longer and more "orthodox".

As a consequence of the family crisis, they begin couple psychotherapy to help them to get back to communicating again without quarrelling in such a violent way. During the therapy, the extent of Giovanni's fear comes out and as does the extent to which he is disappointed by their daughter's suffering, similarly, how he tends to assume such an attitude of refusal and such a denial of his own needs of dependence which are only expressed through his intolerance for the temporary dependence of his daughter. He would like to see her as a "successful" girl, he lives the fear of non-success in a dramatic way he which he projectively activates in her. His feelings of suffering towards his daughter's adolescence show his defence against the re-emergence of his own needs for dependence that were denied him very early on in his adolescence. He had decided to go and live on his own when he was only sixteen as a consequence of conflict within his family. Now, the dependence of his wife and the daughter's need for attention seem to activate trauma inside him which he cannot easily handle.

### **Marta and Riccardo**

They choose to begin couple psychotherapy because Marta is having bouts of depression. The psychotherapy shows the presence of

collusive entanglement within the couple which is connected with really confusing organisation of past identity where roles and functions were almost completely distorted.

In the course of the analytic work, it appears that Riccardo, through his maternal behaviour that is both controlling and obsessive at the same time, seems to have to control the vital aspects of his wife with whom he strongly identifies. Their marriage implies the apparently paradoxical aspect of a relationship that is quite strong. It is for this reason that it's dramatically conflictual, as Riccardo's projections of his needs seem completely dissociated from his wife who is seen as a frail and dependent woman, in addition, the more vital aspects of their life seem to be flat in both of them.

### **Vittorio and Laura**

They were referred for psychotherapy due to Laura's experiencing depression, the second time in her life. It began after the birth of their second daughter. The first episode, followed by hospitalisation, happened before they met for the first time, it was the consequence of the breaking up of a prior relationship.

The therapist who referred the case had identified the husband, a successful engineer and affectively "secure" man who was sincerely affectionate towards his wife, as a possible resource for the development of the therapy. Vittorio also declared that he was willing to help his wife.

During the analytic work it actually came out that he had suffered from 2 temporary periods of depression, he had never told his wife about them and the episodes were only treated with drugs. The first episode was a consequence of the breaking up of a relationship, the second one to the increase in responsibilities in his job. Through one of her dreams, Laura shows some progress in the therapy, as well as the new willingness of her husband to share emotions that were previously assigned to her within the dimension of her illness,

"We were in a new house, it was a big and beautiful, we were with our children...It was a square house, but in the background there was a door which closed off the entrance to another part of the house. My husband is interested in getting in with our daughters...It is a beautiful

part, with antique furniture, as if it were an old part, but it's still not possible to open that door. We remained in the square part of the house, and wandered around..."

I think it's possible to see these split-off elements in all the couples I have mentioned. It is an area closely connected to a female holding function (and/or an infant or adolescent element) that may collapse and cause the arisal of symptoms, in addition, there is the role played by the dissociations that become dysfunctional.

For this, I have reflected upon the reasons why female depression is represented, in proportional terms, the larger amount being in the economy both of a problematic family and of a conflictual couple. This reality is now beginning to be considered as clinical evidence by several psychoanalytic authors.

For the same reason, I have often wondered about the distribution of cross-identification that represents the structure of a couple's inner world, and furthermore, about the interpersonal relationships in general. I have also contemplated their function in the economy of human relationships.

These reflections triggered many questions that imply different levels, both at functional and representational levels. For example, regarding the hypothesis of a female function that is connected to unconscious representations: what does a woman symbolically represent in the male mind?

Furthermore, which determinants are involved in conflictual relationships, and which of the above contents can be connected to infant pathology within the family when just considering the symbolic closeness with the primary receptiveness that infancy represents in the parental unconscious?

Could we present the hypothesis that a woman, due to the female primary element that she bears, more often represents the primary instinctual Self of the male within the relationship?

Could this explain violent episodes at least in part, the short-circuit that occurs in relationships and the strong ambivalences and idealizations that are so often present in cultural and religious contexts?

Maybe we could suggest that the crisis in relationships arises from the sharp break at the point of shared creation of the other as subjective-object; a shared dimension where the me - not me elements coexist in relative overlapping. Pathology will place more regard on the primary vicissitudes of relationships, and in particular, it will concern the processes of radical dissociation.

In conflictual couples, the acting-outs happen one after the other with a strengthening of the borders, where permeability or interchange are no longer possible (or never have been present). In its place there is a way of functioning that could become dramatically projective, crystallizing the functions and forcing them toward a futureless repetitiveness.

Our efforts as therapists are oriented towards modifying these situations, where possible, and accepting the challenge of giving back sense and making such situations treatable, even in the most difficult of cases.

## **BIBLIOGRAPHY**

Alizade A.M. (2006) La sesualidad femminina, trad.it. *La sessualità femminile*. Milano: Franco Angeli 2006.

Balint E. (1963) On being empty of oneself, in "The international Journal of Psycho-Analysis", vol. 44, pp. 470-80, trad.it. *Essere vuoti di sé* in Vuoto e Disillusione. Torino: Bollati Boringhieri 1993

Breen D. (1993) The Gender Conundrum - Contemporary Psychoanalitic Perspectives on Femininity and Masculinity. Institut of Psychoanalysis, London, trad. It. *L'enigma dell'identità di genere*. Roma : Borla 2000.

Campbell J. *The mythic image*, Princeton University Press, Princeton, N.J.1974 trad.it. *Le figure del mito* Milano. Ediz. CDE 1991.

Carau B. Il femminile erotico nell'identificazione maschile, in *Femminilità*, RivistaAdolescenza e psicoanalisi, pag. 47- 51 anno II – numero 1- aprile 2007, Roma: ediz. Magi.

Celotto L. Punzo D. Atti della EFPP-3-Section Conference- *Play and Power* – Copenhagen-2007.

Celotto L., Laganopoulos M., Punzo D., *in press.*

Chabert C. (2003) Féminin mélancolique, Presses Universitaires de France, Paris, trad.it. *Femminile melanconico* Roma: Borla 2006.

Chasseguet-Smirgel J. (1988) Les Deux Arbres Du Jardin. Essais Psychanalitiques sur le Rôle du Père et de la Mère dans la Psiché., Edition des Femmes, Paris 1988. trad.it. *I due alberi del giardino. Saggi psicoanalitici sul ruolo del padre e della madre nel sistema psichico.* Milano: Feltrinelli 1991.

Denzler B. (2004) *All'inizio era la donna*, in Rivista di Psicoanalisi 2004, L, 1, pag. 103-123.

Eiguer A. La coppia moderna e la mitologia del dominio, in AA.VV. *Quale psicoanalisi per la coppia?*, Roma : Franco Angeli Editore 2005.

Faimberg A. (2006) The Telescoping of Generation. Listening to the Narcisistic Links between Generation, trad.it. *Ascoltando tre generazioni.* Roma. Franco Angeli Editore 2006

Filippini S. *Relazioni perverse. La violenza psicologica nella coppia.* Milano: Franco Angeli 2005.

Freud S. (1914) Zur Einfuerung des Narzissmus, trad. .it. *Introduzione al narcisismo*, O.S.F. vol. 7 Torino: Boringhieri 1986.

Freud S. ((1921) Ueber einige neurotische mechanismen bei Eifersucht, Paranoia, und Homosexualitat, trad.it. *Alcuni meccanismi nevrotici nella gelosia, paranoia, omosessualità.* OSF vol 9 Torino: Boringhieri 1986.

Green A. (1985) Narcissisme de vie, Narcissisme de mort, Les Edition de Minuti, Paris, trad.it. *Narcisismo di vita, Narcisismo di morte,* Roma: Borla 1985.

Green A. (1990) Le complexe de castration, Presses Universitaires de France, Paris, trad.it. *Il complesso di castrazione*, Roma: Borla 1991.

Green A. (1997) Les chaines d'Eros. Actualité du sexuel, Edition Odile Jacob, Paris, trad.it. *Le catene di Eros. Attualità del sessuale*, Roma: Borla 1997.

M. Masud M. Khan (1979) Alienation in Perversion, Hogarth Press, London, trad.it. *Le figure della perversione*, Torino: Bollati Boringhieri 1982.

Milner M. (1987) The Suppressed Madness of Sane Man – Forty-four years of exploring psychoanalysis, Marion Milner Institute of Psycho-analysis, London, trad.it. *La follia rimossa delle persone sane*. Roma: Borla 1992.

Nicolò A. Il sogno nella psicoanalisi di coppia e della famiglia, in *Quale psicoanalisi per la coppia?* Roma: Franco Angeli Editore 2005.

Winnicott D. (1965) Family and Individual Development, Tavistock Publication, London, trad. It. *La famiglia e lo sviluppo dell'individuo*, Roma: Armando Editore 1972.

Winnicott D. (1965) The Maturational Processes and the Facilitating Environment. Studies in the Theory Emotional Development, The Hogart Press and the Institute of Psycho-analysis, London, trad. It. *Sviluppo affettivo e ambiente*, Roma: Armando Editore 1974.

Winnicott D. (1971) Playing and reality, Routledge, G.B. 2007, trad. It. *Gioco e realtà*, Roma: Armando 1974.

Winnicott D. (1986) Home Is Where We Start From, Penguin Book, London, trad.it. *Dal luogo delle origini*, Milano: Raffaello Cortina Editore 1990.

Winnicott D. (1988) Human Nature, the Winnicott Trust, trad. It. *Sulla Natura Umana*, Milano: Raffaello Cortina Editore 1989.

Winnicott D. (1989) Psycho-Analytic Explorations, the Winnicott Trust, trad.it. *Esplorazioni psicoanalitiche*. Milano: Raffaello Cortina Editore 1995.

Racamier P. (1992) Le génie des origines. Psychanalyse et psychoses. Ed. Payot, trad.it. *Il genio delle origini. Psicoanalisi e psicosi*. Milano: Cortina, 1993.

Ronningstam E. (1998) Disorders of Narcissism. Diagnostic, Clinical and Empirical Implications, American Psychiatric Press, (1998) trad.it. *I disturbi del narcisismo. Diagnosi, clinica, ricerca*. Milano. Cortina 2001.

Shaeffer J. (2007) Paura e conquista del femminile in adolescenza, in *Femminilità*, Rivista Adolescenza e psicoanalisi, pag. 19-31, anno II – numero 1- aprile 2007, Roma: ediz. Magi.

Ternynck C. (2000) L'épreuve du féminin à l'adolescence, Dunod, Paris, trad.it. *La prova del femminile in adolescenza*, Roma: Borla 2003.

\* Lucia Celotto

O.M. Sipsia (Società italiana di psicoterapia psicoanalitica dell'infanzia, dell'adolescenza e della coppia) Rome-Italy.

Via Pian dell'Olmo, 39 - .00060. Riano-Roma

Mail-address: luciacelotto@interfree.it

<sup>1</sup> W. Blake, poet and engraver who lived in England between the eighteenth and nineteenth centuries.

<sup>2</sup> Speaking about this, it's interesting to note that some authors are beginning to propose a psychological topic which includes this differentiation in functions (Gibeault 1993 quoted in Carau 2002 ).

<sup>3</sup> Winnicott's concept of pure female element is often subject for debate. In our opinion it is not in any way similar to the concept of "good enough mother", nor to the one of erotic female, even if, as a theoretical abstraction, it involves them both. It is in a dialectic relationship with the concept of "pure male". Thus, from the beginning, a dynamic relationship begins between two instances of the Self, the dimension of being and the one of instinct entwined together to make the beginning of the object relationship possible (Celotto, Laganopoulos, Punzo 2008).

<sup>4</sup> (Celotto- Punzo 2007)

<sup>5</sup> To the double dream of Albertine and Friedolin, testifying to the male acting out of an exploration of unconscious that finds a first form of elaboration in the wife's oniric representation (Nicolò 2005), I would like to add the sadly known dream of Anna Karenina e Alexej Vronskij concerning a common Superegoic persecutory element in Tolstoj's novel. In another novel by this author, "La sonata a Kreutzer," dissociated elements are present. Freud (1921) had talked openly about the theme of split-off elements in the couple while he was exploring the mechanism involved in pathological jealousy.

*Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille*

**N° 2008/2 - La violence dans le couple**

## **LA VIOLENCE DE LA FORMATION**

*JEAN MAURICE BLASSEL* \*

Les problématiques de la formation et celle de la famille se rencontrent sur de nombreux points. Elles ont notamment en commun de confronter le sujet à l'inévitable violence qu'inflige le processus psychique de différenciation. Nous aborderons ces aspects dans la continuité des travaux de D. Anzieu, A. Ferro, P.C. Racamier, et J. Robion

---

Généralement, une formation comprend l'enseignement d'un savoir et l'apprentissage d'un savoir faire. Mais, Anzieu nous met en garde contre l'utopie pédagogique. Il rappelle que savoir et savoir faire, aussi bien transmis soient-il, sont toujours appréhendés à travers le filtre de la subjectivité du sujet. La transmission de savoir et de savoir faire ne met pas l'inconscient hors circuit.

Aussi, Anzieu écrit-il : « *la psychanalyse ne s'apprend pas dans les livres, dans les discussions de sociétés savantes, ni même dans une confrontation personnelle avec un aîné plus expérimenté. Un tel apprentissage, (...) indispensable à titre de complément, agit sur un plan intellectuel ; il permet de parler de la psychanalyse (...) non d'en faire ... La psychanalyse requiert une formation, c'est-à-dire que le*

*savoir-faire y est subordonné à un savoir être, à une manière d'entendre son propre inconscient et d'écouter celui des autres sans s'impliquer dans la réponse qu'on y donne ».*

Anzieu distingue la formation intellectuelle du psychanalyste et la formation psychanalytique du psychanalyste. La formation intellectuelle est un complément indispensable, elle comprend l'enseignement d'un savoir et l'apprentissage d'un savoir faire. La formation psychanalytique est avant tout une formation au savoir être à l'écoute des manifestations de son inconscient.

La formation psychanalytique implique d'avoir accepté, pour soi, le statut de patient, et repose fondamentalement sur l'analyse de ses propres conflictualités psychiques. Mais, sauf à idéaliser la cure type, il faut bien reconnaître que le divan ne dispose pas du monopole des manifestations de l'inconscient. En situation de couple ou de famille, s'expriment d'autres productions et processus inconscients, dont seul le dispositif conjugal ou familial permet l'émergence.

Entreprendre des cures analytiques de couple ou de famille suppose alors de savoir être à l'écoute de ses propres productions et processus inconscients, non pas sur, puis derrière un divan, mais en couple ou en famille. En toute logique, l'exercice d'une psychanalyse de couple ou de famille implique une formation psychanalytique groupale, c'est-à-dire d'une formation à l'écoute de ses processus et productions inconscients en situation groupale.

Pour Anzieu, la formation psychanalytique permet d'être à l'écoute de son inconscient et donc d'entendre celui des autres. La formation intellectuelle vient compléter la formation psychanalytique, mais sans jamais pouvoir se substituer à elle, sauf évidemment à dénier l'inconscient et perpétuer l'utopie pédagogique. Mais nous pouvons encore approfondir la réflexion sur cette formation psychanalytique. Toujours sur les traces d'Anzieu, nous introduisons alors la prise en compte des manifestations de l'inconscient dans le désir de former et de se former.

## **Offre et demande de formation**

Un sujet formule une demande de formation quand il éprouve une carence professionnelle, et que, poussé par un désir, il attribue à un

organisme la capacité de résorber cette carence. De son côté, l'organisme de formation revendique la compétence professionnelle attendue, et, poussé par un désir, s'offre pour résorber la carence des postulants.

Toute démarche de formation implique une offre et une demande de perfectionnement. Mais l'écoute des fantasmatisques de formation révèle que le perfectionnement n'est pas uniquement de nature professionnelle. Nous découvrons qu'à travers le projet d'acquérir une autre ou une meilleure compétence, une autre ou une meilleure identité professionnelle, une autre ou une meilleure appartenance, se cache en fait le désir de perfectionner son engendrement, sa filiation, sa place dans la famille. Le projet de formation convoque prioritairement une fantasmatique d'engendrement, de filiation et d'appartenance.

On ne choisit pas sa famille, on ne choisit pas ses parents ni ses frères et sœur, mais on choisit son organisme de formation, voire ses formateurs. Comment s'effectue ce choix ? Fréquemment, à partir des congrès et colloques. Ces prestations publiques sont des instances où les postulants vont regarder, écouter, comparer, choisir leurs formateurs et leur organisme de formation.

D'un analyste, on attend généralement des qualités d'écoute, de contenance, d'abstinence, de pertinence. D'un analyste formateur, on attend qu'il soit brillant, agréable, et membre d'une institution prestigieuse ayant accueilli d'illustres ancêtres. Habituellement, le candidat choisit l'organisme de formation dans une fantasmatique d'engendrement et de filiation idéalisés. Et les congrès sont l'occasion d'appréhender l'idéalité de l'institution. Le postulant inscrit sa quête narcissique dans le lit du narcissisme de l'institution ou du formateur. Le narcissisme institutionnel sert ainsi de paravent à la subjectivation des enjeux narcissiques individuels. Des pactes dénégatifs institutionnels peuvent alors se constituer et s'imposer, verrouillant la créativité.

L'expérience montre que, dans cette fantasmatique d'engendrement et de filiation idéalisés, l'investissement d'une formation débute fréquemment dans une relation de séduction narcissique. La séduction narcissique entre candidat, organisme de formation ou formateur pourrait se résumer ainsi : « Puisque nous sommes les meilleurs, ensemble, nous atteindrons le perfectionnement idéal ».

## L'envie

Sur cette toile de fond de séduction narcissique, la fonction du formateur le place en situation asymétrique. Sa présence, sa fonction témoignent d'une asymétrie entre le statut de formé et celui de formateur. En formation, comme dans la famille, l'asymétrie violente profondément le narcissisme. La séduction narcissique vise l'unisson omnipotent, la fonction asymétrique dément cet unisson. Dans la famille, comme dans la formation, lorsque les enjeux narcissiques sont élaborables, l'asymétrie stimule les processus de différenciation et d'identification. Mais lorsque les enjeux narcissiques sont inélaborables, l'asymétrie génère des processus envieux.

Pour mémoire, selon M. Klein (1957), l'envie se réfère au narcissisme omnipotent et concerne l'attaque du « bon objet ». Le sujet envieux attaque le bon objet, afin de détériorer la qualité dont il ne peut accepter de se reconnaître manquant et dépendant. L'envie transforme ainsi la créativité en persécution. Dans la famille, comme dans la formation, l'asymétrie violente le narcissisme, l'envie organise la violence interpersonnelle et l'attaque de la créativité collective.

Une formation est fréquemment investie sur le mode de la séduction narcissique, disons-nous. Mais cette séduction narcissique est démentie lorsque le formateur assume son statut asymétrique. La formation ou lui-même se trouve alors régulièrement l'objet d'attaques envieuses.

Quelques exemples fréquents : Dans un groupe de formation, le formateur répond positivement aux demandes de savoir et savoir faire au sujet de la perspective groupale. Mais curieusement, les formés ignorent ses apports, pour s'affronter au sujet du diagnostic psychopathologique d'un membre de la famille. La compétence attendue du formateur active l'envie dans le groupe. Blessés de se sentir dépendants d'un savoir qui leur manque, les formés développent un processus envieux. Ils ignorent les apports du formateur et déplacent l'agressivité sur le groupe. Ils s'affrontent pour affirmer leur autorité dans leur discipline respective, à savoir la psychiatrie, la psychologie, ou la psychanalyse de divan. À partir d'une asymétrie inacceptable narcissiquement, les formés évacuent un « bon objet ». Ils excluent le savoir du formateur qu'ils attendent, disqualifient la psychanalyse familiale qu'ils investissent, et détériorent la créativité du groupe qu'ils recherchent.

Dans d'autres groupes, nous rencontrons l'envie dans l'exposition systématique de situations inextricables, impossibles à comprendre, ou ne relevant pas d'un cadre psychanalytique familial. Nous la rencontrons encore dans les situations très fréquentes où les formés n'ont jamais le temps de trouver ou travailler les textes demandés. L'envie se manifeste également dans la prégnance d'un discours extrêmement associatif, dont la finalité est d'égarer la réflexion du groupe ou du formateur. Dans certain groupe, il devient impossible de garder le fil conducteur de sa pensée.

L'envie organise les disqualifications de savoir ou de compétence au sein d'un groupe de formation, ou entre formés et formateur. Nous la voyons encore à l'œuvre dans la croyance selon laquelle le seul fait de participer à un groupe de formation suffit pour être formé. Investie sur un mode omnipotent, la participation à un groupe dispenserait le sujet d'un travail intellectuel ou psychanalytique personnel.

Face à l'envie des formés, la défense du formateur est fréquemment de l'ignorer, d'esquiver les attaques, et parfois, de participer aux attaques envieuses en déplaçant la disqualification sur certains collègues ou certaines institutions. Mais la défense spécifique contre l'envie est l'idéalisation. Le formateur idéalise la qualité qu'il détient, il idéalise ses propres formateurs, son institution d'appartenance, et tente de faire partager cette idéalisation à ses formés. Pour se défendre des attaques envieuses, le formateur cherche à maintenir la séduction narcissique.

Nous avions envisagé une séduction narcissique inaugurale entre formés et organisme de formation ou formateur. Il serait donc réducteur de concevoir l'envie uniquement du côté des formés. Lorsqu'un pacte dénégatif institutionnel occulte l'élaboration du narcissisme, le formateur risque d'investir son asymétrie sur un mode omnipotent. Il risque de développer des processus envieux à l'égard de la pertinence et de la créativité de ses formés.

La persécution envieuse du formateur s'exprime généralement selon l'une des trois modalités suivantes : Le formateur n'a rien à apprendre de ses formés, il est celui qui sait ; le formateur ne reconnaît de créativité qu'à ceux qu'il investit comme son double ; le formateur ne reconnaît de créativité qu'à ceux qui le séduisent ou l'idolâtrent. Nous retrouvons là la perversion narcissique travaillée par Racamier et ses successeurs. La persécution envieuse peut également se déplacer

entre collègues de la même institution ou entre institutions. Cet aspect mériterait à lui seul un long développement.

## **Comment favoriser l'élaboration du narcissisme en formation ?**

Nous savons que le narcissisme est au cœur des violences de couple ou de famille, aussi une formation psychanalytique devrait-elle permettre aux formés d'approfondir l'élaboration de leur narcissisme. Mais les investissements narcissiques sont difficiles à travailler en formation, ils deviennent même impossibles à aborder lorsqu'ils sont l'objet d'un pacte dénégatif institutionnel. Comment pouvons-nous, en formation, favoriser l'élaboration du narcissisme ? Je ne prendrai qu'un seul domaine de formation : la supervision individuelle, demandée par un institut dans le cadre de son cursus de formation. Sous le terme générique de supervision, j'entends le dispositif, où un clinicien parle de sa clinique à un autre clinicien plus expérimenté. Se rencontre ainsi, autour de la clinique, un enjeu d'offres et de demandes mutuelles dans lequel le narcissisme est particulièrement actif. Comment s'organise ce rapport d'offre et de demande de supervision.

La supervision peut être utilisée pour mettre en lien clinique et théorie. Le supervisé apporte un matériel clinique, le formateur-superviseur l'explique selon son modèle théorique et suggère, plus ou moins, quelques directives cliniques. Dans cette perspective, la supervision prend la forme d'une relation enseignant - élève, qui dénie la nature utopique de la transmission pédagogique, et convoque tout particulièrement le narcissisme de chacun, occultant les éventuels processus envieux.

Au niveau supérieur, la supervision est appréhendée comme « contrôle » institutionnalisé. Le formé-supervisé soumet sa clinique au contrôle d'un représentant d'une « orthodoxie » théorico-clinique institutionnelle. Le supervisé apprend ainsi à se conformer au référentiel théorico-clinique institutionnel. Il apprend également à se conformer aux valeurs, hiérarchies, codes règles qu'il devra respecter pour appartenir à cette institution. Le formé inscrit ainsi sa quête narcissique dans celle de l'institution, il met ses aspirations narcissiques en conformité avec celle de l'institution. Ces modalités de supervision excitent grandement les enjeux narcissiques et la

problématique envieuse. Sans élaboration, cette problématique risque de se déplacer largement sur les collègues et autres institutions.

Un autre type de supervision consiste à analyser le processus transféro-contretransférantiel de la séance. Le supervisé apporte un matériel clinique, le formateur-superviseur met à jour le transfert des patients ainsi que le contre-transfert du clinicien. Le superviseur considère que le choix du cas supervisé relève d'une difficulté contre-transférentielle qui atteste d'un point aveugle chez le clinicien. Ce type de supervision s'inscrit dans une perspective plus psychanalytique, mais il n'est pas sans poser question. En effet, cette supervision vise le repérage et l'élaboration de difficultés dans le processus transféro-contretransférantiel en séance. Mais elle laisse dans l'ombre l'investissement de la formation, alors que, justement, cette supervision se déroule dans le cadre d'un cursus de formation. Le formateur-superviseur écoute un récit comme s'il ne lui était en rien destiné.

Avec Antonino Ferro, nous pouvons changer de perspective. Nous considérons alors que le choix du cas apporté en supervision ne relève pas uniquement d'une obscurité contre-transférentielle en séance. Nous pensons que le choix du cas témoigne des désirs inconscients à l'œuvre dans le désir de formation. Nous pensons que la présentation du cas illustre ce qui, inconsciemment, anime le supervisé dans le rapport asymétrique au superviseur. L'obscurité contre-transférentielle en séance est alors appréhendée à partir d'un point aveugle dans l'investissement de la formation et du superviseur. Autrement dit, c'est à partir d'une fantasmatique de la formation, générant un transfert sur le superviseur, que s'élabore le récit de la dynamique transféro-contretransférentielle en séance. À l'expérience, cette conception de la supervision favorise l'élaboration des investissements narcissiques et de la problématique envieuse.

## **Conclusion**

La psychanalyse de couple et de famille nécessite une formation qui, comme toutes formations de psychanalystes, différencie la formation intellectuelle et la formation psychanalytique. La formation psychanalytique vise l'analyse des manifestations inconscientes du clinicien en couple ou en famille, en lien avec l'analyse de

l'investissement inconscient de la formation. Cette formation psychanalytique est complétée par une formation intellectuelle qui vise l'enseignement d'un savoir et l'apprentissage d'un savoir faire.

La formation, comme la famille, est traversée par les fantasmatisques d'engendrement et de filiation idéalisés. Mais en formation, comme en famille, l'asymétrie violente le narcissisme. L'ampleur de la violence sera fonction des avatars du narcissisme. Aussi, une formation psychanalytique, à la psychanalyse de couple et de famille, se doit-elle de favoriser tout particulièrement l'élaboration des investissements narcissiques : Élaboration du narcissisme à l'œuvre dans le désir de soigner le couple ou la famille ; dans le désir d'appropriation ou d'éviction du savoir et du savoir faire ; sans oublier l'élaboration de l'investissement narcissique de la psychanalyse de divan ou de la psychanalyse de couple et de famille.

Comment évaluer la formation d'un candidat ? L'acquisition de savoir et de savoir faire ne peut pas être un critère suffisant. Le passage de l'idéalisation à la désidéalisation pourrait être un autre critère. Mais, à l'expérience, ce peut être un leurre. Une désidéalisation peut suivre une idéalisation sans qu'aucune élaboration psychique n'ait eu lieu. Toute leur carrière, certains poursuivent le même processus narcissique à travers une succession de formateurs ou institutions qu'ils idéalisent puis désidéalisent. Sans élaboration psychique, la désidéalisation peut être tout autant narcissique que l'idéalisation.

Une formation psychanalytique permet au clinicien d'entendre, durablement, les manifestations de son inconscient dans la dialectique singulière qu'il établit entre l'investissement de son histoire, de ses patients, de son savoir et savoir faire et de sa formation psychanalytique. Aussi pourrions-nous tout simplement penser d'une formation psychanalytique a eu lieu lorsque le clinicien peut modifier son écoute et ses interventions grâce à l'analyse des représentations de lui-même qui organisent son écoute et ses interventions. Ce cheminement ne s'effectue pas sans souffrance ni remaniement narcissique et nous pourrions penser que c'est à l'ombre du narcissisme que se mesure le travail accompli.

Mais envisager ainsi une formation psychanalytique à la psychanalyse de couple et de famille signifie que cette formation est avant tout un processus psychique dont les bénéfices sont tout autant imprévisibles que ceux d'une analyse. Malgré les diplômes ou le statut d'un

candidat, on ne peut prédire si telle personne bénéficiera d'une expérience formative psychanalytique ou si elle en retirera les effets d'un enseignement, ou d'un apprentissage.

## **Bibliographie**

- ANZIEU D. (1975). *La fantasmatique de la formation psychanalytique*, in Fantasme et formation, Paris, Dunod
- DONNET J.L. (2002). *Formation du psychanalyste*, in Dictionnaire international de la psychanalyse, Paris, Calmann-Lévy
- KAËS R. (1975). *Quatre études sur la fantasmatique de la formation et le désir de former*, in Fantasme et formation, Paris, Dunod
- EIGUER A. (1987). *La parenté fantasmatique*, Paris, Dunod
- FERRO A. (2000). *La psychanalyse comme œuvre ouverte*, Paris Érès
- RACAMIER P.C. (1992). *Le génie des origines*, Payot, Paris
- ROBION J. (2008). *L'autre réponse*, Nantes, Cassiopée
- ROBION J. (2002). *Métapsychologie de la différenciation*, Nantes, Cassiopée

\* Jean Maurice BLASSEL, Saint-Nazaire- France

Psychanalyste, psychothérapeute psychanalytique de couple et de famille

Président de l'Institut de Psychanalyse de Couple (Ipsyc)



AIPCF | IACFP | AIPFF

INTERNATIONAL ASSOCIATION OF COUPLE AND FAMILY PSYCHOANALYSIS  
ASOCIACIÓN INTERNACIONAL DE PSICOANÁLISIS DE PAREJA Y FAMILIA  
ASSOCIATION INTERNATIONALE DE PSYCHANALYSE DE COUPLE ET DE FAMILLE

*Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille*

**N° 2008/2 - La violence dans le couple**

**DANCKWARDT JOACHIM F. (2007). FROM *DREAM STORY* (SCHNITZLER) TO *EYES WIDE SHUT* (KUBRIK). FROM IDENTITY THROUGH MEANING FORMATION TO IDENTITY THROUGH EXCITATION, *INT. J. PSYCHOANAL.*, 88: 735-51.**

*LUDOVICA GRASSI*

In order to compare a literary work with its screen version produced three quarters of a century later, Joachim Dankwardt, a German psychoanalyst, chooses a point of view which fits well the focus of this review: through a comparative study of the way Schnitzler described a crisis between husband and wife in *Dream Story*, and the interpretation and re-edition of the story in Kubrick's last film, *Eyes Wide Shut*, he proposes an articulated discussion on marriage and couple relationship in two different historical periods. Danckwardt's article aims therefore to analyze the cultural changes and inherent consequences on the internal world of individuals, which occurred during the time elapsed between the two artistic works, thus identifying what the Author names "cultural relativism".

Both Schnitzler and Kubrick agree that the main reason of the crisis in the couple relationship lies in the "traumatic loss of certitude that one still loves", and that "talking therapy" is the best strategy to deal with it. Even though the premises are the same, Danckwardt points to the different cultural backgrounds of the two authors: Schnitzler was

deeply impressed and consequently affected by the birth of psychoanalysis, whereas Kubrick grew up in a cultural climate where other pressures came to the fore instead of the psychoanalytic vision, by then taken for granted and radically transformed through different pathways.

*Dream Story* is thus to be considered both as Schnitzler's homage to Freud's *Interpretation of Dreams* and his opposition to the psychoanalytical method: about this, he once wrote to Reik that psychoanalysts "*only too often turn away too soon from a still viable road through the midst of an illuminated internal world because they think they have to explore the world of shadows and darkness*" (Schnitzler to Reik, cited in Worbs, 1983, pp. 217-8). Schnitzler, in fact, often had contacts with several psychoanalysts, met Freud a few times, and was himself a doctor and a psychotherapist of actors affected by functional aphonia.

Schnitzler's demasking of emblematic male characters, even more incisive in his 1901 novella *Leutnant Gustl*, brought about a scandal and disciplinary actions by the Austro-Hungarian military establishment. The reactions produced by that work and the reasons behind them can be compared to *Eyes Wide Shut*'s box-office flop in U.S. In Danckward's opinion, people did not recognize themselves in the vision Kubrick offered of the American man - confused, impotent and psychologically complicated.

The story, both in the novel and in the film, takes place in twenty-four hours: after a party, a doctor and his wife reveal to each other their hitherto hidden sexual desires and erotic fantasies. Both are hurt and humiliated by the revelations, but the husband's reactions bring about feelings of possessive rage and ideas of breaking up the relationship. The woman works through her feelings in a long dream where she annihilates her partner and satisfies her sexual and destructive wishes, while the man, during a venturesome night, complies with his erotic and revengeful fantasies by getting repeatedly near to put them into effect in the external reality.

In conclusion, both Schnitzler and Kubrick believe that the main threat to a relationship, after the phase of infatuation, is the detachment of erotic desires from a personal bonding and from love. It is therefore particularly interesting to understand how it happens that both authors, more than seventy years apart, take us to the point when the



couple optimistically decides to stay together, feeling they have got over, safe and sound, their parallel adventures.

In the final scene of the novella, we read that for the wife the positive outcome will last "for a long time", and not "forever", as the husband proposes. Many things, however, have changed from the story to the film, which appears clearly in something Kubrick adds to the couple's last dialogue:

"Alice: Let's...let's not use that word, it frightens me. But I do love you and you know there is something very important we need to do as soon as possible?

Bill: What's that?

Alice: Fuck."

Throughout the film, indeed, in all the scenes that describe the doctor's adventures following hard on each other, Kubrick shifts the accent onto the aspect of excitement and depersonalization. So, in the scene of the orgy, the generalized compulsion of the characters to excite each other can be seen as a representation of the loss and denial of love, as well as when gorgeous women wearing depersonalizing masks exchange kisses in a circle. Likewise, the words that in the story soberly describe the feelings of jealousy aroused in the husband become in the film black and white images of a primal scene where the woman gradually loses her similarity with the protagonist, dragging the spectator into a state of overwhelming and confusing excitement. In the last scene of the film, when the wife shows her husband the mask he "forgot" at home, she doesn't simply catches him at fault, but rather forces him to confront himself with a symbol of depersonalization and loss of his own self.

In Kubrick's view, to let love go beyond infatuation, psychological working through and fulfillment are not enough; love cannot last if excitement is missing. From identity through meaning formation we move to an identity created through excited self-objectification. The film is therefore expression of consciousness of identity and its development in contemporary world - from idealistic conception of Descartes' motto "I think, therefore I am", through "I feel, therefore I am", up to "I am excited, therefore I am".



AIPCF | IACFP | AIPFF

INTERNATIONAL ASSOCIATION OF COUPLE AND FAMILY PSYCHOANALYSIS  
ASOCIACIÓN INTERNACIONAL DE PSICOANÁLISIS DE PAREJA Y FAMILIA  
ASSOCIATION INTERNATIONALE DE PSYCHANALYSE DE COUPLE ET DE FAMILLE

These sharp conclusions seem to partially fade in the last statements in the paper, which stress how in fact Schnitzler and Kubrick use two profoundly different languages. Audiovisual media are by nature better equipped to represent an identification process based on excitement and self-objectification, whereas verbal media better express interpretation and meaning creation. While verbal language requires the receiver to transform what has listened in images and representations, in screen works the images "act like missiles", which immediately hit the mind, meeting the spectators' willingness to temporarily forget their identity.

*Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille*

**N° 2008/2 - La violence dans le couple**

**NICOLÒ ANNA MARIA, TRAPANESE GEMMA (A CURA DI) (2005). QUALE PSICOANALISI PER LA FAMIGLIA?. MILANO: FRANCO ANGELI.**

*VALDIMIRO P. PELLICANO*

Both this second volume and its "twin" *Quale psicoanalisi della coppia?* contain the "improved" versions of papers presented to the First International Congress held in Naples, Italy, in December 2000, with the title *What psychoanalysis for couples and families*.

The strong point of this book is by means of clinical examples and theoretical discussions that it shows how we can use psychoanalysis in a family setting.

The papers presented are the outcome of field research. Nearly all of them, in fact, make use of case histories both to prove the value of a reference model and to try to create new models that help us to understand what Anna Maria Nicolò aptly calls "subject relations".

In their introduction the editors discuss the meaning of Freud's meeting with Little Hans's father for the history of psychoanalysis. They wonder whether it can be considered an intervention on parenting and more in general on the environment where personality is formed with its phantasms, relations and links.

The editors also stress that a limit of some psychoanalytical models is represented by their polarization either on the intrapsychic or on the

interpersonal. This makes it necessary for analysts to oscillate from one to the other model in order to make their clinical practice more effectual. It is also important that analysts working with families (or couples) do not neglect the link between persons and the interactions taking place in sessions: "Link or relation or collusion or connivance or unconscious contract or role responsiveness or attunement or co-construction or whatever we want to call it, a couple and family psychoanalyst does not only look at *unconscious contents in a person* (my italics) but at what happens at the different levels, from the more superficial to the deepest ones, between individuals, at what unites and separates them both at superficial levels and at deeper unconscious ones" (Nicolò, Trapanese 2, 2005, p. 11).

After a survey of the concept of interaction (bi or multi-dimensional process for the silent regulation of behaviour and the mutual experience of the participants), the editors specify that, beyond models, in the sessions with families we see an intertwining of emotional, affective, bodily, representational, fantastic, ideological and mythical elements that are variously activated. They close their introduction by stating that psychic illness is only an aspect of the pathology of a link that cannot be treated if we do not understand what status the other has in our psychic life and if we do not observe not only our troubling unconscious but also the other within ourselves, the others that make up ourselves and of whom we are an expression since the inception of life.

*What psychoanalysis for families* includes four parts and collects papers on the following topics: families and their treatment, parenting, families and their pathologies and generational transmission.

The papers are original and interesting but I cannot review them all, so I will dwell on the main issues brought forward in the hope that my readers are stimulated to read these volumes.

## **Part one. Families and their treatment**

The book opens with a very interesting paper by Stefano Bolognini, *The analyst's family* that addresses an extremely delicate issue: the psychoanalytical community as a family equivalent. The author discusses the question of the resolution of the transference at the end of treatment and of some of its developments up to the

acknowledgment of “who is present” in the internal place where we meet our patients.

This is a very interesting journey in the internal world of future analysts touching fantasies and phantasms concerning the family of origin and the future analytical family (made up of the candidate analyst, supervisors, teachers and candidates/brothers). The candidate analyst, writes Bolognini, moves in a space that can favour new beginnings while it accepts the inevitable repetitions of old models. This reminds me of the journey of an Oedipus patient that, in going from Corinth to Thebes and back succeeds in avoiding the tragedy of actually killing his father (with the help of his personal analysis) and in integrating both adoptive and real parents in his personality, with the ensuing opportunity of orienting himself in the varied world of the various models suggested by the “larger analytical family”.

Anna M. Pandolfi mentions two roots, a subjective and a group root, in her paper *Play between subjectivity and group*. The sense of self, writes the author, is strictly related to the sense of belonging to a group, in particular a family. This belonging is located not only on a horizontal axis in the present, but also diachronically in time. Identity finds its roots in the meeting of subjectivity and group (be they families or other groups) and its originality in a sense of belonging that does not overcome but favours psychic work. This applies also to clinicians of the psyche.

In his paper *Psychoanalytical psychotherapy of groups and families: common areas and differences*, Rudolf Branner analyzes with clarity and concision the differences and common areas of these two kinds of psychotherapy.

The last paper in this section was written by a working group of the Milano-Trento research group in psychotherapy: *Concerning incest: the space of incest in clinical consultation for families. Reflections of the CeRP study group*.

## **Part two. Parenting**

In the second part we find papers written by clinicians that have been working for years in the analysis of couples and families, such as Lucarelli, Dare, Palacio, Espasa and Dora Knauer, Chiarelli and Picece

Bucci, Piperno and Capozzi, who provide original contributions on a field that, as Lucarelli says, poses various new questions and concerns also in relation to the scientific breakthroughs of the past decades, such as genetic manipulation.

This second part is opened by Daniela Lucarelli with her *Can we dream a child, can we think its parents* that addresses the question of establishing identity, "reinventing identity" in a context that includes the intrapsychic and interpersonal dimensions and keeps account of the changes imposed by society (such as the lack of grandparents in child rearing, the tendency to entrust children to social institutions and the increase in divorce rates). According to Lucarelli, the reduced transmission of family values and myths makes it difficult for individuals and families to achieve representational processes. The biggest complaint of parents would then be an excess of reality that, while hampering fantasizing and imagination, would feed the narcissistic side of the parents' relation with their children causing an inability to acknowledge alterity, difference and generational gaps. In addition there would be an excess of psychologization in the parents at the expense of the ability to be a spontaneous parent, emotionally engaged in this function.

Some extremely interesting stimuli come from Christofer Dare's paper on the parents of anorexic patients. In this paper, *Don't touch! A couple, parents of an anorexic daughter*, the author stresses that, even when family therapy is successful, a clinical difficulty remains in treating the marital problem and understanding the marital situation. Dare writes that the symptom could be the expression of the anorexic patient's difficulty in communicating and expressing her emotions towards her parents.

The value of this paper lies, in my opinion, in its conclusion, deriving from a wealth of clinical material, where the authors relates the causes of this eating disorder to both the family and the anorexic patient.

In the paper *The technique of brief psychodynamic treatment. Mother-father-child*, Dora Knauer and Palacio Espasa (who wrote a book on mother-child psychotherapy with Cremer in 1994) introduce the father. It is a valuable paper that, in addition to stressing the importance of the third, a role that can be played by either parent, also examines the pros and cons of brief therapies.

Other couples of authors are Riccardo Chiarelli and Silvana Picece Bucci with *Psychoanalytical psychotherapy of parents of seriously ill children: narcissism, internal objects and transgenerational in the couple's dream experience* and Francesca Piperno and Flavia Capozzi with *The silence of adults as an additional trauma in a case of sexual abuse*.

In the limited space of a review it is not possible to mention all authors, but I suggest to read these two papers as they show that it is possible to treat also psychic situations that are beyond representation and concern alien embedded elements or traumas that are hard to elaborate.

### **Part three. Families and their pathologies**

This part addresses a very complex issue, that of serious pathologies and their treatment with psychoanalysis.

The first paper, in my opinion the most clinically relevant of the whole book, is by Anna Nicolò: *Families and psychosis. A psychoanalytical view of transpersonal pathologies*.

From the beginning Anna Nicolò tackles this complex issue with clarity: "I think that psychotic pathologies, before being intrapsychic pathologies are transpersonal pathologies. A psychotic subject is at the intersection of biasing pathological links that he formed and contributed to forming. The study and transformation of these links is the first condition for starting and successfully completing an individual treatment".

The author presents us with a clinical vignette showing a family situation where the issue of identity (of son and father) is the prevailing theme. She then analyzes two dreams of the parents by means of two interpretive positions that show a pathology in the couple link and an incestuous link between a parent and the son.

But once we have identified the problem, how do we proceed with treatment? Only a careful survey will allow to evaluate how the symptom constellation can be ascribed to personal problems and/or interactive features of the family functioning or of the couple. Only

after these evaluations are made, can we propose a therapeutic project.

The paper continues with clinical considerations on the pathology of the marital couple and moves to the complex functioning of family organizations both at the interactive and fantasy level. The author suggests that the defensive function of some links (up to intrusion into identity) tends to overcome the transformational quality of these links.

I cannot dwell longer on this paper but I suggest to read it with attention and emotional participation.

Gianna Polacco Williams and Gerard Descherf, the group made up of Antonio Brignone, Nicoletta Fragomeno, Giuseppe Saraò, Giacomo Tessari, Giovanni Trapani, and Lilia Bagnarli and J.L.Dorey also discuss family pathologies.

Reading these papers (Polacco discusses the destructive Superego, Descherf the Munchausen syndrome, the group serious patients in institutions, Gagnarli integration of individual development and family processes, Dorey deaf children and their families) I can say that although these colleagues refer to different models of therapeutic intervention, a common element among them concerns their capacity for listening that allows them to accept the stress present in the therapeutic field and proceed to a careful diagnosis. All these papers stress the fact that only with a careful diagnosis can we propose settings adequate to the various clinical situations.

Carefully tracing the motives that lead our colleagues to favour one setting over the other can give us great insight for our own serious cases. I think, in fact, that only by accepting what we do not know, can we arrive to understand the nature of the clinical problem that we have to address and to find an adequate answer.

I also think that an advantage for the therapist can be to have the possibility to consider a few theoretical models, discuss them and use them with greater awareness in the different clinical situations and in the different areas of intervention.



## **Part four. Generational transmission**

To find a clear orientation in the complex field of generational transmission, I suggest the paper by Gemma Trapanese and Massimiliano Sammantico called *The construction of the generational paradigm. Historical-biographical survey*.

As the title says, the authors survey a large number of publications, starting from Freud, and try to rethink and redefine the concept of generational transmission.

One of their main concepts (mentioned also in the first volume of the series) is that of link. Intersubjective links, links between objects, defensive links and more are transported, projected, deposited, diffracted into others from one generation to the next and in the same generation. Some qualities of these links can be defined "horizontal" as they keep a group united, whereas other qualities are "vertical", in that they are intergenerational and link different generations. Links are also kept alive by unconscious alliances that can have the function to ensure generational continuity or "transmit the negative".

The authors also define the concept of intergenerational and transgenerational psychic transmission, analyzing the considerations of other authors on this concept (Nicolò, Cigoli, Eiguer, Ruffiot, Taccani, Laplanche, Kaës, etc).

Other issues discussed in depth in this paper are the family secret (both in its positive and negative aspects) and mourning (the work of mourning and pathological mourning) and their transmission (psychic vampirism). Their final consideration is that there is always a generational transmission because there is always another different from oneself, because the process of subjectivation always implies the assumption of a stranger within oneself.

Five more papers are included in this section on generational transmission. Evelyn Granjon in *Intergenerational and transgenerational transmission* addresses the complex and fascinating issue of how transmitted matters are changed in the passage from one generation to the other and from one family member to another. She then touches on the relationship between family suffering and transmission and ends by questioning the efficacy of psychoanalytical family treatment (PFT), in particular in cases of dysfunctions in the psychic transmission processes in a family, what is aptly defined

"transgenerational negative". Another basic question discussed by Granjon is "what can the objective of PFT be?"

Simona Taccani in her *Reflections on intergenerational and transgenerational transmission* focuses on ambiguity (a concept derived by Racamier), on the question of psychic space and the therapeutic effects of words and thinkability in PFT.

Vittorio Cigoli in *From generation to generation. To transmit, to bequeath, to transfer* talks about transformations of myths in families with an interesting review of the myth of Oedipus and Orestes, passing then to considerations on novels and generational trauma. Through myths, writes Cigoli, we try to make sense of our relations, to open new spaces for humanity, to create new links. In the case of novels, instead, the subject clashes with social requirements (marriage as an economic contract) and searches for the truth of feelings in an unending motion aimed at being both subject to history and the subject of history. Other questions discussed in this paper with the help of clear clinical examples are soul names, death and rebirth.

The last two papers are *Couples, families and transgenerational secrets* by M. Luisa Drigo, Clara Monari and Simona Taccani and *Destiny and metamorphosis of transmission among siblings* by Rosa Jaitin.

In the first one, the authors distinguish thinkable (positive) secrets and unthinkable (negative) secrets that are not known and discuss how we can work in PFT with these secrets.

On siblings groups and their horizontal links in addition to the vertical links with their ancestors, Jaitin, who continues her personal research in the area of siblings, closes this rich and stimulating collection of works that can enrich our wealth of theoretical and clinical information and boost the tools we use in our clinical practice in the effort of managing personal and family discomfort.

## **Bibliography**

Eiguer A. (1984). Le mythe familiare, le mythe social, le mythe de couple, *Dialogue*, n° 84, pp. 86-101.

Nicolò A. M (1996). Il transgenerazionale fra mito e segreto. *Interazioni*, 1/1996, pp. 138-152.